

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

AUX LIMITES DE LA NATION : LES THÉORIES DU NATIONALISME ET LE DÉBAT
CONCEPTUEL SUR L'ARTICULATION DU RACISME ET DU NATIONALISME

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
JONATHAN LALANDE BERNATCHEZ

NOVEMBRE 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [a] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

En premier lieu, j'aimerais remercier mes parents pour leur soutien constant, qui m'a été indispensable. Je souhaite également remercier Frédérick Guillaume Dufour et Jean-Guy Prévost. Par-delà leurs conseils et leur appui, ils m'ont communiqué, peut-être sans le savoir, une conception plus généreuse et exigeante des sciences sociales. De plus, je tiens à remercier Julie Depelteau pour ses idées et son aide assidue. Finalement, je veux également exprimer ma reconnaissance envers ces amies et amis qui ont enrichi mes réflexions des leurs, au premier chef Philippe Masson, Jean-Charles St-Louis, Fanny Theurillat-Cloutier, Julie Nault-Beaucaire et Anne Létourneau.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v	
INTRODUCTION.....	1	
CHAPITRE I		
LA RECHERCHE DES ORIGINES HISTORIQUES DU RACISME ET DU NATIONALISME : LES ANALYSES DE TOM NAIRN, D'ANTHONY SMITH ET DE BENEDICT ANDERSON		15
1.1 Introduction	15	
1.1.1 L'amorce d'un débat entre théoriciens du nationalisme.....	15	
1.1.2 Le racisme et le nationalisme au-delà de leurs manifestations spécifiques.....	18	
1.1.3 Retrouver les origines historiques du racisme et du nationalisme	19	
1.2 Tom Nairn et l'ambivalence constitutive du nationalisme.....	20	
1.2.1 Une intervention et ses échos	20	
1.2.2 Le développement inégal du capitalisme à la source du nationalisme	22	
1.2.3 L'ambivalence du nationalisme et le racisme	25	
1.3 Anthony Smith et l'ethnocentrisme en tant qu'origine du racisme et du nationalisme	27	
1.3.1 Le « premier » Anthony Smith.....	27	
1.3.2 La critique du « tribalisme industriel ».....	30	
1.3.3 Les idéaux-types distincts du racisme et du nationalisme	31	
1.3.4 L'ethnocentrisme et les racines communes du racisme et du nationalisme	33	
1.4 Benedict Anderson et le nationalisme comme phénomène inconciliable avec le racisme	37	
1.4.1 <i>Imagined Communities</i> et les théories du nationalisme	37	
1.4.2 La genèse de l'artéfact culturel du nationalisme	40	
1.4.3 Le caractère incompatible du racisme et du nationalisme	42	
1.4.4 L'origine aristocratique du racisme.....	45	
CHAPITRE II		
L'ÉTUDE DE LA FORMATION DES FRONTIÈRES SYMBOLIQUES DE LA NATION : LES RÉFLEXIONS DE PAUL GILROY ET D'ÉTIENNE BALIBAR		48
2.1 Introduction	48	

2.1.1 Rompre les conventions d'un débat	48
2.1.2 Les représentations sociales de la nation.....	51
2.1.3 Les frontières symboliques de la nation	53
2.2 Paul Gilroy et la lutte incertaine pour définir les contours de la nation.....	55
2.2.1 Une intervention à la croisée de plusieurs débats.....	55
2.2.2 L'appartenance comme enjeu d'une lutte culturelle et politique	58
2.2.3 Les formes changeantes du racisme et la notion d'absolutisme culturel.....	61
2.2.4 Les frontières symboliques infranchissables de la nation britannique	63
2.2.5 La criminalité et la représentation de la « culture noire »	67
2.3 Étienne Balibar et la production institutionnelle d'une ethnicité fictive.....	69
2.3.1 Un parcours intellectuel en transition.....	69
2.3.2 L'articulation historique du racisme et du nationalisme	72
2.3.2 Un racisme sans race	74
2.3.3 L'ethnicité fictive au cœur de la nation.....	76
2.3.5 L'ethnicité fictive en tant qu'effet institutionnel.....	81
CHAPITRE 3	
PENSER L'IMPÉRIALISME COMME EXPÉRIENCE FONDATRICE DU	
NATIONALISME : EDWARD SAID ET LES APPROCHES POSTCOLONIALES.....	85
3.1 Introduction	85
3.1.1 Placer l'impérialisme au centre du débat.....	85
3.1.2 Le racisme impérial et le développement du nationalisme	88
3.1.3 L'héritage persistant de l'impérialisme	89
3.2 Edward Said et le nationalisme en tant qu'héritage de l'impérialisme	91
3.2.1 L'œuvre tardive d'Edward Said	91
3.2.2 La face culturelle de l'impérialisme	93
3.2.3 Les représentations sociales de l'altérité et le racisme.....	98
3.2.4 La formation de nationalismes au coeur des empires.....	101
3.2.5 L'avènement des nationalismes anticoloniaux	103
CONCLUSION	106
BIBLIOGRAPHIE	110

RÉSUMÉ

Ce mémoire examine la trajectoire d'un débat conceptuel ayant marqué le champ des théories du nationalisme. Il s'agit de l'affrontement intellectuel portant sur le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme. Dans cette recherche, six contributions majeures de théoriciens du nationalisme seront à l'étude. Il s'agit d'écrits de : Tom Nairn, Anthony Smith, Benedict Anderson, Paul Gilroy, Étienne Balibar et Edward Said. À travers une analyse historique, nous verrons comment chacune de ces interventions modifie ou réaffirme les conventions qui régissent le débat. Cette étude montre l'existence de trois moments, définis par un traitement similaire du problème de la relation du racisme au nationalisme. Ces ressemblances concernent avant tout les préoccupations et les questionnements au fondement des réflexions. Dans un premier temps, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, malgré certains différends, la démarche des théoriciens du nationalisme comporte d'importantes similitudes. Ils s'intéressent au racisme et au nationalisme d'une façon globale, puis ils recherchent avant tout l'origine historique de ces phénomènes. Lors d'un second moment, à la fin des années 1980, les contributeurs au débat se penchent sur les représentations sociales constitutives du nationalisme et du racisme, puis ils examinent la formation des frontières symboliques de la nation. En troisième lieu, au cours des années 1990, l'expérience historique de l'impérialisme devient centrale pour la compréhension du lien entre le racisme et le nationalisme, notamment en ce qui concerne leur forme contemporaine.

INTRODUCTION

Les nations et le nationalisme suscitent depuis longtemps une multitude de questionnements. Dans les mots du sociologue David McCrone, « *Nationalism is full of puzzles.* ¹ » La source de ces nombreuses interrogations est avant tout la grande complexité du phénomène. Cette complexité s'exprime de différentes façons. Tout d'abord, le nationalisme, dans son histoire, a pris une grande variété de formes. En effet, des nationalismes singuliers et distinctifs se sont constitués. Souvent, les significations au cœur de ces nationalismes sont elles-mêmes l'enjeu de conflits. Par conséquent, il est parfois difficile d'identifier ce qui les uni². En second lieu, le nationalisme semble avoir un caractère paradoxal. Dans plusieurs cas, il est difficile de faire des rapprochements entre différentes manifestations du nationalisme tellement les idées et les valeurs qui les informent semblent s'opposer. À ce titre, Craig Calhoun note : « *Certainly [nationalism] is too often implicated in atrocities, and in more banal but still unjust prejudices and discriminatory practices. [...] But it is also a form of social solidarity and one of the background conditions on which modern democracy has been based.* ³ » Finalement, certains aspects du phénomène sont sans cesse obscurcis par l'idéologie nationaliste elle-même. En ce sens, dans son important ouvrage *Nations and Nationalism*, Ernest Gellner écrit : « *Nationalism is not what it seems, and above all it is not what it seems to itself.* ⁴ » En somme, par sa diversité historique, par la multiplicité de ses manifestations et par son propre travail productif, le nationalisme apparaît comme un phénomène posant des obstacles à l'analyse.

Situé au carrefour de plusieurs disciplines en sciences sociales, un champ d'études spécifique est consacré au nationalisme, ainsi qu'aux interrogations qui l'entourent : il s'agit des

¹ David McCrone, *The Sociology of Nationalism*, New York, Routledge, 1998, p. 6.

² Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism: A Critical Introduction*, New York, St-Martin's Press, 2000, p. 228-229.

³ Craig Calhoun, *Nations Matter : Culture, History, and the Cosmopolitan Dream*, New York, Routledge, 2007, p. 1.

⁴ Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Ithaca, Cornell University Press, 1983, p. 55.

théories du nationalisme. Ce mémoire porte sur un débat conceptuel qui a eu lieu à l'intérieur de ce champ. Nous allons examiner les réflexions des théoriciens du nationalisme sur l'articulation du racisme et du nationalisme. De plus, nous allons retracer le débat auquel a donné lieu cette problématique. Cependant, avant d'examiner en détail cet affrontement intellectuel, il faut délimiter avec plus de précision le champ des théories du nationalisme.

De prime abord, quelques repères historiques permettent de mieux cerner les théories du nationalisme. Bien que les réflexions sur le sujet soient plus anciennes, plusieurs auteurs identifient une transformation substantielle des études sur le nationalisme au cours des années 1960. Anthony Smith et Paul Lawrence indiquent qu'avant cette décennie les recherches sur cette thématique étaient principalement le fait d'historiens privilégiant l'étude des idées et des doctrines nationalistes⁵. Durant les années 1960, avec les apports théoriques de la sociologie et de la science politique, les travaux sur le nationalisme commencent à privilégier l'analyse des processus sociaux et des changements structureaux⁶. À ce titre, un des textes emblématiques est le chapitre « Nationalism » de l'ouvrage *Thought and Change* d'Ernest Gellner, paru en 1964. Pour plusieurs, cette contribution marque le début des théories du nationalisme⁷. D'ailleurs, David McCrone souligne que le travail de Gellner s'est imposé comme une référence incontournable pour les théoriciens du nationalisme qui suivront⁸.

Des similitudes caractérisent la démarche des théoriciens du nationalisme. Elles sont d'ailleurs au cœur de la manière dont Gellner aborde l'étude du nationalisme dans son texte fondateur publié au milieu des années 1960. Premièrement, si les théoriciens du nationalisme s'intéressent à des cas particuliers, ils abordent également le nationalisme comme un phénomène plus général fondant un type spécifique de communautés. C'est ainsi que Gellner avançait l'importante proposition : « *It is not the aspirations of nations which create nationalism : it is nationalism which creates nations.* »⁹ Deuxièmement, suivant l'auteur de

⁵ Paul Lawrence, *Nationalism : History and Theory*, Harlow, Pearson Education, 2005, p. 127; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism: A Critical Survey of Recent Theories of Nations and Nationalism*, New York, Routledge, 1998, p. 17-18.

⁶ Graham Day et Andrew Thompson, *Theorizing Nationalism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004, p. 8; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 133; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism, op. cit.*, p. 4 et 17-18.

⁷ David McCrone, *op. cit.*, p. 64; Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, 8; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 110.

⁸ David McCrone, *op. cit.*, p. 66.

⁹ Ernest Gellner, *Thought and Change*, Londres, Weidenfield and Nicolson, 1964, p. 174.

Thought and Change, les théoriciens du nationalisme accordent une attention particulière aux conditions dans lesquelles le nationalisme émerge et se maintient. À ce propos, Gellner écrit : « [...] *there is nothing natural or universal about possessing a "nationality" [...] But : there are undoubtedly overwhelmingly powerful factors in the contemporary and recent social conditions which do make these suppositions, in those particular conditions, natural and probably irresistible.* ¹⁰ » En définitive, si ces caractéristiques générales marquent la démarche des auteurs à l'intérieur des théories du nationalisme, ce champ ne peut être délimité qu'en termes de similitudes générales.

Les théories du nationalisme sont d'abord définies par un ensemble de références communes, ainsi que par un réseau suffisamment dense de liens intertextuels. En effet, une multitude de travaux ont suivi la contribution initiale de Gellner et des autres théoriciens des années 1960, engageant différents débats sur le nationalisme. Par ailleurs, le champ des théories du nationalisme s'est avant tout développé dans les universités aux États-Unis et en Grande-Bretagne, même si ce n'est pas exclusivement le cas¹¹. Pour finir, soulignons que les limites de ce champ sont poreuses. Ainsi, les changements survenus ailleurs en sciences sociales ont affecté les réflexions au sein des théories du nationalisme. Qui plus est, des auteurs issus de différentes disciplines y ont apporté des contributions.

Au sein des théories du nationalisme, toutes les interrogations n'ont pas le même poids. Si l'on y retrouve plusieurs contributions de taille sur le problème de la relation du racisme au nationalisme, les questionnements sur ce sujet n'apparaissent toutefois pas au centre des réflexions dans ce champ. Graham Day et Andrew Thompson font remarquer que les théoriciens du nationalisme ont longtemps été avant tout préoccupés par les questions portant sur : « [...] *when and how [nationalism] developed, and why it remains so significant.* ¹² » De la même façon, Umut Özkirimli note que, pour un temps, les théories du nationalisme se sont penchées principalement sur un ensemble de « questions primaires » concernant surtout l'origine du phénomène national¹³. Malgré des interventions marquantes sur le thème de

¹⁰ *Ibid.*, p. 151.

¹¹ Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 148-149.

¹² Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 8.

¹³ Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism, op. cit.*, p. 57.

l'articulation entre le racisme et le nationalisme, ce problème s'est longtemps retrouvé à la périphérie de ces « questions primaires » qui semblaient incontournables. Pour plusieurs auteurs, des transformations touchant les théories du nationalisme ont, à la longue, engendré une plus grande attention à la question de l'articulation du racisme et du nationalisme¹⁴.

Notons qu'à part les théories du nationalisme, d'autres domaines des sciences sociales se sont penchés sur le problème de la relation entre le racisme et le nationalisme. Premièrement, il y a les travaux en anthropologie sociale mettant au centre de leurs analyses la notion d'ethnicité héritée de Frederick Barth¹⁵. Deuxièmement, il y a les historiens et les théoriciens qui ont étudié le racisme¹⁶. Michel Wieviorka indique d'ailleurs que la problématique de la relation entre le racisme et le nationalisme a longtemps occupé une place plus grande dans ces derniers domaines qu'au sein des théories du nationalisme¹⁷. La recherche qui suit se penchera néanmoins exclusivement sur la manière dont les théoriciens du nationalisme ont compris et débattu le lien entre le racisme et le nationalisme.

Les questions générales de recherche ayant initialement guidé cette étude sont les suivantes : de quelle façon la rencontre du racisme et du nationalisme est-elle conceptualisée au sein des théories du nationalisme? Comment peut-on classer les différentes positions qui apparaissent dans ce débat? Ces questions seront précisées ci-bas de manière à formuler une question spécifique de recherche.

La première étape de ce travail consistera à passer en revue la littérature ayant étudié les conceptualisations des théoriciens du nationalisme concernant l'articulation du racisme et du nationalisme. Autrement dit, les écrits tentant de répondre aux questions générales de

¹⁴ Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, « Introduction: From the Moment of Social History to the Work of Cultural Representation », in *Becoming national: A Reader*, p. 3-37, New York, Oxford University Press, 1996, p. 25; Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 14; Jyoti Puri, *Encountering Nationalism*, Londre, Blackwell Publishing, 2004, p. 63; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 56.

¹⁵ Thomas Hylland Eriksen, *Ethnicity and Nationalism : Anthropological perspectives*, 3^e éd, Londres, Pluto Press, 2010; Steve Fenton, *Ethnicity*, Cambridge, Polity Press, 2010.

¹⁶ George Fredrickson, *Racism: A Short History*, Princeton, Princeton University Press, 2002; David Theo Goldberg, *Racist Culture*, Oxford, Blackwell Publishers, 1993; Robert Miles, *Racism*, 2^e éd, New York, Routledge, 2003; George L. Mosse, *Towards the Final Solution: A History of European Racism*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1985.

¹⁷ Michel Wieviorka, « Nationalisme et racisme », *Cahier de recherche sociologique*, no 20, 1993, p. 169.

recherche seront examinés. Deuxièmement, il sera ici question des principales limites des travaux portant sur le débat entre théoriciens du nationalisme. En troisième lieu, la question spécifique de recherche sera posée. Ensuite, le cadre d'analyse sur lequel s'appuie la recherche va être présenté. Finalement, la thèse soutenue dans cette recherche sera identifiée.

On retrouve dans la littérature étudiée quatre manières de comprendre et de diviser le débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme à l'intérieur des théories du nationalisme. En premier lieu, il existe un ensemble de textes se penchant sur les rapprochements contemporains du racisme et du nationalisme en Europe et abordant les thèses des théoriciens du nationalisme. Deuxièmement, une série de travaux présente le débat sur la relation entre le racisme et le nationalisme comme une lutte entre deux positions opposées : l'une envisageant les deux phénomènes comme étant liés d'une manière nécessaire et l'autre les pensant comme étant tout à fait séparés. Un troisième ensemble d'écrits envisage la problématique du rapport entre le racisme et le nationalisme comme étant principalement rattachée à l'arrivée des approches postcoloniales dans le champ des théories du nationalisme. Finalement, le dernier type de travaux classe les analyses des théoriciens du nationalisme en fonction de leur manière de concevoir l'interaction générale entre le racisme et le nationalisme. Ces quatre ensembles de travaux seront présentés brièvement tour à tour.

Le premier type de travaux examiné est un ensemble d'études de cas traitant des processus de racialisation qui affectent certains nationalismes contemporains, principalement en Europe. Ces études se révèlent pertinentes compte tenu de l'attention qu'elles portent aux réflexions conceptuelles sur l'articulation du racisme et du nationalisme issues des théories du nationalisme. Par exemple, il y a l'ouvrage *Racialized Boundaries : Race, Nation, Gender, and Class and the Anti-Racist Struggle* de Floya Anthias et de Nira Yuval-Davis. Examinant le racisme longtemps imbriqué dans le nationalisme en Grande-Bretagne, ces auteures reviennent sur les travaux de théoriciens du nationalisme tels que Tom Nairn, Benedict Anderson et Paul Gilroy¹⁸. Évoquons également le livre de Max Silverman *Deconstructing the Nation : Immigration, Racism and Citizenship in Modern France* qui examine les thèmes

¹⁸ Floya Anthias et Nira Yuval-Davis, *Racialized Boundaries : Race, Nation, Colour and Class and the Anti-Racist struggle*, New York, Routledge, 1993.

de l'immigration et du racisme en France à travers l'analyse du nationalisme. En plus de se pencher sur les conceptualisations d'Anderson, Silverman aborde celles d'Étienne Balibar¹⁹. Plusieurs autres travaux font l'étude de nationalismes contemporains en Europe et, du même coup, se penchent sur les analyses provenant des théories du nationalisme²⁰. Cependant, du point de vue de la présente recherche, ces travaux posent problème, puisque l'examen des réflexions sur l'articulation entre le racisme et le nationalisme y reste fragmentaire et sélectif. Aucune de ces recherches ne se penche d'une manière générale sur le débat entourant la relation entre les deux phénomènes. De plus, ces travaux s'intéressent peu aux liens entre les contributions des différents théoriciens du nationalisme.

Le deuxième ensemble d'écrits aborde le débat sur le lien entre le racisme et le nationalisme au sein des théories du nationalisme en tant que lutte entre deux positions contraires. L'une d'entre elles envisagerait les deux phénomènes comme fondamentalement rattachés; tandis que l'autre les penserait plutôt comme tout à fait inarticulables. Ces idées se rapportent avant tout aux analyses respectives de Tom Nairn et de Benedict Anderson. Dans cet ensemble de travaux, on retrouve des écrits de Robert Miles, de David Theo Goldberg, puis de Philip Spencer et d'Howard Wollman. Ces auteurs formulent plusieurs critiques des deux positions antagoniques. Ils considèrent notamment que, malgré des compréhensions poussées du nationalisme, les travaux de Nairn et d'Anderson comportent des conceptions problématiques du racisme. Ainsi, Miles écrit : « [...] *Nairn and Anderson pay only cursory attention to the nature and history of racism. [...] Partly for this reason, their comments on the interrelationship between nationalism and racism, despite their innovatory character, are problematic.* ²¹ ». En conséquence, plusieurs postulats des deux auteurs concernant le racisme sont attaqués : la thèse de Nairn voulant que le racisme représente un prolongement du nationalisme, l'argumentaire soutenant que le racisme a une origine lointaine et prémoderne,

¹⁹ Maxim Silverman, *Deconstructing the Nation : Immigration, Racism and Citizenship in Modern France*, New York, Routledge, 1992.

²⁰ Christopher Kyriakides, Satnam Virdee et Tariq Modood, « Racism, Muslims and the National Imagination », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 35, no. 2, 2009, p. 289-308; Robert Miles, « Nationalisme, racisme et limites de l'État-Nation. Le cas "Britannique" », in *Ethnicisation des rapports sociaux: racismes, nationalismes, ethnicismes et culturalismes*, sous la dir. de Martine Fourier et Geneviève Vermès, p. 30-44, Fontenay-aux-Roses : ENS Éditions Fontenay St-Cloud, 1994; Robert Miles, « Le racisme européen dans son contexte historique. Réflexions sur l'articulation du racisme et du nationalisme », *Genèses*, no 8, juin 1992, p. 108-131.

²¹ Robert Miles, « Nationalism and Racism: Antithesis and Articulation », chap. in *Racism After "Race Relations"*, p. 53-79, New York, Routledge, 1993, p. 55.

de même que l'affirmation voulant que le racisme n'adopte que le langage de la biologie²². D'autre part, critiquant Anderson, les commentateurs insistent sur certaines proximités et similitudes entre le racisme et le nationalisme, notamment leur capacité commune d'inclure et d'exclure des individus des communautés qu'ils délimitent²³. Au terme de leurs réflexions, Miles, Goldberg, Spencer et Wollman concluent tous, contre Nairn et Anderson, que le racisme et le nationalisme se recoupent parfois et que leur relation relève de l'articulation historique²⁴.

La proposition de ces quatre commentateurs du débat entre théoriciens du nationalisme comporte des lacunes. D'abord, ils se limitent à l'étude de deux penseurs. Or, aux côtés de Nairn et d'Anderson, d'autres théoriciens du nationalisme ont abordé le problème de la relation du racisme au nationalisme. D'ailleurs, certains d'entre eux s'opposent aux thèses de ces deux penseurs et proposent des analyses alternatives. De plus, Miles, Goldberg, Spencer et Wollman insistent peu sur les relations entre les réflexions de Nairn et d'Anderson : présentant dès le départ leurs analyses comme opposées, ils ne s'interrogent jamais sur les similitudes et les rapprochements entre leurs conceptualisations. D'ailleurs, ils se concentrent davantage sur l'argumentaire du second. Finalement, les quatre commentateurs portent peu attention à la dimension historique du débat au sujet de l'articulation entre le racisme et le nationalisme.

Le troisième type de travaux présente le problème du rapport entre le racisme et le nationalisme comme étant traité principalement par les approches postcoloniales. L'approfondissement de cette question au sein des théories du nationalisme serait rattaché à l'arrivée des perspectives postcoloniales dans ce champ. Revenant avant tout sur les contributions faites par les approches postcoloniales, ces travaux placent à l'avant-plan les réflexions d'Edward Said, puis aussi celles de Partha Chatterjee. Ces penseurs mettent en lumière l'influence marquante du colonialisme sur la formation de différents phénomènes

²² David Theo Goldberg, *op. cit.*, p. 79; Robert Miles, « Nationalism and Racism », *op. cit.*, p. 54-55; Philip Spencer et Howard Wollman, *Nationalism : A Critical Introduction*, Thousand Oaks, SAGE Publications, 2002, p. 64-65.

²³ David Theo Goldberg, *op. cit.*, p. 79; Robert Miles, « Nationalism and Racism: Antithesis and Articulation », *op. cit.*, p. 58-59; Philip Spencer et Howard Wollman, *Nationalism*, *op. cit.*, p. 65.

²⁴ David Theo Goldberg, *op. cit.*, p. 79; Robert Miles, « Nationalism and Racism: Antithesis and Articulation », *op. cit.*, p. 78-79; Philip Spencer et Howard Wollman, *Nationalism*, *op. cit.*, p. 64-65.

sociaux, notamment le nationalisme. Jyoti Puri, dans son ouvrage *Encountering Nationalism*, et David McCrone, dans *The Sociology of Nationalism*, mettent l'accent sur la contribution des perspectives postcoloniales aux réflexions sur le lien entre le racisme et le nationalisme au sein des théories du nationalisme. D'ailleurs, pour Puri, les approches modernistes, prédominantes dans ce champ, auraient négligé l'étude de cette question; elle écrit : « [...] [these] theories remain elitist in their disregard of nationalisms' link to gender, race, and sexuality. ²⁵ » Tant pour Puri que pour McCrone, les approches postcoloniales ont permis d'éclairer le processus par lequel les nations d'Europe et des anciennes colonies ont été constituées à travers la relation inégalitaire mise en place par le colonialisme. Le racisme colonial aurait joué un rôle majeur dans la formation de ces différents nationalismes²⁶.

Les travaux de Puri et McCrone posent problème, principalement par leur caractère incomplet. Les perspectives postcoloniales ne sont pas les seules, ni même les principales théorisations à contribuer au débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme dans le champ des théories du nationalisme. Puri et McCrone négligent les travaux qui précèdent l'arrivée des perspectives postcoloniales dans les études sur le nationalisme. Les conceptualisations de Nairn et d'Anderson, évoqués auparavant, en témoignent.

Le dernier type de travaux considéré aborde le débat entre théoriciens du nationalisme en catégorisant leurs différentes positions selon leur manière de concevoir le rapport général entre les phénomènes du racisme et du nationalisme. Dans cette catégorie, l'ouvrage *Theorizing Nationalism* de Graham Day et d'Andrew Thompson se distingue. Pour ces auteurs, le débat est essentiellement composé de quatre positions majeures. Premièrement, Day et Thompson mentionnent la perspective, portée avant tout par Nairn, voulant que le racisme soit une extension du nationalisme²⁷. En second lieu, ils présentent la position selon laquelle les deux phénomènes sont tout à fait distincts l'un de l'autre et ne peuvent être associés. Ici, les auteurs se réfèrent à la thèse d'Anderson. Ils énoncent plusieurs critiques de son argumentaire recoupant celles présentées par Miles, Goldberg, puis Spencer et Wollman. Day et Thompson contestent surtout la stricte séparation du racisme et du nationalisme,

²⁵ Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 59.

²⁶ David McCrone, *op. cit.*, p. 118-119; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 61-62 et 73.

²⁷ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 130.

soulignant que « [...] *in practice there are many instances where the boundaries between the two blur.* »²⁸ La troisième position qu'étudient ces deux commentateurs est l'idée que le racisme et le nationalisme se nouent à des moments spécifiques. À ce sujet, ils examinent principalement les théorisations de Paul Gilroy et d'Étienne Balibar, mais aussi celles d'Anthony Smith. Les auteurs de *Theorizing Nationalism* soulignent que ces perspectives montrent la porosité, dans des contextes spécifiques, des discours qui ont trait à la race et à la nation²⁹. En dernier lieu, Day et Thompson traitent de l'importance de l'impérialisme pour la compréhension du lien entre le racisme et le nationalisme, mais ne se réfèrent pas aux approches postcoloniales.

Malgré la richesse du travail de Day et Thompson, celui-ci demeure problématique sous deux aspects. Tout d'abord, l'ouvrage *Theorizing Nationalism* englobe les propositions d'un grand nombre de théoriciens du nationalisme au sujet du lien entre le racisme et le nationalisme. En ce sens, l'investigation de Thompson et Day est plus complète que ne le sont celles des autres ensembles de travaux abordés. Toutefois, deux écueils substantiels guettent leur étude. Premièrement, les auteurs négligent la pluralité des questionnements et des préoccupations qui animent les différentes réflexions dans le débat sur la relation entre le racisme et le nationalisme à l'intérieur des théories du nationalisme. À ce titre, l'analyse de Day et Thompson suppose que tous ceux qui interviennent dans ce débat se penchent sur une seule et même question, soit celle du type de lien général unissant les deux phénomènes. C'est ainsi qu'ils classifient principalement les différentes théorisations en trois ensembles : la position voulant que le racisme soit un dérivé du nationalisme; celle qui postule que les idées de race et de nation sont inarticulables; puis la perspective voulant que leur association soit historiquement contingente. Or, les questions à la base des réflexions dans ce débat sont hétérogènes, contrairement à ce que postulent Day et Thompson. Ensuite, le deuxième aspect problématique de leur travail est l'absence de perspective historique. Il ne s'attarde pas aux transformations du débat qu'ils étudient. Pourtant, dans l'ouvrage *Theorizing Nationalism*, on

²⁸ *Ibid.*, p. 132.

²⁹ *Ibid.*, p. 133-134.

retrouve des pistes de réflexions importantes sur les changements qui touchent le champ des théories du nationalisme dans son ensemble³⁰.

Nous avons survolé les quatre types de travaux traitant des réflexions et du débat sur la relation entre le racisme et le nationalisme au sein des théories du nationalisme. Au terme de cette démarche, il appert que trois problèmes principaux affectent ces écrits. La première limite touche à l'étendue des théorisations qu'ils prennent en considération. En effet, le débat est plus vaste que ne le présentent de nombreux commentateurs. Le second problème, celui-ci plus fondamental, concerne l'inattention de ces travaux à la diversité des questionnements et préoccupations au centre du débat sur le rapport entre le racisme et le nationalisme. Le troisième écueil à trait à l'absence d'analyse historique qui permettrait d'identifier les changements et les continuités à l'intérieur de ce débat. À présent, précisons ces trois dimensions problématiques des travaux existants.

En premier lieu, la plupart des travaux étudiés précédemment ne prennent en compte qu'un ensemble limité d'analyses provenant des théories du nationalisme. Le débat entourant le rapport entre le racisme et le nationalisme dans ce domaine est plus large que ne le laissent croire plusieurs de ces travaux. Ainsi, il n'y a pas que Nairn et Anderson qui s'affrontent autour de ce problème. De plus, cette question est un sujet d'intérêt avant l'arrivée des approches postcoloniales. Des différents travaux vus auparavant, seulement l'ouvrage de Day et Thompson présente un nombre substantiel de conceptualisations provenant des théories du nationalisme. D'ailleurs, ces auteurs sont les seuls à évoquer les réflexions qu'Anthony Smith développe sur le lien entre le racisme et le nationalisme dans son ouvrage *Nationalism in the Twentieth Century* et qui constitue l'une des premières analyses systématiques de cette question. Finalement, ajoutons que les travaux examinés accordent peu d'attention aux interactions entre les interventions des théoriciens du nationalisme.

La seconde dimension problématique des travaux présentés ci-haut est qu'ils font abstraction des questionnements particuliers posés par les penseurs lorsqu'ils traitent du problème de l'articulation du racisme et du nationalisme. En effet, les théoriciens du nationalisme ont des

³⁰ *Ibid.*, p. 13-15.

interrogations et des préoccupations distinctes. Pourtant, dans la plupart des études examinées précédemment, les propositions des auteurs sont rangées selon la manière générale dont ils comprennent la relation du racisme au nationalisme. C'est la démarche adoptée dans l'ouvrage *Theorizing Nationalism* de Day et Thompson. C'est également celle utilisée par Miles et Goldberg, qui envisagent en conséquence deux thèses antagoniques : l'une voulant que le racisme dérive du nationalisme; l'autre soutenant que le racisme est incompatible avec le nationalisme. Cette manière de présenter le débat sur le lien du racisme au nationalisme obscurcit les différences qui existent entre les conceptualisations et les problématisations des penseurs sur cette question.

Le troisième problème touchant les écrits au sujet du débat sur le rapport entre le racisme et le nationalisme est l'absence de perspective historique. Aucun des commentateurs n'examine le contexte historique dans lequel interviennent les théoriciens du nationalisme. Ils présentent côte-à-côte plusieurs théorisations sans tenir compte de cette dimension pourtant fondamentale. D'ailleurs, les réflexions des théoriciens du nationalisme sur le racisme et sa relation au phénomène national apparaissent l'une à la suite de l'autre sur une période relativement longue. Avec chaque intervention, le problème est abordé sous l'influence d'un contexte historique spécifique, notamment le contexte intellectuel. Par ailleurs, sans une analyse historique du débat, il est difficile pour les commentateurs de voir les changements et les déplacements l'ayant affecté.

La recherche qui suit tentera de pallier aux insuffisances des travaux recensés, portant sur le débat conceptuel qui a trait au rapport entre le racisme et le nationalisme à l'intérieur du champ des théories du nationalisme. Ainsi, il y aura d'abord un effort pour prendre en compte les principaux écrits des théoriciens du nationalisme sur ce problème. Ensuite, une attention particulière sera donnée aux différents questionnements plus spécifiques à la base des différentes théorisations. Enfin, l'analyse va tenir compte de la dimension historique du débat. Ceci nous amène à préciser le questionnement général de recherche formulé plus haut, en posant la question spécifique de recherche suivante : comment ont évolué les préoccupations, les questionnements et les approches des théoriciens du nationalisme, au sujet de la conceptualisation de l'articulation du racisme et du nationalisme?

Cette question sera traitée en ayant recours aux théorisations de Quentin Skinner sur l'interprétation de textes. Tout d'abord, d'après ce penseur, la production d'une publication doit être appréhendée comme une action. À la suite de John Austin, Skinner envisage la formulation d'énoncés comme des actes de langage ou des actes illocutoires³¹. À ce propos, il écrit : « [...] *anyone issuing a serious utterance will always be doing something as well as saying something, and doing it in virtue of saying what is said.* »³² Aux yeux de Skinner, l'écriture d'un texte constitue une tentative de faire quelque chose dans un contexte spécifique où dominant des idées et des normes. Plus précisément, il s'agit d'un effort pour agir sur ces significations acceptées, que Skinner nomme des conventions. Dans certains cas, une intervention réaffirme et renforce les conventions, dans d'autres, elle les conteste ou les déplace³³. Ainsi, à partir de cette perspective, lorsqu'on examine l'argumentaire d'un texte, il est nécessaire de le mettre en relation avec les idées qui préexistent et qui portent sur le même sujet³⁴. Dans le cadre de cette recherche, plusieurs interventions marquantes de théoriciens du nationalisme, apparaissant l'une à la suite de l'autre, seront étudiées. Il sera question de la relation entre chacune de ces réflexions et les conventions qui les précèdent, sur le thème de l'articulation du racisme et du nationalisme, à l'intérieur des théories du nationalisme. Des citations, des références et des allusions présentes dans ces écrits laissent croire qu'il y a un dialogue scientifique à l'œuvre, réitérant ou contestant les conventions d'un champ d'études.

Il nous apparaît important que le corpus de textes étudié soit suffisamment large pour être représentatif du débat qui anime les théories du nationalisme, mais qu'il soit également assez circonscrit, de façon à rendre la recherche réalisable. L'ensemble de textes retenus pour l'étude a été formé en prenant en considération la revue de la littérature menée précédemment³⁵. Six penseurs apparaissent comme les principaux contributeurs au débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme dans le champ des études sur le nationalisme. Pour chaque théoricien du nationalisme retenu, il est possible d'identifier une publication qui

³¹ Quentin Skinner, *Visions of Politics : Regarding Method*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 98 et 104.

³² *Ibid.*, p. 106.

³³ *Ibid.*, p. 124-125.

³⁴ *Ibid.*, p. 116.

³⁵ Notons également que leurs auteurs sont les principaux contributeurs à des recueils de textes sur les théories du nationalisme traitant du lien entre le racisme et le nationalisme. Voir Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 239-402; Philip Spencer et Howard Wollman, *Nationalism*, *op. cit.*, p. 135-176.

constitue la contribution majeure de l'auteur aux réflexions sur le lien entre le racisme et le nationalisme. Ainsi, les travaux étudiés sont : le texte « The Modern Janus » de Tom Nairn, *Nationalism in the Twentieth Century* d'Anthony Smith, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* de Benedict Anderson, *There Ain't No Black in the Union Jack : The Cultural Politics of Race and Nation* de Paul Gilroy, les contributions d'Étienne Balibar à l'ouvrage *Race, nation, classe : les identités ambiguës* et *Culture and Imperialism* d'Edward Said. Ces publications surviennent l'une à la suite de l'autre dans le champ des théories du nationalisme. Elles représentent notamment des tentatives d'agir sur les conventions qui leur préexistent, portant sur l'articulation du racisme et du nationalisme.

L'examen des interventions des théoriciens du nationalisme dans le débat à l'étude montre qu'il existe des manières différentes d'aborder le problème. En effet, les préoccupations et les questionnements au fondement des réflexions sur le lien entre le racisme et le nationalisme ne sont pas les mêmes. À ce titre, nous allons démontrer, au moyen d'une analyse historique, que le débat qui survient à l'intérieur des théories du nationalisme est constitué de trois moments distinctifs qui apparaissent successivement. Chacun de ces moments est caractérisé par une façon singulière d'aborder le problème de la relation entre le racisme et le nationalisme, c'est-à-dire par des préoccupations, des interrogations et une approche leur étant spécifiques. Ainsi, à travers leurs interventions, certains théoriciens du nationalisme bousculent les conventions sur la façon d'aborder le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme et en imposent de nouvelles, tandis que d'autres vont plutôt les reconduire. Ajoutons que les dimensions nouvelles qui apparaissent dans ce débat ne font pas nécessairement disparaître les précédentes, mais les déplacent à la périphérie.

Il nous apparaît que chacun des trois moments successifs du débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme est défini par deux caractéristiques distinctives. Lors du premier moment, les théoriciens du nationalisme abordent ces phénomènes d'une façon générale et s'intéressent avant tout à leur origine. Avec le second moment, les penseurs se penchent principalement sur l'étude des représentations sociales rattachées au nationalisme et au racisme, puis étudient la constitution des frontières symboliques de la nation. Enfin, le troisième moment est marqué par une démarche qui consiste à mettre l'impérialisme au

centre de la compréhension des phénomènes du racisme et du nationalisme et à insister sur l'héritage de l'impérialisme sur ceux-ci. Chacun de ces moments fera l'objet d'une attention particulière dans les trois chapitres qui suivent.

CHAPITRE I

LA RECHERCHE DES ORIGINES HISTORIQUES DU RACISME ET DU NATIONALISME : LES ANALYSES DE TOM NAIRN, D'ANTHONY SMITH ET DE BENEDICT ANDERSON

1.1 Introduction

1.1.1 L'amorce d'un débat entre théoriciens du nationalisme

Les réflexions sur le nationalisme ont souvent été accompagnées de la perception qu'il s'agit d'un phénomène ambivalent pouvant prendre des formes contrastées. De nombreuses typologies ont été construites pour rendre compte de cette diversité. Dans plusieurs cas, ces exercices de classification représentaient des tentatives de délimiter une face plus obscure du nationalisme. Les typologies présentées par les historiens Carlton Hayes et Hans Kohn, dans la première moitié du 20^e siècle, correspondent à ce type d'exercice. Dans son ouvrage *The Historical Evolution of Modern Nationalism*, publié en 1931, Hayes distingue cinq types de doctrines nationalistes qui se sont succédées depuis la fin du 18^e siècle. À la suite des nationalismes humanitaire, jacobin, traditionnel et libéral, apparaît le nationalisme « intégral ». Inspiré par des penseurs tels que Maurice Barrès et Charles Maurras, ce nationalisme aurait constitué une composante cruciale du fascisme de l'entre-deux-guerres³⁶. Pour sa part, dans son livre *The Idea of Nationalism*, parut en 1944, Hans Kohn identifie deux formes de nationalisme qui émergent tour à tour, de part et d'autre du Rhin. À l'ouest un nationalisme « [...] essentially optimistic, pluralistic and rationalistic [...] »; à l'est un

³⁶ Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 90; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism, op. cit.*, p. 40.

nationalisme « [...] [which] instead crystallised around authoritarianism and notions of ethnicity. ³⁷ » Les classifications de Hayes et de Kohn sont significatives puisqu'elles constituent les premières tentatives de saisir la diversité des formes de nationalismes en intégrant des explications sociologiques à l'histoire des idées³⁸. Cependant, comme le souligne Anthony Smith, leurs analyses posent problème, puisque « [t]here was [...] a tendency to treat nationalism as an ethical issue and the nation as an ambivalent means to nobler ends. The result was frequently to blur moral judgement with historical analysis, [...] ³⁹ ». En d'autres mots, le phénomène national est divisé en types et un versant plus sombre est circonscrit en recourant à des critères moraux⁴⁰.

Lorsqu'elles s'interrogent sur la relation entre le racisme et le nationalisme, Floya Anthias et Nira Yuval-Davis évoquent d'abord les analyses de Hayes et Kohn. Elles écrivent : « [...] Hayes and Kohn both divided nationalist projects into liberationist and exclusionary – depending where they developed or what stage of development they reached. ⁴¹ » Si les classifications des deux penseurs délimitent chacune une forme problématique du nationalisme, la notion de racisme est absente de leurs réflexions. Notons que cette catégorie d'analyse apparaît pour la première fois dans les travaux académiques de langue anglaise seulement au milieu des années 1940⁴². Or, la recherche qui suit porte spécifiquement sur les concepts de nationalisme et de racisme, puis sur leur articulation. Ainsi, ne seront pas incluses dans cette étude les analyses typologiques qui circonscrivent un côté obscur du phénomène national sans traiter du racisme, telles que celles de Hayes et de Kohn⁴³. La

³⁷ Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 121-122. Voir également Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism, op. cit.*, p. 41-42; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism, op. cit.*, p. 16-17.

³⁸ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 3; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 83-84 et 122; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism, op. cit.*, p. 16.

³⁹ Anthony Smith, *Nationalism and Modernism, op. cit.*, p. 16.

⁴⁰ Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 63, 67, 123 et 127; David McCrone, *op. cit.*, p. 8-9; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism, op. cit.*, p. 42; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism, op. cit.*, p. 16.

⁴¹ Floya Anthias et Nira Yuval-Davis, *op. cit.*, p. 39.

⁴² Les termes « race » et « racialism » existaient auparavant, mais ne sont pas l'équivalent de « racism ». Les Back et John Solomos, *Racism and Society*, Londres, Macmillan Press, 1996, p. 4; David Theo Goldberg, *op. cit.*, p. 98.

⁴³ Soulignons que les typologies séparant les « bons nationalismes » des « mauvais nationalismes » ont été sévèrement critiquées dans les travaux récents sur le nationalisme, notamment pour la charge morale et normative qu'elles transportent. Ajoutons que ces typologies peuvent également être un obstacle pour l'étude du lien entre le racisme et le nationalisme. À ce propos, David McCrone formule la question suivante : « How is one to make sense of the endemic racism against the "Other" in Western societies which profess overwhelmingly civic definitions of citizens? » David McCrone, *op. cit.*, p. 9.

notion de racisme entre véritablement dans les études sur le nationalisme avec l'intervention du sociologue écossais Tom Nairn, dans la seconde moitié des années 1970. La relation entre le racisme et le nationalisme devient alors un problème conceptuel débattu par les théoriciens du nationalisme.

À la fin des années 1970 et au début des années 1980, trois études marquantes, issues des théories du nationalisme, portent sur le problème du lien entre le racisme et le nationalisme. Premièrement, il y a l'article de Tom Nairn « The Modern Janus » paru en 1975. Publié à nouveau en 1977 dans l'ouvrage *The Break-Up of Britain*, ce texte présente une théorie sur le développement et les caractéristiques du phénomène national. Une analyse de son rapport au racisme est intégrée dans la réflexion de Nairn. Une partie importante de ce travail théorique est basé sur les idées d'Ernest Gellner au sujet de la diffusion inégale de l'industrialisation, avancées dans le texte « Nationalism » de l'ouvrage *Thought and Change*. Cette étude parue en 1964 représente d'ailleurs un document fondateur du champ des théories du nationalisme⁴⁴. Du reste, le texte de Nairn va donner lieu à de nombreux débats. En deuxième lieu, Anthony Smith intervient avec la parution de son livre *Nationalism in the Twentieth Century* en 1979. Cet ouvrage porte sur la relation entre le nationalisme et d'autres idéologies, dont le racisme, qui le côtoient tout au long du 20^e siècle. Smith remet en question des conventions qui concernent l'étude du rapport entre le nationalisme, le racisme et le fascisme. Ce faisant, il attaque le type d'analyse que propose Nairn. Finalement, Benedict Anderson publie la première édition de son livre *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* en 1983. S'il cherche avant tout à retracer l'origine du phénomène national et à expliquer l'attachement auquel il donne lieu, le politologue formule également des propositions concernant le lien entre le racisme et le nationalisme. Anderson élabore ses réflexions sur le sujet en s'opposant à celles de Nairn. Dans ce qui suit, ces travaux ainsi que leur relation seront examinés plus en détail.

Les interventions de Nairn, Smith et Anderson présentent des similitudes fondamentales dans leur manière d'étudier la relation entre le racisme et le nationalisme. Les analyses de ces trois

⁴⁴ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 8; David McCrone, *op. cit.*, 64; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 109-110 et 141.

auteurs paraissent l'une à la suite de l'autre, soit respectivement en 1975, en 1979 et en 1983. Chacune conteste des composantes du travail des penseurs précédents et présente de nouvelles idées. Cependant, des aspects décisifs de leur exposé demeurent les mêmes. Ces continuités concernent les préoccupations à la base de leurs réflexions et la façon dont ils abordent la thématique du lien entre le racisme et le nationalisme. Deux caractéristiques fondamentales, liées de près l'une à l'autre, définissent la démarche des trois penseurs. Premièrement, le racisme et le nationalisme sont, pour eux, des phénomènes unifiés qu'ils étudient dans leur ensemble. Ils s'intéressent à la relation générale qui existe entre ceux-ci. Deuxièmement, au centre de leur travail, il y a une recherche des origines historiques du racisme et du nationalisme. Aux yeux de ces théoriciens, ce type d'enquête permet de mieux comprendre chacun de ces phénomènes, mais aussi leur lien. Ces deux caractéristiques des analyses de Nairn, Smith et Anderson permettent de constater qu'une unité traverse leurs réflexions. Leurs travaux représentent un premier moment du débat sur l'articulation entre le racisme et le nationalisme au sein des théories du nationalisme. À la suite de l'intervention d'Anderson, des auteurs auront tendance à rompre avec les analyses de ces trois penseurs en mettant au premier plan de leur étude des préoccupations et des interrogations distinctes. À présent, les deux caractéristiques communes de ces études seront présentées avec plus de précision.

1.1.2 Le racisme et le nationalisme au-delà de leurs manifestations spécifiques

Nairn, Smith et Anderson postulent l'unité du nationalisme et du racisme, puis leurs recherches portent sur ces deux phénomènes considérés dans leur ensemble. D'abord, selon ces auteurs, malgré les différences profondes qui séparent les idées nationalistes et les expériences historiques de racisme, celles-ci sont liées à deux phénomènes sociaux cohérents et singuliers. Pour eux, il est possible d'identifier des principes fondamentaux qui unissent les manifestations particulières du nationalisme et du racisme. Comme l'écrit Smith, au-delà des circonstances spécifiques, il existe ce qu'il nomme le « ... *nationalism-in-general* ... »⁴⁵. De plus, les objets que ces trois théoriciens choisissent d'étudier sont le nationalisme et le

⁴⁵ Anthony Smith, *National Identity*, New York, Penguin Books, 1991, p. 79-80.

racisme en général. Ils ne produisent pas de recherches détaillées portant sur des cas particuliers. Leur objectif n'est pas de formuler des notions visant à analyser des nationalismes ou des racismes spécifiques. Ils tentent plutôt de définir et de comprendre les deux phénomènes d'une façon globale. Lorsqu'ils s'intéressent à des idées et à des pratiques isolées, ils essaient de faire des constats applicables au nationalisme ou au racisme en général.

Partant de définitions d'ensemble du nationalisme et du racisme, les trois penseurs cherchent à formuler des propositions au sujet de leur relation. Ils pensent pouvoir comprendre le lien entre le nationalisme et le racisme en délimitant les caractéristiques générales constitutives de chacun. Dans le cas de Nairn, la compréhension du nationalisme qu'il élabore lui permet d'explicitier de quelle façon le racisme est rattaché à celui-ci. Du côté des recherches de Smith et d'Anderson, les deux auteurs procèdent à des comparaisons entre le racisme et le nationalisme. Mettant côte à côte leurs définitions globales de ces phénomènes, ils font ressortir leurs similitudes et leurs différences. De cette manière, ils estiment être en mesure de dégager des conclusions concernant leurs interactions. En somme, Nairn, Smith et Anderson abordent le nationalisme et le racisme dans leur généralité, puis ils tentent, à ce niveau, de comprendre le type de lien qui les unit.

1.1.3 Retrouver les origines historiques du racisme et du nationalisme

La démarche de Nairn, Smith et Anderson est marquée par la recherche des origines historiques du nationalisme et du racisme. Comme le soulignent plusieurs commentateurs, la question de la genèse du nationalisme a longtemps figuré au centre des travaux menés par les théoriciens du nationalisme⁴⁶. Pour leur part, Nairn, Smith et Anderson étendent ce type d'interrogation au racisme. Dans le travail de ces trois penseurs, retracer l'origine du nationalisme et du racisme ne permet pas uniquement de repérer le moment lors duquel ces phénomènes apparaissent. Ce type de recherche permet également d'identifier des traits et

⁴⁶ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 8; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism, op. cit.*, p. 57; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism, op. cit.*, p. 8.

des dynamiques propres à chacun. Ainsi, pour eux, en retrouvant l'origine du nationalisme et du racisme, il est possible de mieux comprendre ce qui est spécifique à chacun.

Nairn, Smith et Anderson cherchent à préciser la relation générale entre le racisme et le nationalisme en examinant leur origine historique. Ils tentent chacun de savoir si les deux phénomènes partagent une source commune. À leurs yeux, étudier le lien originel du racisme au nationalisme permet de mettre en lumière le type de rapport général qu'ils entretiennent. En somme, d'après les trois théoriciens, en se penchant sur l'origine du nationalisme et du racisme, il est possible d'une part de mettre en évidence certaines des caractéristiques propres à chacun des phénomènes, puis d'autre part d'explicitier leur relation.

Dans ce qui suit, les interventions de Nairn, de Smith et d'Anderson sur la problématique de l'articulation du racisme et du nationalisme seront examinées tour à tour. Il sera question tant de leur analyse que des liens entre celles-ci. Malgré les désaccords et les conflits qui séparent ces théoriciens du nationalisme, leur travail est marqué par les deux caractéristiques présentées ci-dessus. Elles figurent au centre de la démarche de chacun des trois penseurs.

1.2 Tom Nairn et l'ambivalence constitutive du nationalisme

1.2.1 Une intervention et ses échos

En 1975, paraît l'article de Tom Nairn « *The Modern Janus* » dans la revue britannique *New Left Review*. Dès le début de ce texte, l'auteur déclare : « *[t]he theory of nationalism represents Marxism's great historical failure.* »⁴⁷ Aux yeux de Nairn, cette impasse n'est toutefois pas insurmontable. Dans son article, il tente de formuler une théorie du nationalisme relevant du matérialisme historique. Cette publication s'inscrit dans une suite de textes de Nairn sur le nationalisme en Écosse et en Grande-Bretagne. Il s'agit d'une succession d'articles du *New Left Review* qui commence en 1968 et qui culmine avec la parution du livre

⁴⁷ Tom Nairn, « *The Modern Janus* », *New Left Review*, vol. 1/94 (1975), p. 3.

The Break-Up of Britain en 1977⁴⁸. L'ouvrage rassemble les principaux textes de Nairn, dont « *The Modern Janus* » qui constitue le chapitre final.

Dès sa parution, *The Break-Up of Britain* reçoit une attention importante. La résonance de l'ouvrage de Nairn est particulièrement marquée chez plusieurs penseurs reconnus a posteriori comme des figures de premier plan des théories du nationalisme. Ils s'intéressent principalement au chapitre « *The Modern Janus* » qui constitue le noyau théorique du livre. En premier lieu, Eric Hobsbawm attaque Nairn dans les pages du *New Left Review*. L'historien dénonce une analyse « [...] [which] suffers from the usual disadvantages of special pleading disguised as grand theory. »⁴⁹ À ses yeux, il s'agit davantage d'une défense du nationalisme écossais que d'une conceptualisation marxiste⁵⁰. Critiquant les idées de Nairn, Hobsbawm développe une interprétation de l'histoire du nationalisme qu'il va reprendre dans son ouvrage *Nations and Nationalism since 1780*⁵¹. Deuxièmement, Ernest Gellner publie une longue recension de l'ouvrage de Nairn, le qualifiant de « [...] powerful and original [...] »⁵². Il est en accord avec la théorie du nationalisme élaborée et met en évidence la proximité avec ses propres réflexions. Gellner estime toutefois que les idées de Nairn sont incompatibles avec le marxisme⁵³. Troisièmement, dans la postface de la seconde édition d'*Imagined Communities*, Benedict Anderson indique que son livre se voulait une défense critique des thèses présentées par Nairn dans *The Break-up of Britain*⁵⁴. De par leur

⁴⁸ Avant les articles de Nairn, le thème du nationalisme était peu abordé dans le bimestriel fondé en 1960. Les textes de Nairn sur le nationalisme parus durant cette période sont les suivants. Tom Nairn, « The Three Dreams of Scottish Nationalism », *New Left Review*, vol. I/49 (1968); Tom Nairn, « British Nationalism and the EEC », *New Left Review*, vol. I/69 (1971); Tom Nairn, « The Left against Europe ? », *New Left Review*, vol. I/75 (1972); Tom Nairn, « Scotland and Europe », *New Left Review*, vol. I/83 (1974); Tom Nairn, « The Modern Janus », *loc. cit.*

⁴⁹ Eric Hobsbawm, « Some reflections on "The Break-up of Britain" », *New Left Review*, vol. I/105 (1977), p. 14.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 8-9. Sur le débat entre Nairn et Hobsbawm, voir les travaux suivants. Shlomo Avineri, « Marxism and Nationalism », *Journal of Contemporary History*, vol. 26, no 3/4 (1991), p. 647-649; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 164-165.

⁵¹ Dans son article, Hobsbawm élabore notamment l'idée que la pensée nationaliste du 19^e siècle incluait un principe de seuil exigeant qu'une nation soit suffisamment vaste pour être économiquement viable. Cette proposition est au centre de son ouvrage subséquent. Eric Hobsbawm, « Some Reflections on "The Break-up of Britain" », *loc. cit.*, p. 4-5; Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 31-32.

⁵² Ernest Gellner, « Nationalism, or the New Confessions of a Justified Edinburgh Sinner », *Political Quarterly*, vol. 49, no 1 (1978), p. 103.

⁵³ *Ibid.*, p. 106-107.

⁵⁴ Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, 2^e éd., New York, Verso, 1991, p. 208-209.

impact, le livre de Nairn et son chapitre « The Modern Janus » constituent des interventions majeures dans le champ des études sur le nationalisme.

Dans la théorie du nationalisme qu'il élabore, Nairn intègre une réflexion sur le lien entre le racisme et le nationalisme. L'étude qu'il fait de ce problème est marquée par deux caractéristiques majeures. Premièrement, examinant l'histoire globale, Nairn se penche sur les phénomènes du racisme et du nationalisme dans leur ensemble. Deuxièmement, Nairn cherche avant tout à expliquer l'origine du nationalisme. À ses yeux, retrouver le moment de la fondation de cette idéologie permet de comprendre sa spécificité. Cette recherche permet également de mettre en lumière la relation qui lie le racisme au nationalisme. Au terme de son enquête sur l'origine du nationalisme, Nairn postule que le racisme est un dérivé du nationalisme. Plus précisément, le racisme provient de l'ambivalence du phénomène national causée par les bouleversements économiques qui l'ont fait naître.

1.2.2 Le développement inégal du capitalisme à la source du nationalisme

La théorisation que Nairn élabore dans « The Modern Janus » porte sur le nationalisme en tant que phénomène général. Le sociologue écossais adopte une perspective d'ensemble puisqu'il postule que l'idéologie globale du nationalisme génère l'idée que le monde est formé de nations singulières et autonomes⁵⁵. Nairn critique ainsi les travaux dans lesquels figure une « [...] *country-by-country attitude*.⁵⁶ » À ses yeux, analyser les dynamiques internes d'un nationalisme spécifique représente une capitulation devant l'idéologie du nationalisme. Par ailleurs, il affirme la nécessité d'étudier le nationalisme en lien avec la configuration de l'économie mondiale et ses transformations⁵⁷. Nairn présente sa position à l'aide de la métaphore suivante : « *The secret of the forest is the trees, [...], this is just the usual mangled half-truth of commonsense. No – it is the forest which "explain" the trees,*

⁵⁵ Tom Nairn, *The Break-Up of Britain: Crisis and Neo-Nationalism*, Londres, NLB, 1977, p. 332.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 332.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 332 et 335.

[...] ⁵⁸» La démarche de l'auteur suppose l'unité du nationalisme, malgré la diversité de ses manifestations. Nairn fait de l'idéologie globale du nationalisme son objet d'étude.

Nairn juge que la question décisive touchant au nationalisme est celle de son origine. Elle ne permet pas seulement de mettre en évidence le moment lors duquel le nationalisme apparaît; elle a une portée plus vaste. S'interroger sur l'origine du phénomène national renseigne également sur ce qui le caractérise. Nairn indique qu'un versant majeur du nationalisme concerne la subjectivité⁵⁹. Dans différents nationalismes, il y a un rapport similaire à l'identité, ainsi qu'un sentiment d'appartenance semblable. Selon Nairn, il est possible de comprendre ces mécanismes subjectifs en cherchant la genèse de l'idéologie globale du nationalisme. Étudier les contraintes externes qui ont engendré le nationalisme permet de saisir les processus internes qui le caractérisent⁶⁰. En ce sens, « *[t]he subjectivity of nationalism is an important objective fact about it; but it is a fact which, in itself, merely reposes the question of origins.* ⁶¹ » La recherche de l'origine du nationalisme est donc fondamentale pour Nairn.

Pour l'auteur de *The Break-Up of Britain*, le nationalisme provient du développement inégal du capitalisme au niveau mondial. L'avènement de cette idéologie est rattaché au contexte de croissance accélérée de l'économie en Europe au début du 19^e siècle. Le nationalisme n'est pas le produit direct de ce processus d'expansion économique, mais plutôt le résultat de l'une de ses facettes, soit le développement inégal⁶². Cette notion désigne l'asymétrie profonde qu'amène le capitalisme au niveau international. Le développement économique qu'il engendre en Europe ne s'étend pas à d'autres parties du monde, tel que l'anticipaient les théories économiques. Au contraire, cette croissance mène à la domination d'une vaste étendue du globe par les États européens⁶³. Cet impérialisme lance le processus de formation du nationalisme.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 332.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 334.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 335.

⁶¹ *Ibid.*, p. 335.

⁶² *Ibid.*, p. 335.

⁶³ *Ibid.*, p. 338.

D'après Nairn, le nationalisme est façonné par la résistance aux maux que provoque le développement inégal. En opposition à la domination européenne, les élites de la périphérie s'engagent dans une lutte double. D'un côté, ils contestent l'expression du développement économique européen qu'est l'impérialisme; de l'autre, ils cherchent à maîtriser cette puissance économique. En résulte des tentatives de se distancier de l'Europe tout en l'imitant. Dans ces conditions, le combat pour acquérir de nouvelles institutions économiques se fonde sur des traditions et des pratiques culturelles locales⁶⁴. Les mouvements de résistance tirent leur puissance des particularités qu'ils invoquent, même s'il s'agit parfois d'inventions⁶⁵. Ce processus paradoxal engendre, selon Nairn, l'idéologie du nationalisme. À ce propos, le sociologue écrit : « [...] *through nationalism [...] societies try to propel themselves forward to certain kinds of goal (industrialization, prosperity, equality with other peoples, etc.) - by a certain sort of regression - by looking inwards, drawing more deeply upon their indigenous resources, resurrecting past folkheroes and myths about themselves and so on.* »⁶⁶ Le phénomène national apparaît donc dans la lutte pour surmonter le développement inégal.

Le nationalisme ne demeure pas une idéologie des opprimés. Nairn indique que les États d'Europe vont l'adopter à leur tour. À ses yeux, le nationalisme acquiert une puissance véritable lors de sa diffusion de la périphérie vers le centre. En Europe, des appareils étatiques et des économies développées précèdent son avènement. Par conséquent, dans cette partie du monde, l'idéologie du nationalisme rencontre la réalité matérielle de l'État et du capitalisme. Cette jonction donne une force nouvelle à l'idée nationale⁶⁷. Ce passage vers l'Europe fait du nationalisme une norme à l'échelle mondiale.

La théorie du nationalisme qui figure dans *The Break-Up of Britain* est marquée par l'influence d'Ernest Gellner. La notion de développement inégal est inspirée du chapitre « Nationalism » du livre *Thought and Change* paru en 1964. Dans une portion de ce texte, Gellner traite de la diffusion inégale de l'industrialisation. Il met en évidence les effets de l'exclusion transitoire de certaines régions du monde du développement économique. Pour

⁶⁴ *Ibid.*, p. 340.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 341 et 348.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 348.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 344.

Gellner, ces circonstances favorisent l'émergence de nationalismes lorsque les habitants de ces territoires peuvent être distingués par des traits spécifiques. Autrement dit, des mouvements nationalistes se forment lorsque les inégalités économiques se superposent à des différences culturelles ou physiques⁶⁸. Dans son texte « The Modern Janus », Nairn se réfère à plusieurs reprises aux idées de Gellner sur la diffusion inégale de l'industrialisation⁶⁹. Pour de nombreux commentateurs, Nairn élabore sa conception du développement inégal en prenant cette analyse pour modèle, à la différence qu'il évoque le capitalisme plutôt que l'industrialisation comme cause⁷⁰. À ce propos, James Blaut soutient que Nairn présente davantage une théorie diffusionniste de type wébérienne qu'une analyse marxiste centrée sur l'exploitation. Il insisterait notamment plus sur la diffusion des avancées économiques de l'Europe vers l'extérieur que sur l'extraction des richesses de la périphérie au profit du centre⁷¹. Par ailleurs, insistant sur le caractère ambigu du nationalisme, Nairn reproche à Gellner l'idée selon laquelle « [...] nationalism is mainly with the angels of progress. ⁷²» Ainsi, le travail de Nairn est inspiré des analyses de Gellner, mais s'en distingue également.

1.2.3 L'ambivalence du nationalisme et le racisme

Dans le texte « The Modern Janus », Tom Nairn soutient que le nationalisme est caractérisé par une ambivalence profonde qui découle de son origine trouble. Au moment de la lutte contre l'impérialisme engendré par le développement inégal, le nationalisme est créé par la combinaison de deux composantes. D'une part, une aspiration à maîtriser le développement économique; d'autre part, un recours à des particularités culturelles locales. Selon Nairn, ces deux éléments initiaux demeurent au centre du nationalisme après sa constitution. La genèse de ce phénomène étant si éprouvante qu'elle le marque durablement⁷³. Ainsi, le nationalisme est envisagé par Nairn comme tiraillé en permanence entre deux faces : l'une recherchant le

⁶⁸ Ernest Gellner, *Thought and Change*, *op. cit.*, p. 166-168.

⁶⁹ Dans son texte, Nairn laisse peu de traces des penseurs dont il s'inspire. Gellner est l'un des seuls contemporains dont il est question. Tom Nairn, *The Break-Up of Britain*, *op. cit.*, p. 338, 342 et 358.

⁷⁰ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 60-61; Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 12; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 49; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 164.

⁷¹ James Morris Blaut, « Nairn on Nationalism », *Antipode*, vol. 12, no 2, 1980, p. 2-3.

⁷² Tom Nairn, *The Break-Up of Britain*, *op. cit.*, p. 342.

⁷³ *Ibid.*, p. 349.

progrès, l'autre préservant la tradition. Dans son analyse, la première apparaît moralement et politiquement noble et la seconde, sombre⁷⁴. Ainsi, au sujet du nationalisme, Nairn écrit : « *Both progress and regress are inscribed in its genetic code from the start.* »⁷⁵ D'après l'auteur, ces deux figures sont présentes au sein de tous les nationalismes singuliers, rendant impossibles les opérations de classification⁷⁶. De par ses origines, le nationalisme est ambivalent, puisqu'il est caractérisé par la tension entre deux faces antagoniques. Nairn le désigne ainsi comme le Janus moderne, en référence à la divinité romaine aux deux visages.

Nairn estime que le racisme est un dérivé du nationalisme. L'auteur interprète le lien entre les deux phénomènes à l'aide de sa théorie sur l'ambivalence constitutive du nationalisme. De la face obscure de cette idéologie apparaissent plusieurs phénomènes réactionnaires, dont le racisme. Ces derniers émergent, à travers le nationalisme, à l'intérieur d'un monde moderne croyant s'être dégagé de la tradition et de ses aspects menaçants. Ainsi, Nairn parle du racisme et de l'antisémitisme comme des dérivés du nationalisme⁷⁷. De la même façon, il affirme que le caractère génocidaire du nazisme provient de l'idéologie de la nation et du moment trouble l'ayant forgé⁷⁸. Nairn n'étudie pas un cas spécifique de racisme, mais s'intéresse plutôt au phénomène général. De plus, il est préoccupé surtout par l'origine du racisme, affirmant que son avènement est rattaché à la genèse du nationalisme et aux bouleversements qui sont à sa source. En outre, aucune définition détaillée de la notion de racisme ne figure dans « *The Modern Janus* ». À l'intérieur de la théorie du nationalisme qu'il met au point, Nairn propose de penser le racisme comme un dérivé du phénomène national.

En conclusion, deux caractéristiques sont au centre de la démarche adoptée par Nairn pour étudier l'interaction entre le racisme et le nationalisme. Premièrement, il s'intéresse au racisme et au nationalisme en tant qu'idéologies globales. Deuxièmement, il recherche avant tout leurs origines historiques. Se penchant principalement sur la genèse du nationalisme, il montre que ce phénomène est grandement marqué par le contexte trouble duquel il émerge.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 332 et 348.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 347-348.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 348.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 337.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 349-350.

Pour Nairn, le nationalisme est une idéologie fondamentalement contradictoire, avec deux faces. À ses yeux, le racisme dérive de son versant plus sombre. Par ailleurs, plusieurs observateurs du débat auquel participe Nairn vont juger sévèrement ses propositions. Pour certains, il est problématique de présenter le racisme comme une extension ou un excès du nationalisme⁷⁹. Comme l'écrit Robert Miles : « [...] *contra Nairn, [...] racism does not derive from nationalism as if it were some secondary, dependent and derivative ideological form.* »⁸⁰ Selon Miles, la principale erreur de Nairn est de méconnaître le fonctionnement de l'idéologie raciste et son histoire en partie distincte du nationalisme⁸¹. L'auteur de « The Modern Janus » donne effectivement peu de détails sur sa conception du racisme. Certains diront également qu'il ne présente aucune définition du nationalisme⁸². En outre, Nairn ouvre un débat, au sein des théories du nationalisme, dans lequel interviendront après lui plusieurs penseurs. Parmi eux, se trouvent Anthony Smith et Benedict Anderson. S'ils s'opposent à sa thèse, leur façon d'aborder le problème du lien entre le racisme et le nationalisme présente des similitudes majeures avec celle de Nairn.

1.3 Anthony Smith et l'ethnocentrisme en tant qu'origine du racisme et du nationalisme

1.3.1 Le « premier » Anthony Smith

Anthony Smith intervient dans le champ des théories du nationalisme en 1979 avec la publication de son ouvrage *Nationalism in the Twentieth Century*. Dans ce livre, il étudie les relations entre le nationalisme et différentes idéologies l'ayant concurrencé au cours du 20^e siècle. Il constate que le nationalisme a eu plus d'ascendance et a été plus persistant que ces dernières. Smith explique notamment cette situation par la capacité du nationalisme à changer d'aspect et à s'adapter⁸³. Aux yeux de l'auteur, après le communisme, l'idéologie de la race a

⁷⁹ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 130; David Theo Goldberg, *op. cit.*, p. 79; Robert Miles, « Nationalism and Racism », *op. cit.*, p. 55.

⁸⁰ Robert Miles, « Nationalism and Racism », *op. cit.*, p. 55.

⁸¹ *Ibid.*, p. 55.

⁸² Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 51.

⁸³ Anthony Smith, *Nationalism in the Twentieth Century*, New York, New York University Press, 1979, p. vii et 13.

été le concurrent le plus important du nationalisme au siècle précédent⁸⁴. Le lien entre racisme et nationalisme est un thème majeur examiné dans l'ouvrage de Smith.

Nationalism in the Twentieth Century relève des premiers travaux de Smith et se distingue de ses réflexions plus tardives. Dans l'œuvre considérable de l'auteur, ce livre s'inscrit à la suite de son ouvrage *Theories of Nationalism* paru en 1973. À ce propos, il écrit : « *Both analytically and chronologically, the book continues my earlier discussion of approaches and typologies of nationalism in Theories of Nationalism. It elaborates the basic definitions of nationalism arrived at in the earlier work [...]* »⁸⁵. Les analyses de Smith dans *Nationalism in the Twentieth Century* reposent sur des notions élaborées dans son premier livre, telles qu'ethnocentrisme et polycentrisme⁸⁶. D'autre part, dans les travaux initiaux de Smith, le nationalisme est lié étroitement au processus de modernisation. Ainsi, dans *Theories of Nationalism*, il tente de mettre en lumière « [...] *the relation of nationalism to economic development and social and cultural modernisation, in the conviction [...] that nationalism is deeply embedded in this wider trend.* »⁸⁷ Finalement, dans ses ouvrages du début, Smith semble spécialement préoccupé par l'étude de la relation entre le racisme et le nationalisme. Au commencement de *Theories of Nationalism*, il affirme qu'il est difficile de réfléchir au nationalisme sans aborder son lien avec le racisme⁸⁸.

Durant la décennie suivante, Smith élabore de nouvelles thèses rompant partiellement avec ses travaux initiaux. Suivant les réflexions de John Armstrong présentées en 1982 dans *Nations before Nationalism*, Smith se penche sur la persistance de sentiments d'attachements anciens au cœur des nationalismes⁸⁹. D'après l'auteur, des communautés ethniques prémodernes unies par des mythes, des mémoires et des traditions sont les assises sur

⁸⁴ *Ibid.*, p. 86.

⁸⁵ *Ibid.*, p. viii.

⁸⁶ Ces notions sont indispensables pour l'analyse que Smith fait de la relation entre racisme et nationalisme. Par ailleurs, il délaisse celles-ci en grande partie dans ses travaux subséquents.

⁸⁷ Anthony Smith, *Theories of Nationalism*, 2^e éd., New York, Homes and Meier Publishers, 1983, p. 4.

⁸⁸ Malgré cette affirmation, dans son livre *Theories of Nationalism*, Smith ne fait que des commentaires fragmentaires sur le racisme dans l'introduction et dans un texte placé en annexe. Le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme n'est pas abordé en détail dans cet ouvrage. Anthony Smith, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 4.

⁸⁹ Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 188; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 170; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 192.

lesquelles sont fondées les nations modernes. L'étude de ces continuités serait cruciale pour la compréhension des nationalismes contemporains⁹⁰. Cette approche, nommée par la suite ethno-symbolisme, est définie principalement dans les ouvrages *The Ethnic Origins of Nations* et *National Identity*, parus respectivement en 1986 et 1991. Dans ces écrits, l'accent n'est plus mis sur le lien entre nationalisme et modernisation⁹¹. Le nouveau projet théorique de Smith suppose le développement d'un appareil conceptuel neuf, ainsi que l'abandon de notions auparavant centrales⁹². D'autre part, dans ses travaux plus tardifs, Smith semble se désintéresser de l'étude du lien entre le racisme et le nationalisme. La notion de racisme est absente de ses principaux ouvrages et s'il évoque parfois l'idée de race, c'est pour mieux définir l'ethnicité en la distinguant de cette dernière⁹³. Au sein des théories du nationalisme, Smith est principalement reconnu pour ses thèses ethno-symbolistes.

À première vue, l'analyse de Smith sur l'articulation entre le racisme et le nationalisme, dans *Nationalism in the Twentieth Century*, est en opposition avec plusieurs aspects de la théorie que présente Tom Nairn avant lui. Cependant, des continuités fondamentales existent dans l'approche des deux auteurs. Ils étudient le problème du rapport du racisme avec le nationalisme de la même façon. À la base de la démarche de Smith, on retrouve les mêmes caractéristiques qui fondent celle de Nairn. Premièrement, Smith postule l'unité de chacun des phénomènes du nationalisme et du racisme, puis il cherche à les étudier dans leur ensemble en construisant des idéaux-types. Cet auteur procède en comparant les deux modèles généraux. Deuxièmement, Smith tente de trouver les origines historiques du racisme et du nationalisme. De cette façon, il est possible, à ses yeux, de mieux comprendre la relation entre les deux idéologies. Toutefois, malgré ces similitudes initiales, Smith rompt avec Nairn au niveau des conclusions qu'il présente. Il s'attaque à la thèse du « tribalisme industriel » correspondant à la théorie que met de l'avant Nairn. De plus, selon Smith, le racisme est une idéologie distincte du nationalisme : leurs fondements et les projets qu'ils

⁹⁰ Anthony Smith, *National Identity*, *op. cit.*, p. 19-21 et 39-40; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 191-192.

⁹¹ Dès la nouvelle préface de l'édition de 1983 du livre *Theories of Nationalism*, Smith se distancie des théories de la modernisation, affirmant qu'elles insistent trop sur la coupure que représente l'avènement du nationalisme. Anthony Smith, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. xxxii.

⁹² À titre d'exemple, la notion d'ethnocentrisme apparaît de plus en plus périphérique dans les travaux de Smith et la notion de polycentrisme est presque abandonnée. Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 190.

⁹³ Anthony Smith, *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell Publishers, 1986, p. 231; Anthony Smith, *National Identity*, *op. cit.*, p. 21.

renferment sont différents. Smith souligne qu'il y a tout de même des associations passagères entre le racisme et les nationalismes. Cette situation s'explique par l'origine commune des deux phénomènes qui résiderait dans l'ethnocentrisme, une compréhension de la culture dominante avant la modernité.

1.3.2 La critique du « tribalisme industriel »

Dans *Nationalism in the Twentieth Century*, Smith délimite une position qu'il considère largement répandue dans les réflexions sur le lien entre le fascisme, le racisme et le nationalisme. Ce qu'il nomme la thèse du « tribalisme industriel » correspond au type d'analyse que présente Tom Nairn. Tout d'abord, cette thèse consiste à comprendre, comme un prolongement du nationalisme, le fascisme et une série d'autres phénomènes tels que « [...] *intolerant chauvinism, collectivism, racism and egotism.* »⁹⁴ De plus, les partisans du « tribalisme industriel » envisagent le nationalisme et ses dérivés en tant que produits des tensions engendrées par cette transformation sociale d'envergure que représente l'industrialisation. Smith écrit ainsi : « [...] *both mouvements are able to tap "tribal instincts" and prejudices of the oppressed masses, whom the dislocations of massive industrialisation have uprooted and disoriented.* »⁹⁵ Selon l'auteur, il y a plusieurs déclinaisons de cette thèse. Il évoque l'exemple des analyses d'Eli Kedourie et de Hugh Seton-Watson⁹⁶. Or, la description que Smith fait de la thèse du « tribalisme industriel » rejoint également le type de théorisation que Nairn élabore dans « *The Modern Janus* ». Ayant recours au langage conceptuel de Quentin Skinner, il est possible de dire que Smith tente de cerner une convention fréquente en sciences sociales, notamment au sein des théories du nationalisme, lorsqu'il est question de la relation entre le nationalisme, le fascisme et le racisme⁹⁷.

Smith trace les contours de ce qu'il nomme le « tribalisme industriel » dans le but de combattre cette position. Premièrement, l'auteur reproche aux défenseurs de cette thèse

⁹⁴ Anthony Smith, *Nationalism in the Twentieth Century*, *op. cit.*, p. 44.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 45.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁹⁷ Quentin Skinner, *op. cit.*, p. 97, 117 et 124-125.

d'oublier ce qui sépare le fascisme et le nationalisme, soit leurs visées distinctes et le contexte différent dans lequel ils émergent. En deuxième lieu, Smith soulève le caractère élitiste de ce type d'analyse qui suppose l'existence de masses irrationnelles et incontrôlables qui doivent être encadrées⁹⁸. Enfin, il met en évidence les effets contrastés de l'industrialisation dans des circonstances différentes. De plus, il y aurait des situations dans lesquelles le nationalisme et des mouvements fascistes seraient apparus avant le processus d'industrialisation⁹⁹. Attaquant la convention que constitue la thèse du « tribalisme industriel », Smith rejette du même coup le modèle d'explication que propose Nairn au sujet de l'articulation du racisme au nationalisme. Tout de même, ces auteurs abordent le problème de la relation entre les deux phénomènes d'une manière semblable.

1.3.3 Les idéaux-types distincts du racisme et du nationalisme

Dès le début de *Nationalism in the Twentieth Century*, Smith se penche sur le problème longtemps débattu de l'unité du phénomène national. D'après l'auteur, s'il existe plusieurs variantes de nationalisme, des régularités importantes permettent de délimiter un ensemble idéologique unifié. Tout d'abord, Smith souligne l'existence de plusieurs variantes du nationalisme. Aucune d'entre elles n'est pour lui plus authentique qu'une autre. Malgré des idées et des finalités spécifiques, tous les nationalismes présenteraient une vision et un projet similaires. Il s'agit également d'une idéologie qui institue un type particulier de communauté, la nation¹⁰⁰. D'autre part, selon Smith, lorsque le nationalisme rencontre d'autres phénomènes tels que le racisme, il apparaît cohérent et s'en distingue¹⁰¹.

Smith ne fait pas que postuler le caractère unifié du nationalisme, il se penche sur les phénomènes du nationalisme et du racisme dans leur ensemble. Dans *Nationalism in the Twentieth Century*, l'auteur ne met pas de l'avant une étude de cas détaillée et son objectif principal n'est pas d'élaborer des notions servant à examiner des nationalismes singuliers.

⁹⁸ Anthony Smith, *Nationalism in the Twentieth Century*, *op. cit.*, p. 46.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 47.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 12-13.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 13.

Smith tente plutôt de saisir le nationalisme et le racisme d'une façon globale en adoptant une démarche qui consiste à définir des idéaux-types de ces idéologies¹⁰². Après, l'auteur compare les deux modèles généraux qu'il a délimités.

Smith parle d'abord du nationalisme comme d'une doctrine dans laquelle figure une vision spécifique du monde, de la culture et de l'histoire. Dans l'idéal nationaliste, l'unité constitutive de la vie sociale est la nation¹⁰³. Ce type de communauté est défini par plusieurs caractéristiques : au premier chef, Smith évoque une culture et une histoire communes, ensuite il y a également un territoire circonscrit, un sentiment de solidarité, une économie unifiée, puis des droits civils et civiques pour tous les citoyens¹⁰⁴. Selon l'auteur, à l'intérieur de l'idéologie du nationalisme, les nations sont pensées comme autonomes, unifiées et singulières¹⁰⁵. Smith souligne que le nationalisme est à la fois une théorie et un projet. En d'autres mots, le nationalisme est composé d'une façon de percevoir la réalité sociale, ainsi que d'une injonction morale et politique qui pousse à agir de façon à rendre l'existence conforme à l'idéal. Smith résume ainsi sa conception du nationalisme : « *Though mankind, for the nationalist, is "naturally" divided into unique culture-communities or nations, yet human beings must continually strive to preserve, deepen and fully understand their world of nations.* ¹⁰⁶ » Au côté de cet idéal-type du nationalisme, l'auteur expose celui du racisme.

Smith décrit le racisme comme une doctrine qui renferme une compréhension particulière de la société, distincte de celle du nationalisme. Pour les tenants de l'idéologie raciste, la vie sociale est composée avant tout de castes raciales¹⁰⁷. Ces groupes sociaux sont caractérisés par des attributs physiques ou génétiques distinctifs et héréditaires. Ces traits, ainsi que les différences entre castes raciales, sont représentés comme immuables. Dans l'idéologie raciste, les caractéristiques biologiques qui définissent les ensembles sociaux de types raciaux amènent des comportements et des profils psychologiques spécifiques¹⁰⁸. De plus, avec le racisme, l'interaction entre les castes raciales est envisagée comme une lutte dans laquelle

¹⁰² *Ibid.*, p. 87-88.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 2 et 87.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 87.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 87.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 87.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 87.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 87-88 et 89.

certaines doivent dominer et d'autres être assujetties¹⁰⁹. Comme pour le nationalisme, Smith indique que le racisme est à la fois une manière d'appréhender le monde et un programme orienté vers l'action.

Plaçant côte à côte les idéaux-types du nationalisme et du racisme, Smith rejette l'idée que des ressemblances de taille existent ou que des rapprochements soient possibles. Il s'agit pour lui de deux idéologies distinctes. D'abord, l'analyse de Smith montre que pour chacune d'entre elles des unités différentes composent le monde, d'un côté des nations et de l'autre des castes raciales. Le premier type d'ensemble est constitué à travers la culture et le second à partir de traits biologiques¹¹⁰. D'autre part, les visées du nationalisme ne sont pas celles du racisme. À ce propos, l'idéal d'autonomie nationale est contraire aux principes de hiérarchie et de suprématie raciales¹¹¹. Cependant, malgré sa position sur le caractère distinct du nationalisme et du racisme, Smith admet qu'au cours des deux derniers siècles ces phénomènes ont souvent été mis en relation¹¹².

1.3.4 L'ethnocentrisme et les racines communes du racisme et du nationalisme

Au premier plan de la réflexion de Smith sur le lien entre le racisme et le nationalisme dans *Nationalism in the Twentieth Century*, figure la question des origines historiques de ces deux idéologies. L'auteur ne cherche pas qu'à situer dans le temps et dans l'espace l'avènement de chacune. En confrontant ce problème, Smith espère éclairer les rapports du racisme au nationalisme. Plus précisément, il cherche à expliquer les rapprochements épisodiques, survenus dans l'histoire moderne, entre des phénomènes à première vue distincts.

Smith défend l'idée que le racisme et le nationalisme ont les mêmes racines. Tout d'abord, ils font chacun leur apparition durant la période moderne. Le nationalisme naît à la fin du 18^e siècle et le racisme émerge au début du siècle suivant. De plus, les deux doctrines sont

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 87.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 58 et 87-88.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 87 et 90.

¹¹² *Ibid.*, p. 90.

élaborées en Europe¹¹³. Smith avance la proposition que le racisme et le nationalisme proviennent d'un phénomène plus ancien, l'ethnocentrisme. Aux yeux de l'auteur, cette origine partagée expliquerait la possibilité de l'articulation du racisme au nationalisme. Smith écrit : « [...] *racism and nationalism are frequently confused or associated together because both ideologies derive ultimately from the same ethnocentric root.* »¹¹⁴ Du reste, l'ethnocentrisme est l'expression traditionnelle de communautés de type ethnique, définies par une culture, une histoire, une origine et une solidarité communes. Avec l'entrée dans la modernité, ce sentiment cède sa place au nationalisme et au racisme. En Europe, à leurs débuts, ces deux idéologies vont généralement s'attacher aux mêmes collectivités ethniques, bien que leurs visions de celles-ci soient différentes¹¹⁵.

L'ethnocentrisme, pour Smith, est une attitude, prédominante avant la période moderne, qui établit un rapport spécifique à la culture. Elle consiste à attribuer une valeur universelle aux idées et aux symboles d'une communauté ethnique déterminée au détriment des autres. Ainsi, Smith écrit : « [...] *ethnocentrism may be defined as the belief by its members in the centrality, rightness and superiority of their community, and a corresponding denial of value to other communities.* »¹¹⁶ Selon l'auteur, l'ethnocentrisme est centré avant tout sur des pratiques et des attributs d'ordre culturel et religieux. Il peut être une source de discriminations. Cependant, à la différence du racisme, l'ethnocentrisme ne renferme pas de références à la biologie et ne présente pas les différences sociales comme immuables¹¹⁷. Par ailleurs, Smith élabore la notion d'ethnocentrisme dans son livre *Theories of Nationalism*, où son rôle est fondamental pour l'argumentaire. L'auteur l'oppose au polycentrisme, à savoir une attitude caractérisée par la capacité de reconnaître le mérite de coutumes issues de traditions culturelles différentes. Le polycentrisme est rattaché au nationalisme moderne¹¹⁸.

D'après Smith, avec la modernité, l'attitude ethnocentrique est remplacée par le nationalisme. Des transformations politiques, économiques et technologiques amènent un accroissement de

¹¹³ *Ibid.*, p. 93.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 93.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 90 et 92.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 90.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 91.

¹¹⁸ Anthony Smith, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 158-159.

l'interdépendance à l'échelle mondiale, rendant l'ethnocentrisme désuet et favorisant l'avènement de l'idéologie nationaliste¹¹⁹. Aux yeux de Smith, cette dernière émerge de l'ethnocentrisme, reprenant certains aspects et s'en distinguant à d'autres égards. Tout comme dans l'ethnocentrisme, le type de collectivité qui figure au cœur du nationalisme est construit sur la base de la culture. Une volonté d'unité culturelle demeure centrale dans la nouvelle idéologie. En revanche, contrairement à l'ethnocentrisme, il n'y a pas dans le nationalisme l'idée de supériorité des coutumes et symboles d'une communauté. Pour les nationalistes, le monde est composé de nombreux ensembles nationaux dont la culture est d'une richesse comparable¹²⁰. En ce sens, il y a dans le nationalisme une perspective polycentrique¹²¹. De plus, avec le nationalisme, une dimension politique est jointe à l'idée ethnocentrique d'une communauté unie par l'histoire et la culture¹²². Or, il n'y a pas que l'idéal national qui ressort de l'ethnocentrisme.

Smith soutient que l'attitude ethnocentrique est également substituée par le racisme, dans la modernité. Comme le nationalisme, ce phénomène provient de l'ethnocentrisme. Le racisme en conserve toutefois des attributs distincts. L'idéologie raciste garde principalement de l'ethnocentrisme l'idée de supériorité d'une collectivité vis-à-vis les autres. En revanche, ce principe n'est plus culturel, mais plutôt biologique. Avec le racisme, les comportements des individus sont conçus comme déterminés par des traits raciaux¹²³. Du reste, cette idéologie entraîne la construction de différences et de hiérarchies raciales d'une grande fixité. Les discriminations qui en découlent sont plus systématiques et contraignantes qu'auparavant¹²⁴.

L'auteur de *Nationalism in the Twentieth Century* explique la possibilité de l'association entre le racisme et le nationalisme en postulant leur origine commune. Cependant, Smith ne propose pas de théorie systématique pour comprendre les épisodes singuliers où le racisme se lie au nationalisme. Pour lui, il est nécessaire d'examiner, dans chaque cas, le contexte

¹¹⁹ Anthony Smith, *Nationalism in the Twentieth Century*, op. cit., p. 92.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 92.

¹²¹ Anthony Smith, *Theories of Nationalism*, op. cit., p. 158-159.

¹²² Anthony Smith, *Nationalism in the Twentieth Century*, op. cit., p. 92 et 87.

¹²³ *Ibid.*, p. 91, 92 et 102.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 89 et 92.

historique d'un point de vue sociologique¹²⁵. De plus, plusieurs types de causes peuvent mener à un tel rapprochement. À titre d'exemple, pour expliquer l'influence du racisme sur les nationalismes européens, principalement allemand, autrichien et français, de la fin du 19^e siècle, Smith évoque plusieurs facteurs : les grandes transformations sociales, la situation internationale des États, la poussée de certaines forces politiques, l'impérialisme et l'arrivée de nouvelles disciplines scientifiques¹²⁶. Smith examine certaines grandes régions du monde et tente d'identifier les conditions qui ont pu favoriser, à des moments particuliers, la convergence du racisme avec le nationalisme. Si l'origine partagée des deux phénomènes permet leur rapprochement transitoire, ces moments sont toutefois davantage l'exception que la règle¹²⁷.

En résumé, Smith adopte une démarche semblable à celle de Nairn pour étudier le rapport entre le racisme et le nationalisme. Premièrement, comme ce dernier, le théoricien du nationalisme pense les deux idéologies comme unifiées. Il choisit également de les étudier d'une manière générale en construisant des idéaux-types de chacun. Une partie de son travail consiste à comparer ces modèles de façon à voir les similitudes et les différences entre le racisme et le nationalisme. Deuxièmement, Smith accorde une attention privilégiée à la question des origines de ces phénomènes. Selon lui, cette interrogation permet de comprendre plus en profondeur leur relation. Si Smith approche le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme de la même façon que Nairn, ses conclusions sont toutefois différentes. Pour lui, le racisme se distingue du nationalisme au niveau de la vision du monde qu'il renferme. Ces phénomènes peuvent malgré cela s'articuler provisoirement, puisqu'ils partagent la même origine. Ils émergent tous deux de l'ethnocentrisme, s'inspirant de dimensions distinctes de cette attitude pré-moderne. Par ailleurs, indiquons que la réflexion de Smith sur le racisme se base en partie sur les travaux de sociologues et d'historiens du racisme, tel Michel Banton¹²⁸. En ce sens, il présente une compréhension du phénomène plus complète que ne le fait Nairn. Or, Smith est tout de même critiqué. Pour Day et Thompson, la délimitation entre le racisme et le nationalisme est parfois plus poreuse qu'il ne la présente.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 98-99.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 99-101.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 99.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 88.

Dans des contextes spécifiques, à l'extérieur des modèles idéals-typiques, les deux idéologies peuvent partager des attributs que Smith associe seulement à l'une¹²⁹.

1.4 Benedict Anderson et le nationalisme comme phénomène inconciliable avec le racisme

1.4.1 *Imagined Communities* et les théories du nationalisme

L'ouvrage *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* de Benedict Anderson est publié en 1983. Avec cette intervention, le politologue spécialiste de l'Asie du sud-est cherche à mieux comprendre le phénomène national en enquêtant sur ses origines historiques. Il s'efforce notamment d'expliquer le fort sentiment d'attachement suscité par le nationalisme¹³⁰. Le thème du lien entre le racisme et le nationalisme est présent tout au long du livre, toutefois un chapitre est dédié spécifiquement à l'étude de ce problème¹³¹. Une nouvelle édition de l'ouvrage d'Anderson va paraître en 1991, augmentée de deux chapitres¹³².

L'année de parution d'*Imagined Communities* est significative pour les études sur le nationalisme. En 1983, plusieurs ouvrages d'envergure sont publiés. D'abord, il y a l'important livre *Nations and Nationalism* d'Ernest Gellner. L'auteur y développe ses réflexions sur le nationalisme présentées dans *Thought and Change*. La même année, Eric Hobsbawm et Terence Ranger font paraître l'ouvrage collectif *The Invention of Tradition*. Résultat d'un colloque de la revue *Past and Present* tenu en 1976, ce livre met en lumière les efforts de créations de traditions, dont le rôle est de produire des continuités historiques, dans un monde moderne en changement¹³³. Par-delà l'année 1983, la période entourant l'arrivée

¹²⁹ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 132.

¹³⁰ Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso Editions and NLB, 1983, p. 12-13.

¹³¹ Le huitième et avant dernier chapitre de la première édition du livre d'Anderson « Patriotism and Racism » est dédié à l'étude de la relation entre le racisme et le nationalisme.

¹³² Ces deux nouveaux chapitres apparaissent à la suite des neuf originaux, ils portent le titre « Census, Map, Museum » et « Memory and Forgetting ». Il s'agit de la principale modification introduite dans la seconde édition.

¹³³ Eric Hobsbawm, « Introduction : Inventing Traditions », in *The Invention of Tradition*, sous la dir. de Eric Hobsbawm et Terence Ranger, p. 1-14, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 2; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 177; Umut Özkirimli, *op. cit.*, p. 143; Philip Spencer et Howard Wollman, « "Can Such Goodness be

d'*Imagined Communities* est marquée par la publication d'écrits majeurs sur le nationalisme¹³⁴. Au sujet de ces travaux, dans la nouvelle préface de son livre, Anderson indique : « [...] [they] have, by their historical reach and theoretical power, made largely obsolete the traditional literature on the subject. ¹³⁵ » En outre, parmi toutes ces publications marquantes, *Imagined Communities* est considérée comme l'une des études les plus influentes sur le nationalisme¹³⁶.

L'intervention d'Anderson doit être comprise en relation au débat qui a suivi la parution de *The Break-up of Britain*. Dès le début d'*Imagined Communities*, Anderson propose de relever le défi lancé par Nairn. Suivant ce théoricien, il affirme que l'étude du nationalisme représente l'un des plus grands échecs du marxisme. Anderson présente son ouvrage comme une tentative de remédier à ce déficit¹³⁷. De plus, les références au livre de Nairn et à ses critiques, principalement Hobsbawm, abondent dans *Imagined Communities*. D'autre part, dans la postface de la seconde édition du livre, Anderson situe lui-même son travail en lien avec ce débat. Il évoque ses sympathies à l'égard des positions de Nairn¹³⁸. Des différences majeures séparent toutefois les analyses d'Anderson de celles du sociologue écossais. Anderson n'emprunte aucune notion importante de Nairn et comprend différemment la genèse du phénomène national. Lorsqu'il se penche sur l'articulation du racisme et du nationalisme, il évoque les réflexions de Nairn pour s'en écarter¹³⁹. Par ailleurs, Anderson se réfère également aux travaux d'autres théoriciens du nationalisme, tels qu'Ernest Gellner et Hugh Seton-Watson.

Profitably Discarded?": Benedict Anderson and the Politics of Nationalism », in *The Influence of Benedict Anderson*, sous la dir. de Alistair McCleery et Benjamin A. Brabon, p. 1-20, Edinburgh, Merchiston Publishing, 2007, p. 1.

¹³⁴ En 1982, il y a l'ouvrage de John Armstrong *Nations Before the Nationalism* et celui de John Breuilly *Nationalism and the State*. Après 1983, il y aura notamment le livre d'Anthony Smith *The Ethnic Origins of Nations*, paru en 1986.

¹³⁵ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. xii.

¹³⁶ Christine Chivallon, « Retour sur la "communauté imaginée" d'Anderson : essai de clarification théorique d'une notion restée floue », *Raisons politiques*, vol. 27, no 3, 2007, p. 147-148; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 179; Mark Hamilton, « New Imaginings :The Legacy of Benedict Anderson and Alternative Engagements of Nationalism », *Studies in Ethnicity and Nationalism*, vol. 6, no 3, 2006, p. 76.

¹³⁷ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 3-4 et 209.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 208-209; Philip Spencer et Howard Wollman, « "Can Such Goodness be Profitably Discarded?" », *op. cit.*, p. 16.

¹³⁹ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 148.

L'ouvrage d'Anderson a eu un impact majeur sur le développement des théories du nationalisme. Pour de nombreux commentateurs, *Imagined Communities* a infléchi les travaux sur le nationalisme en ouvrant ce champ à de nouvelles approches. Au côté d'une analyse des transformations des structures sociales qui permettent l'avènement et la dissémination du nationalisme, Anderson accorde une place à l'analyse culturelle. La langue est au cœur de sa compréhension de la nation. Il définit également cette dernière comme une « communauté imaginée ». De plus, Anderson procède en faisant l'étude d'œuvres littéraires. S'inspirant de ces dimensions d'*Imagined Communities* relevant de l'analyse culturelle, des chercheurs vont produire des travaux portant sur les représentations à l'œuvre au cœur des nationalismes¹⁴⁰. En ce sens, Geoff Eley et Ronald Suny écrivent : « [...] Benedict Anderson's evocation of "imagined communities" moved the discussion beyond material and structural determinations into the realm of discourse and the generation of meaning.¹⁴¹ » Le devenir des études sur le nationalisme a donc été marqué de manière importante par la publication du livre d'Anderson.

L'analyse d'Anderson sur le rapport entre le racisme et le nationalisme semble être construite en opposition à la thèse auparavant avancée par Nairn. Cependant, la démarche de l'auteur d'*Imagined Communities* présente des similitudes importantes avec celle de Nairn, mais aussi celle de Smith. Premièrement, comme ces derniers, Anderson étudie tant le nationalisme que le racisme dans leur globalité. Il développe une compréhension et une définition générales de chacun. Après avoir élaboré deux modèles, il les compare de façon à tirer des conclusions sur la relation entre le racisme et le nationalisme. Deuxièmement, de la même manière que Nairn et Smith, Anderson s'interroge sur l'origine historique des deux phénomènes. En faisant leur genèse, il identifie des caractéristiques de chacun et spécifie le type d'interaction pouvant exister entre eux. Malgré les deux caractéristiques fondamentales que l'analyse d'Anderson partage avec celles de Nairn et de Smith, l'issue de sa réflexion est différente. Pour Anderson, le nationalisme et le racisme sont si différents qu'ils sont incompatibles. À ses yeux, lorsque le racisme apparaît, le nationalisme s'efface. De plus, l'auteur d'*Imagined*

¹⁴⁰ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 87; Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 6 et 24; Mark Hamilton, *loc. cit.*, p. 75; Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 173 et 179; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 60; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 134 et 142; Philip Spencer et Howard Wollman, « "Can such Goodness be profitably discarded?" », *op. cit.*, p. 8-9.

¹⁴¹ Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 6.

Communities soutient que le racisme provient d'un système culturel antérieur au nationalisme et basé sur des principes opposés.

1.4.2 La genèse de l'artéfact culturel du nationalisme

Anderson postule l'unité du nationalisme et fait de ce phénomène général l'objet d'étude d'*Imagined Communities*. Dès le début de son ouvrage, il définit le nationalisme comme un artéfact culturel d'un type spécifique, il en parle également comme d'un système culturel¹⁴². Anderson refuse d'envisager le phénomène national comme une idéologie. Celui-ci ne s'apparente pas au marxisme et au libéralisme, mais plutôt aux grands systèmes culturels qui dominaient auparavant, soit la religion et le principe dynastique. Comme ces derniers, en s'imposant, le nationalisme est à même de donner une signification à la mort et à la souffrance¹⁴³. Ces systèmes culturels opèrent tous une « [...] *transformation of fatality into continuity, contingency into meaning.* »¹⁴⁴ Or, le nationalisme produit de la continuité et du sens d'une façon particulière, le distinguant d'autres systèmes culturels. Apparaissant au 18^e siècle, il présente un rapport au temps nouveau lui permettant d'insérer la vie d'êtres singuliers dans des ensembles nationaux plus vastes qui traversent les époques¹⁴⁵. Dans *Imagined Communities*, Anderson envisage le nationalisme comme un grand système culturel unifié et il cherche à étudier ce phénomène dans son ensemble.

Au centre de l'ouvrage d'Anderson figure la question de l'origine du nationalisme. Pour l'auteur, les systèmes culturels de la communauté religieuse et du royaume dynastique déclinent au cours du 17^e siècle¹⁴⁶. À la fin du siècle suivant, le nationalisme les remplace graduellement. Dans *Imagined Communities*, Anderson cherche avant tout à savoir comment s'impose ce nouveau système culturel, avec sa conception spécifique du temps, de la légitimité et de la solidarité¹⁴⁷. En ce sens, Thompson et Day écrivent : « *His interest is not*

¹⁴² Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 4 et 12.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 5 et 11-12.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 11-12 et 26.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 16 et 21.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 37.

*primarily in the doctrinal or ideological content of nationalism, but in its shaping as a particular form of community.*¹⁴⁸ » Le changement d'envergure est amené principalement par le capitalisme de l'imprimé. Pour Anderson, l'avènement du livre comme marchandise amène l'usage des langues vernaculaires comme langues d'imprimerie¹⁴⁹. Celles-ci sont d'une grande stabilité et font naître de vastes espaces de communication. Elles permettent au système culturel du nationalisme d'apparaître¹⁵⁰.

Dans *Imagined Communities*, Anderson présente trois moments qui jalonnent l'essor du phénomène national. Correspondant à chacune de ces vagues, trois formes de nationalisme apparaissent successivement. En premier lieu, entre 1776 et 1830, émerge en Amérique le nationalisme créole. Dans les unités administratives des empires coloniaux, des consciences nationales sont façonnées à travers l'expérience commune des fonctionnaires créoles et de la presse écrite. Deuxièmement, de 1820 à 1920, des nations se constituent en Europe autour des langues d'imprimerie. Elles s'inspirent également des exemples américains¹⁵¹. En troisième lieu, voyant l'idée nationale avancer, à partir de la seconde moitié du 19^e siècle, des empires vont adopter le langage de la nation. Suivant Hugh Seton-Watson, Anderson nomme ces tentatives de joindre les principes dynastique et national le nationalisme officiel¹⁵². Le principe national s'impose ainsi à travers ces trois vagues. Les projets nationaux qui arrivent après vont s'inspirer de ces modèles¹⁵³.

Anderson comprend les nations singulières comme des ensembles imaginés qui possèdent trois traits les distinguant des grandes religions et des empires dynastiques du passé. Tout d'abord, au même titre que toute collectivité se fondant sur davantage que des relations interpersonnelles, les nations sont imaginées. Malgré la grande popularité de l'expression « communauté imaginée » dans les études sur le nationalisme, cet attribut n'est pas spécifique aux nations¹⁵⁴. En outre, ces dernières se distinguent premièrement par leur caractère limité.

¹⁴⁸ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 92.

¹⁴⁹ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 43.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 44-45.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 67.

¹⁵² *Ibid.*, p. 85-86.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 113.

¹⁵⁴ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 6; Graham Day and Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 87; David McCrone, *op. cit.*, p. 6.

Ainsi, « [t]he most messianic nationalists do not dream of a day when all the members of the human race will join their nation in the way that it is possible, in certain epochs, for, say, Christians to dream of a wholly Christian planet.¹⁵⁵ » Deuxièmement, les nations sont pensées comme souveraines. Pour Anderson, cette forme de légitimité naît en opposition aux doctrines défendant la monarchie¹⁵⁶. Troisièmement, contre les principes hiérarchiques plus anciens, les nations sont représentées comme des communautés fondées sur la fraternité¹⁵⁷. Aux yeux d'Anderson, les nations sont animées par des idées opposées à celles des systèmes culturels antérieurs.

1.4.3 Le caractère incompatible du racisme et du nationalisme

La réflexion d'Anderson sur l'articulation entre le racisme et le nationalisme est basée principalement sur le rejet de la position de Nairn, exprimée dans « The Modern Janus ». Se référant aux travaux de Nairn et Hobsbawm, Anderson écrit : « [...] it is so common for progressive, cosmopolitan intellectuals (particularly in Europe?) to insist on the near-pathological character of nationalism, its roots in fear and hatred of the Other, and its affinities with racism, [...] »¹⁵⁸. Évoquant le texte de Hobsbawm qui critique *The Break-up of Britain*, Anderson s'en prend à l'idée de l'historien voulant que le marxisme et le nationalisme soient incompatibles. Toutefois, dans cet article, Hobsbawm ne dit rien du racisme. Lorsqu'il parle de l'ouvrage de Nairn, Anderson qualifie d'erronée la thèse de l'auteur sur le lien du racisme au nationalisme¹⁵⁹. En insistant sur les différences qui séparent les deux phénomènes, Anderson tente de montrer que le racisme et l'antisémitisme ne dérivent pas du nationalisme.

Anderson aborde le problème du rapport entre le racisme et le nationalisme en examinant les deux phénomènes dans leur ensemble. L'auteur d'*Imagined Communities* ne s'intéresse pas à un cas particulier. Il s'efforce plutôt de définir le nationalisme et le racisme d'une manière

¹⁵⁵ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 7.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 7.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 7.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 141.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 148.

générale. La démarche d'Anderson consiste à présenter côte-à-côte les caractéristiques de chacun. De cette manière, il cherche à montrer que le racisme et le nationalisme se fondent sur des principes opposés, mais aussi qu'ils sont des phénomènes incompatibles. Ainsi, s'il procède en analysant des poèmes et des textes en prose de José Rizal, de Charles Wolfe, de Thomas Browne et de Pramoedya Ananta Toer, ce n'est pas pour examiner les nationalismes philippin, britannique ou indonésien, mais pour mieux étudier des facettes de l'idée globale de nation¹⁶⁰. De la même façon, Anderson se penche sur des expressions racistes pour analyser le phénomène général et non un cas spécifique¹⁶¹. Ainsi, de ce point de vue, il adopte la même démarche que Nairn et Smith.

Aux yeux d'Anderson, les communautés imaginées de type national sont fondées sur la langue. De celle-ci découlent leurs aspects fondamentalement inclusifs, mais aussi leur capacité de faire naître un sentiment d'attachement. En dépit de leur caractère tout à fait moderne, les langues nationales sont souvent pensées comme anciennes. Elles permettent ainsi de lier symboliquement des locuteurs du présent avec d'autres du passé. Selon Anderson, les langues permettent également de créer un esprit de communauté entre différents individus vivant à la même époque. Par conséquent, elles instituent des collectivités imaginées, perçues comme résistant à l'épreuve le temps¹⁶². D'autre part, étant donné que la langue représente la base des nationalismes, Anderson postule qu'il est possible, par l'apprentissage d'une langue, de joindre une nation. La seule limite au caractère inclusif du nationalisme est le temps nécessaire pour maîtriser une nouvelle langue¹⁶³. Anderson écrit : « [...] *from the start the nation was conceived in language, not in blood, and [...] one could be "invited into" the imagined community.* »¹⁶⁴ Pour l'auteur d'*Imagined Communities*, la langue est le fondement des nations et elle les modèle.

Anderson indique que le nationalisme insuffle un sentiment d'amour et une volonté de sacrifice. Examinant l'art et la littérature qu'inspire l'idée nationale, l'auteur montre que ces

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 142-143, 146 et 147-148.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 148-149.

¹⁶² *Ibid.*, p. 144-145.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 134 et 145.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 145.

affects sont davantage présents que leurs contraires, soit la haine et l'agressivité¹⁶⁵. Lorsqu'il est question d'une nation, le recours à un vocabulaire qui concerne la parenté et le foyer est commun. Pour Anderson, ce type de langage suggère l'existence de liens naturels entre les membres de la nation. Celui-ci confère également à la nation un caractère authentique et désintéressé. Ainsi, la communauté nationale peut devenir une source d'affection et un objet de sacrifice¹⁶⁶. De cette manière, Anderson écrit : « [...] in these "natural ties" one senses what one might call "the beauty of gemeinschaft".¹⁶⁷ » Si les nations reposent sur la langue qui leur donne un caractère inclusif, elles sont également définies par l'amour et l'esprit de sacrifice qu'elles inspirent.

L'une des principales caractéristiques du racisme, selon Anderson, est l'usage d'un vocabulaire de la biologie, ayant pour effet d'effacer l'appartenance nationale fondée sur la langue. Examinant plusieurs expressions discriminatoires, l'auteur souligne que celles relevant du racisme infériorisent des individus en les identifiant à des attributs physiques. Il mentionne les termes « *gooks* », « ratons » et « *slant-eyed* ». Pour Anderson, ces énoncés font disparaître l'appartenance des individus à une collectivité de type nationale, définie par la langue¹⁶⁸. Ainsi, le racisme « [...] erases nation-ness by reducing the adversary to his biological physiognomy.¹⁶⁹ » Il s'ensuit que le racisme est non seulement différent du nationalisme, mais il est aussi incompatible avec lui. Avec cet argument, Anderson cherche expressément à s'en prendre à la thèse de Naim voulant que le racisme dérive du nationalisme¹⁷⁰.

Pour l'auteur d'*Imagined Communities*, le racisme se distingue également par une conception singulière du temps, contraire à celle du nationalisme. En effet, avec ce phénomène, il n'existe aucune possibilité de transformations historiques. Dès le départ, le caractère de chaque être est fixé. Par la suite, l'histoire ne fait que reconduire cette condition initiale. Anderson écrit donc : « [...] racism dreams of eternal contaminations, transmitted from the

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 141-142.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 143.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 143.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 148-149.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 148.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 148.

*origins of time through an endless sequence of loathsome copulation: outside history.*¹⁷¹» Cette façon d'envisager le temps s'oppose à celle qui est présente à l'intérieur du nationalisme. Selon ce second mode de pensée, les nations traversent le temps sans être à l'abri des changements¹⁷². Du reste, de ce point de vue aussi, la logique raciste nie l'appartenance nationale. À ce sujet, Anderson évoque l'exemple suivant : « [...] *Jews, [...] forever Jews, no matter what passports they carry or what languages they speak and read. (Thus for the Nazi, the Jewish German was always an imposter.)*¹⁷³» L'idée du temps qui accompagne le racisme est donc incompatible avec celle du nationalisme.

1.4.4 L'origine aristocratique du racisme

Tout comme il y a, au cœur d'*Imagined Communities*, une interrogation sur l'origine du nationalisme, l'étude du racisme que fait Anderson porte une attention privilégiée au problème des racines historiques du phénomène. À ses yeux, le racisme émerge des anciennes idéologies aristocratiques européennes. En ce sens, Anderson écrit : « *The dreams of racism actually have their origins in ideologies of class, rather than in those of nation: above all in claims to divinity among rulers and to "blue" or "white" blood and "breeding" among aristocracies.*¹⁷⁴» Défendant cette position, l'auteur rappelle que Joseph Arthur de Gobineau est issu de la noblesse. De plus, il souligne que le racisme a été mobilisé principalement à l'intérieur des limites nationales, de façon à légitimer des hiérarchies sociales¹⁷⁵. Pour Anderson, le racisme émerge donc d'idéologies rattachées au système culturel dynastique qui précède l'ère des nations. Par conséquent, ce penseur soutient, contre Nairn, que le racisme a une origine distincte du nationalisme. Rappelons que, pour l'auteur d'*Imagined Communities*, les principes qui animent le vieux système culturel dynastique sont opposés à ceux au fondement du nationalisme.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 149.

¹⁷² *Ibid.*, p. 26.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 149.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 149.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 149-150.

Anderson soutient que le racisme colonial provient des idées et des pratiques aristocratiques développées en Europe. Pour l'auteur d'*Imagined Communities*, les empires de la seconde moitié du 19^e siècle représentent des tentatives de souder, avec le nationalisme officiel, les ordres dynastique et national¹⁷⁶. Aux yeux d'Anderson, le racisme colonial accompagne les projets de domination des États impériaux européens à l'extérieur du continent. Ce racisme est le résultat de l'application de conceptions anciennes de l'autorité et de la sujétion, provenant de l'Europe, sur le globe. En ce sens, Anderson cherche à montrer « [...] *the aristocratic or pseudo-aristocratic derivation of colonial racism* [...] »¹⁷⁷. Pour l'auteur, dans les colonies, les fonctionnaires bénéficiaient de privilèges semblables à ceux de la noblesse en Europe. Des institutions coloniales, telles que l'armée, étaient marquées par des principes aristocratiques¹⁷⁸. De plus, Anderson évoque la similitude entre la solidarité des fonctionnaires et des militaires de différentes puissances impériales et celle de la haute société européenne¹⁷⁹. Par ailleurs, il est à noter que, d'après l'auteur, les mouvements anticoloniaux ne peuvent être envisagés comme empreints de racisme, puisqu'ils reconnaissent à leurs adversaires une appartenance nationale¹⁸⁰.

En conclusion, Anderson partage avec Nairn et Smith des prémisses importantes concernant l'étude du lien entre le racisme et le nationalisme. En ce sens, même s'il attaque la thèse de Nairn et cherche à s'en distancier, il reconduit plusieurs conventions touchant à l'analyse de ce problème au sein des théories du nationalisme. En premier lieu, Anderson aborde le nationalisme et le racisme comme des phénomènes unifiés et il tente de développer une compréhension générale de chacun. Son analyse de leur relation est basée sur une comparaison entre les deux modèles d'ensemble qu'il élabore. Deuxièmement, au centre de la recherche d'Anderson sur le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme, il y a une interrogation sur l'origine des deux phénomènes. Malgré ces continuités relatives à la démarche, Anderson s'éloigne de ses prédécesseurs au niveau des résultats de ses réflexions. Pour lui, la différence entre le racisme et le nationalisme est telle qu'ils sont incompatibles. De plus, leurs origines sont tout à fait distinctes et en font également deux phénomènes

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 86.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 152.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 150-151.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 153.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 153.

opposés. Par ailleurs, signalons que la théorisation d'Anderson sur le rapport du racisme au nationalisme a été l'objet de nombreuses critiques. Selon plusieurs, il présente une vision du nationalisme qui effacerait plusieurs facettes du phénomène : ses éléments constitutifs autres que la langue, son aspect exclusif, le vocabulaire et les images haineux auxquels il peut avoir recours, les conflits et les guerres desquels il est parfois la cause¹⁸¹. Au sujet de cette conception du nationalisme, certains ont même parlé d'une « [...] *curious debt* [...] *to conservative romanticism* [...] »¹⁸². Des commentateurs ont également accusé Anderson d'être inattentif à l'histoire du racisme et aux transformations du phénomène¹⁸³. Pour de nombreux auteurs qui se sont penchés sur le travail d'Anderson, la relation entre le racisme et le nationalisme est moins fixe qu'il ne l'imagine. Dans des contextes spécifiques, la limite entre les deux phénomènes est plus poreuse et ils peuvent s'articuler de différentes façons¹⁸⁴. À ce sujet, Dietmar Schirmer fait une remarque importante :

Concepts of the social world, once they have entered the discursive marketplace, are no longer determined by anything like their original or intended meaning but exclusively by the rules and dynamics of the respective discourse. Thus, Anderson's insistence on the logical incompatibility of race and nation may be meaningful within the academic discourse and its codes of logical conclusion, but it tells us nothing about their mutual compatibility within a social discourse coded according to a rationale of power and domination.¹⁸⁵

Parfois, une compréhension générale d'un phénomène en dit peu sur la forme spécifique qu'il prend dans des situations déterminées. Ainsi, il apparaît indispensable de voir comment le nationalisme et le discours de la race sont mobilisés dans des cas particuliers. Cette démarche est davantage celle des théoriciens du nationalisme qui interviennent à la suite d'Anderson.

¹⁸¹ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 92-93; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism, op. cit.*, p. 138; Mark Hamilton, *loc. cit.*, p. 79; Robert Miles, « Nationalism and Racism », *op. cit.*, p. 57-58; Philip Spencer et Howard Wollman, « "Can such Goodness be profitably discarded?" », *op. cit.*, p. 15; Philip Spencer et Howard Wollman, *Nationalism, op. cit.*, p. 40.

¹⁸² Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 93.

¹⁸³ David Theo Goldberg, *op. cit.*, p. 79; Robert Miles, « Nationalism and Racism », *op. cit.*, p. 54.

¹⁸⁴ Floya Anthias et Nira Yuval-Davis, *op. cit.*, p. 39; Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 132 et 133; Robert Miles, « Nationalism and Racism », *op. cit.*, p. 54; Dietmar Schirmer, « Introduction », in *Identity and Intolerance : Nationalism, Racism, and Xenophobia in Germany and the United States*, sous la dir. de Norbert Finzsch et Dietmar Schirmer, p. xi-xxxix, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. xxi; Philip Spencer et Howard Wollman, « "Can such Goodness be profitably discarded?" », *op. cit.*, p. 14; Philip Spencer et Howard Wollman, *Nationalism, op. cit.*, p. 64-65.

¹⁸⁵ Dietmar Schirmer, *op. cit.*, p. xxii.

CHAPITRE II

L'ÉTUDE DE LA FORMATION DES FRONTIÈRES SYMBOLIQUES DE LA NATION : LES RÉFLEXIONS DE PAUL GILROY ET D'ÉTIENNE BALIBAR

2.1 Introduction

2.1.1 Rompre les conventions d'un débat

À la fin des années 1980, le champ des théories du nationalisme connaît des transformations substantielles. Plusieurs auteurs constatent l'arrivée de nouvelles études sur le nationalisme qui se distinguent des travaux antérieurs. Selon eux, l'originalité de ces contributions concerne avant tout les préoccupations et les questionnements qui donnent une impulsion aux recherches. Les nouvelles approches seraient d'abord caractérisées par une volonté de délaisser les interrogations touchant l'avènement du phénomène national, sa diffusion et les raisons de sa persistance¹⁸⁶. C'est ainsi qu'Anthony Smith, l'un des premiers à attirer l'attention sur ce déplacement, écrit : « *The result is that causal explanations of the character and spread of a specific type of community and movement tend to be overshadowed or relegated.* »¹⁸⁷ En second lieu, on dit également de ces nouvelles approches qu'elles sont plus multidisciplinaires; elles sont préoccupées davantage par le lien du nationalisme à des dimensions telles que la « race », le genre et la sexualité¹⁸⁸. Néanmoins, il ne faut pas surestimer les changements qui touchent le champ des théories du nationalisme. À ce titre,

¹⁸⁶ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 15; Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 18-19; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 56, 190-191; Umut Özkirimli, *Contemporary Debates on Nationalism : A Critical Engagement*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 50-51; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 58-59; Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 138 et 219.

¹⁸⁷ Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 138.

¹⁸⁸ Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 56 et 192; Umut Özkirimli, *Contemporary Debates on Nationalism*, *op. cit.*, p. 51; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 59-60.

plusieurs notent que les nouvelles études ont comme point de départ les réflexions antérieures. On met aussi en évidence que des propositions et préoccupations passées demeurent importantes¹⁸⁹. De plus, comme le montre la présente recherche, les théoriciens du nationalisme se sont penchés sur le lien entre « race » et nation avant la fin des années 1980. Du reste, les nouvelles études sur le nationalisme ne présentent pas une grande unité. À ce propos, Paul Lawrence écrit : « *The nature of current writings would thus seem to point to an expanded pluralism, rather than to the emergence of a new paradigm.*¹⁹⁰ » En dernière analyse, peut-être est-il trop ambitieux d'examiner l'ensemble des transformations que connaissent les théories du nationalisme. Cette recherche traite des changements que connaît un débat spécifique, celui sur l'articulation du racisme au nationalisme.

Dans la seconde moitié des années 1980, deux interventions marquent le débat, à l'intérieur des théories du nationalisme, sur le lien du racisme au nationalisme. Prenant le relais de Nairn, Smith et Anderson, le sociologue britannique Paul Gilroy fait paraître en 1987 le livre *There Ain't No Black in the Union Jack: The Cultural Politics of Race and Nation*. Cet ouvrage présente une étude des transformations du nationalisme et du racisme en Grande-Bretagne au cours des années 1970 et 1980. Au niveau conceptuel, il fait des apports à la compréhension et à l'analyse de l'articulation des deux phénomènes. Avec cette intervention, Gilroy s'en prend aux propositions présentées par Benedict Anderson dans *Imagined Communities* et avance une analyse, appuyée empiriquement, qui s'en éloigne considérablement. En second lieu, Étienne Balibar publie en 1988 une série de textes dans *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, un ouvrage coédité avec Immanuel Wallerstein. Il y propose une théorisation du nationalisme utile pour comprendre sa relation avec le racisme. Balibar prend également ses distances par rapport aux idées des théoriciens du nationalisme exposées auparavant. Du reste, Gilroy et Balibar élaborent leurs réflexions parallèlement; peu de temps sépare la parution du livre du premier, en Grande-Bretagne, et du second, en France. Malgré des environnements intellectuels distincts et en dépit d'idées différentes, la démarche des deux penseurs converge d'une façon remarquable. Ceci tant au

¹⁸⁹ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 13; Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 18; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 190; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 59.

¹⁹⁰ Paul Lawrence, *op. cit.*, p. 206.

niveau des griefs adressés à leurs prédécesseurs au sein des théories du nationalisme qu'en ce qui concerne l'approche qu'ils privilégient.

Gilroy et Balibar rompent en grande partie avec Nairn, Smith et Anderson quant à la façon d'aborder le problème du rapport entre le racisme et le nationalisme. Les préoccupations majeures du dernier groupe d'auteurs n'apparaissent plus au centre de ces nouvelles études. Autrement dit, les deux caractéristiques fondamentales qui définissaient la démarche des trois auteurs sont déplacées. En premier lieu, tant Gilroy que Balibar insistent sur l'existence de diverses formes de nationalisme et de racisme. Ceux-ci dépendent de contextes historiques spécifiques qui les façonnent. De plus, les deux penseurs n'avancent pas de propositions visant à établir la relation générale du racisme au nationalisme. Ils étudient plutôt des situations particulières ou proposent des outils conceptuels permettant d'analyser une relation relevant de l'articulation historique. Ainsi, parlant des contributions de Gilroy et de Balibar, des commentateurs écrivent : « *It may [...] be more helpful to look not so much at what the terms mean in abstraction or isolation, [...] but at racialisation, at the construction of ethnic identity and how each of these processes is connected (or not) to the construction and defence of national identity.* ¹⁹¹ » Deuxièmement, la question de l'avènement du nationalisme et du racisme est périphérique, voire absente, dans les écrits de Gilroy et de Balibar à l'étude. Pour les deux penseurs, la recherche de l'origine historique de ces phénomènes ne permet une meilleure compréhension ni de chacun d'eux, ni de leur lien. Gilroy et Balibar postulent plutôt la nécessité d'examiner le nationalisme et le racisme tels qu'ils existent dans des conjonctures spécifiques. Or, ceci ne signifie pas une absence de perspective historique. Pour finir, soulignons que les interventions de Gilroy et de Balibar ne marquent pas l'effacement complet des préoccupations antérieures, seulement leur déplacement aux marges du débat.

Le problème de l'articulation du racisme au nationalisme est envisagé d'une façon semblable par Gilroy et Balibar. Publiés au cours de la même période, leurs travaux présentent des ressemblances fondamentales, malgré certains contrastes. Ces similitudes ont trait aux préoccupations au centre de leurs recherches, ainsi qu'à leur façon d'approcher le thème du

¹⁹¹ Philip Spencer et Howard Wollman, « Introduction », In *Nations and Nationalism : A Reader*, sous la dir. de Philip Spencer et Howard Wollman, p. 1-19, New Brunswick, Rutgers University Press, 2005, p. 11.

rapport entre le racisme et le nationalisme. Deux caractéristiques majeures définissent la démarche de Gilroy et de Balibar. Premièrement, les deux penseurs se penchent sur les représentations sociales constitutives du nationalisme. Ils s'intéressent à l'implication du racisme dans la construction de ces significations. Leur démarche est fondamentalement sociologique, puisqu'ils étudient les processus de formation et de reproduction des représentations qui ont trait à la nation, ainsi que leurs impacts sociaux. Deuxièmement, Gilroy comme Balibar examinent l'élaboration des frontières symboliques de la nation. Ils cherchent à mettre en lumière les dynamiques d'inclusion et d'exclusion rattachées à la manière dont est pensée la communauté nationale. Les deux auteurs étudient la contribution, dans des circonstances précises, du racisme à la formation de ces limites. Par conséquent, rompant avec les travaux de leurs prédécesseurs dans le champ des théories du nationalisme, les analyses de Gilroy et de Balibar sont unies par ces deux caractéristiques. Les contributions de ces penseurs constituent le second moment du débat sur l'articulation entre le racisme et le nationalisme à l'intérieur du champ des études sur le nationalisme. Après la parution du livre de Balibar, d'autres penseurs vont entrer dans ce débat et mettre à l'avant-plan de nouvelles préoccupations. Examinons maintenant plus en détail les deux caractéristiques que partagent les réflexions de Gilroy et de Balibar.

2.1.2 Les représentations sociales de la nation.

Tant le travail de Gilroy que celui de Balibar est dédié à l'étude des représentations sociales qui définissent la nation. Tout d'abord, les représentations sociales désignent des significations partagées, portées notamment par le langage¹⁹². Toutefois, elles sont généralement appréhendées au moyen de notions plus précises, qui occupent une place déterminée à l'intérieur de théories spécifiques. Ainsi, pour étudier les représentations sociales, les penseurs recourent à différentes variantes des concepts de discours, de culture ou d'idéologie. À ce titre, dans *There Ain't no Black in the Union Jack*, Gilroy élabore une théorie matérialiste de la culture, inspirée de réflexions au sein des *Cultural Studies*

¹⁹² Stuart Hall, « Introduction », in *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices*, sous la dir. de Stuart Hall, p. 1-11, Thousand Oaks, SAGE Publications, 1997, p. 1.

britanniques¹⁹³. Pour sa part, dans *Race, nation, classe*, Balibar modifie la théorie de l'idéologie mise au point par Louis Althusser¹⁹⁴. Dans le cas de Gilroy comme dans celui de Balibar, ces théorisations sont déployées pour étudier les représentations sociales qui composent les nationalismes. D'autre part, pour les deux auteurs, les représentations sociales sont fondamentales pour la formation de ces communautés imaginées que constituent les nations. Ainsi, il est possible de dire, suivant Stuart Hall, que pour ces auteurs « [...] *representation is conceived as entering into the very constitution of things; and thus culture is conceptualized as a primary or "constitutive" process, as important as the economic or material "base" in shaping social subjects and historical events [...]* »¹⁹⁵ Du reste, pour Gilroy et Balibar, les représentations sociales ne peuvent être envisagées indépendamment du contexte social dans lequel elles existent.

D'après Gilroy et Balibar, les représentations sociales de la nation sont rattachées à d'autres dynamiques sociales. Selon ces auteurs, les significations constitutives de la communauté nationale ne peuvent être séparées des processus sociaux qui permettent leur production et leur persistance. D'abord, la communauté imaginée de la nation doit être façonnée idéologiquement. À ce titre, certaines représentations s'imposent plutôt que d'autres et des conflits sont liés à leurs institutions. Ensuite, n'existant pas une fois pour toutes, les significations qui touchent à la nation doivent sans cesse être reproduites. De cette façon, Özkirimli écrit : « *The nationalist discourse does not arise in a social vacuum, but makes ample use of state and civil society institutions to sustain and reproduce itself.* »¹⁹⁶ Du reste, Gilroy et Balibar présentent des conceptions suffisamment distinctes des processus sociaux qui servent d'appuis aux représentations sociales qui concernent la nation.

Pour Gilroy et Balibar, le racisme joue parfois un rôle dans la façon dont est pensée la communauté nationale. En effet, selon les deux auteurs, dans des situations particulières, des significations racistes contribuent à la constitution de représentations au sujet de la nation.

¹⁹³ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack : The Cultural Politics of Race and Nation*, 2^e éd., New York, Routledge, 1992, p. 4.

¹⁹⁴ Étienne Balibar, « La forme nation : histoire et idéologie », in *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 117-143, Paris, Éditions La Découverte, 1997, p. 139-140.

¹⁹⁵ Stuart Hall, « Introduction », *op. cit.*, p. 5-6.

¹⁹⁶ Umut Özkirimli, *Contemporary Debates on Nationalism*, *op. cit.*, p. 164.

Ainsi, Gilroy et Balibar se penchent, chacun à leur manière, sur les moments lors desquels le racisme participe à la formation du nationalisme au niveau idéologique. D'autre part, dans le travail de chacun de ces penseurs, le racisme est envisagé comme un phénomène pouvant prendre diverses formes. Tant pour Gilroy que pour Balibar, des discours sur la culture peuvent s'apparenter à des discours sur la race et être à la source de racisme. Comme le note Les Back et John Solomos, l'idée que le racisme peut prendre différents aspects, notamment culturel, est au centre de plusieurs recherches présentées dès le début des années 1980¹⁹⁷. À ce propos, ils écrivent : « *What is clear from these writings is that a range of discourses on social differentiation may have a metonymic relationship to racism. [...] The defining feature of this process is the way in which it naturalises social formations in terms of a racial-cultural logic of belonging.* »¹⁹⁸ Mentionnons toutefois que ces propositions ne sont pas entièrement nouvelles. Des travaux plus anciens présentent des réflexions sur le racisme culturel : il y a notamment les écrits de Frantz Fanon et de Colette Guillaumin dont s'inspirent Gilroy et Balibar¹⁹⁹. Notons qu'une autre influence importante de l'un comme de l'autre est l'ouvrage de Martin Barker *The New Racism*, paru en 1981. Pour finir, Gilroy et Balibar s'intéressent donc à la jonction entre les représentations sociales qui relèvent du racisme et du nationalisme.

2.1.3 Les frontières symboliques de la nation

Le travail de Gilroy et de Balibar est consacré à l'étude des frontières symboliques de la nation, ainsi qu'aux exclusions qui y sont rattachées. Pour les deux auteurs, la façon dont est pensée la nation, de même que sa tradition, sa culture et son histoire, n'est pas sans conséquence. Ces représentations déterminent, au niveau symbolique, quels individus peuvent légitimement appartenir à la communauté nationale. À travers elles, le discours nationaliste trace des limites à l'appartenance et à la solidarité nationale. Dans l'ouvrage de

¹⁹⁷ Les Back et John Solomos, *op. cit.*, p. 18-19 et 27.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 19.

¹⁹⁹ Notons que le texte de Frantz Fanon « Racisme et culture », d'abord paru en 1956, représente une source d'inspiration pour plusieurs penseurs réfléchissant à la forme changeante du racisme. Les Back et John Solomos, *op. cit.*, p. 18; Étienne Balibar, « Y a-t-il un "néo-racisme" ? », In *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 27-41, Paris, Éditions La Découverte, 1997, p. 32-33; Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 38.

Gilroy comme dans les textes de Balibar, le terme « *boundaries* » ou « frontière » est utilisé pour désigner les démarcations de la communauté nationale sur le plan idéologique. Au même titre que les représentations sociales sur la nation, ces limites sont produites et, puisqu'elles ne sont pas fixes, elles doivent également être maintenues. Gilroy et Balibar se penchent donc sur le processus d'institution des frontières symboliques de la nation, de même que sur leurs transformations. De plus, ils s'intéressent aux dynamiques d'inclusion et d'exclusion de la communauté nationale qui y sont liées. Gilroy et Balibar recourent à la métaphore de la frontière pour soulever le problème du pouvoir; plus précisément, pour éclairer la relation entre les représentations sociales de la nation et le pouvoir. En conclusion, ils s'intéressent aux significations qui définissent la communauté nationale en tant qu'elles sont porteuses de relations de pouvoir.

Gilroy et Balibar examinent comment, dans des situations spécifiques, le racisme sert d'appui à la définition des frontières symboliques de la nation. En s'articulant au nationalisme, des discours racialisés peuvent contribuer à fixer ou à redéfinir les limites de la communauté nationale. Balibar et Gilroy présentent des analyses distinctes sur ce sujet. Cependant, pour l'un comme pour l'autre, le racisme rend le nationalisme plus exclusif. D'abord, il définit la communauté nationale d'une façon plus restreinte; un ensemble plus resserré d'individus peuvent être envisagés comme d'authentiques membres de la nation. Ensuite, le racisme rend les frontières symboliques de la nation moins poreuses et plus imperméables. Dans ces circonstances, il devient difficile d'accéder à la communauté imaginée qu'est la nation. Par ailleurs, soulignons qu'il y a un souci marqué, tant chez Gilroy que Balibar, pour le manque de symétrie entre, d'une part, les limites de l'État et de la citoyenneté, puis d'autre part, les frontières symboliques de la nation. Plus précisément, ils cherchent à comprendre ces situations dans lesquelles des individus sont définis comme des altérités au regard de la nation, malgré qu'ils soient citoyens de l'État. Chacun à leur manière, Gilroy et Balibar expliquent ces exclusions par la participation du racisme à la constitution des frontières symboliques de la nation.

À présent, les analyses de Gilroy et de Balibar sur le rapport entre le racisme et le nationalisme seront examinées l'une à la suite de l'autre. Il sera question de la rupture opérée

par ces interventions d'avec les écrits de Nairn, Smith et Anderson. Comme nous l'avons mentionné, les travaux de Gilroy et de Balibar sont publiés presque au même moment et, bien que des aspects les distinguent, leurs réflexions sont unies par les mêmes préoccupations et une façon similaire d'aborder la question du lien du racisme au nationalisme.

2.2 Paul Gilroy et la lutte incertaine pour définir les contours de la nation

2.2.1 Une intervention à la croisée de plusieurs débats

En 1987, paraît le livre de Paul Gilroy *There Ain't No Black in the Union Jack : The Cultural Politics of Race and Nation*. Le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme occupe une place centrale dans cet ouvrage. L'auteur avance des propositions théoriques visant à mieux comprendre le rapport entre ces phénomènes, ainsi qu'à procéder à des analyses empiriques. Ce faisant, il tente de développer une théorie matérialiste de la culture²⁰⁰. De plus, Gilroy présente une étude historique détaillée des représentations sociales touchant la nation, la culture et la « race » qui dominent en Grande-Bretagne au cours des années 1970 et 1980. Il montre comment, durant cette période, le nationalisme britannique est remodelé et acquiert un caractère racialisé.

Le travail de Gilroy doit être mis en relation avec une entreprise intellectuelle plus vaste, dont il se fait, à plusieurs égards, le prolongement, soit : les recherches amorcées au *Centre for Contemporary Cultural Studies* (CCCS) de l'Université de Birmingham à la fin des années 1970 et au début de la décennie suivante. Étudiant gradué et chercheur au CCCS, Gilroy est membre du « *Race and Politics Group* » dès sa fondation en 1978. Les participants à ce groupe de réflexion font paraître en 1982 l'ouvrage *The Empire Strikes Back : Race and Racism in 70s Britain*. Ce livre cherche à retracer la métamorphose du racisme en Grande-Bretagne durant les années 1970 en lien avec les nouvelles pratiques répressives de l'État et

²⁰⁰ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 4.

les transformations socio-économiques de l'époque²⁰¹. Plaçant au centre des analyses les politiques de la « race » et du racisme, l'ouvrage représente un tournant dans les travaux entrepris au CCCS²⁰². *The Empire Strikes Back* s'appuie néanmoins sur des écrits antérieurs de Stuart Hall, directeur du Centre de 1968 à 1980²⁰³. Premièrement, l'ouvrage est basé sur l'important livre *Policing the Crisis : Mugging, the State, and Law and Order*, une recherche sur la notion racialisée de « mugging » et ses usages politiques. Deuxièmement, il est fondé sur un texte théorique majeur de Hall dans lequel le sociologue conceptualise le racisme à l'aide de notions empruntées à Louis Althusser et à Antonio Gramsci²⁰⁴. Les réflexions contenues dans *There Ain't No Black in the Union Jack* sont présentées comme la poursuite des recherches entamées dans *The Empire Strikes Back* et dans les deux contributions de Hall²⁰⁵.

Dans *There Ain't No Black in the Union Jack*, Gilroy s'engage dans plusieurs débats. Son travail se situe principalement à l'intersection de trois ensembles de questionnements. En premier lieu, il y a les débats entourant l'élaboration d'une théorie marxiste de la culture, issue du Centre de Birmingham. Gilroy participe à ce que Hall désigne comme le projet général du CCCS sous sa direction : « [...] l'élaboration d'une théorie non réductionniste des cultures et des formations sociales [...] »²⁰⁶. D'abord, il s'agit d'une tentative de penser le lien de la culture avec les structures et les pratiques d'ordres politiques et économiques en évitant le réductionnisme rattaché au modèle de la base et de la superstructure. Ensuite, il s'agit d'un effort pour conceptualiser la culture comme à la fois une structure idéologique et

²⁰¹ Bob Findlay, Paul Gilroy, Simon Jones et John Solomos, « The Organic Crisis of British Capitalism and Race : the Experience of the Seventies », in *The Empire Strikes Back : Race and Racism in 70s Britain*, sous la dir. du Centre for Contemporary Cultural Studies, p. 9-46, New York, Routledge, 1982, p. 9-11.

²⁰² Stuart Hall, « Les *cultural studies* et leurs fondements théoriques », in *Identités et cultures : Politique des cultural studies*, p. 17-32, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 26; Armand Mattelart et Érik Neveu, *Introduction aux Cultural Studies*, 2^e éd, Paris, Éditions La Découverte, 2008, p. 34.

²⁰³ Les Back et John Solomos, *op. cit.*, p. 10; James Procter, *Stuart Hall*, New York, Routledge, 2004, p. 52.

²⁰⁴ Bob Findlay, Paul Gilroy, Simon Jones et John Solomos, *op. cit.*, p. 9; Stuart Hall, Chas Critcher, Tony Jefferson, John Clark et Brian Roberts, *Policing the Crisis : Mugging, the State, and Law and Order*, New York, Homes and Meier Publishers, 1978; Stuart Hall, « Race, Articulation, and Societies Structured in Dominance », in *Black British Cultural Studies: A Reader*, sous la dir. de Houston A. Baker, Manthia Diawara et Ruth H. Lindeborg, p. 16-50, Chicago, University of Chicago Press, 1996.

²⁰⁵ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 2, 88 et 108-109.

²⁰⁶ Stuart Hall, « Les *cultural studies* et le Centre de Birmingham : problématiques et problèmes », in *Identités et cultures : Politique des cultural studies*, p. 33-80, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 71.

un produit de diverses expériences sociales²⁰⁷. L'ensemble des réflexions de Gilroy est teinté par ces questions. Deuxièmement, Gilroy prend part à des débats sur le racisme et les transformations que connaît le phénomène. Suivant le travail de Martin Barker sur le « nouveau racisme » et le livre *The Empire Strikes Back*, il tente de mettre en lumière les aspects nouveaux du racisme qui se répand dans le discours public en Grande-Bretagne durant les années 1970 et 1980. Du même coup, Gilroy s'engage dans des débats conceptuels autour de la notion de racisme²⁰⁸. En troisième lieu, *There Ain't No Black in the Union Jack* représente une contribution aux débats à l'intérieur des théories du nationalisme.

Le livre de Gilroy constitue une intervention dans les échanges qui animent les théories du nationalisme. *There Ain't no Black in the Union Jack* participe avant tout au débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme qui se déroule dans ce champ. L'auteur examine les travaux de Tom Nairn et de Benedict Anderson sur ce sujet. S'il rejette la position de chacun des auteurs, il se penche avant tout sur la thèse et l'argumentaire du second. Gilroy montre que le cas britannique permet de réfuter les propositions sur le rapport du racisme au nationalisme avancées dans *Imagined Communities*²⁰⁹. S'engageant dans ce débat, en plus de s'attaquer aux idées d'auteurs précédents, Gilroy transforme considérablement les interrogations au fondement de la discussion.

Lorsqu'il réfléchit au lien du racisme au nationalisme, Gilroy rompt avec la démarche de ses prédécesseurs et aborde ce problème d'une façon nouvelle. En premier lieu, contrairement à Nairn, Smith et Anderson, il s'intéresse aux formes spécifiques du racisme et du

²⁰⁷ Carl Freedman, « Overdeterminations : On Black Marxism in Britain », *Social Text*, no 8 (1983-1984), p. 145; Stuart Hall, « Les *cultural studies* et leurs fondements théorique », *op. cit.*, p. 21-22; Stuart Hall, « Les *cultural studies* et le Centre de Birmingham : problématiques et problèmes », *op. cit.*, p. 63-64; Stuart Hall, « *Cultural studies* : deux paradigmes », In *Identités et cultures : Politique des cultural studies*, p. 81-104, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 99-100; Stuart Hall, « Race, Articulation, and Societies Structured in Dominance », *op. cit.*, p. 42 et 48; Houston A. Baker, Manthia Diawara et Ruth H. Lindeborg, « Introduction : Representing Blackness / Representing Britain : Cultural Studies and the Politics of Knowledge », in *Black British Cultural Studies : A Reader*, p. 1-15, Chicago, University of Chicago Press, 1996, p. 3.

²⁰⁸ Martin Barker, *The New Racism: Conservatives and the Ideology of the Tribe*, Londres, Junction Books, 1981; Bob Findlay, Paul Gilroy, Simon Jones et John Solomos, *op. cit.*; Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 42. Il est à noter que Gilroy est l'auteur d'une recension du livre de Martin Barker *The New Racism*. Paul Gilroy, compte rendu de *The New Racism*, de Martin Barker (Londres, Junction Books, 1981), *Race and Class*, vol. 24, 1982, p. 95.

²⁰⁹ Floya Anthias et Nira Yuval-Davis, *op. cit.*, p. 45; Houston A. Baker, Manthia Diawara et Ruth H. Lindeborg, *op. cit.*, p. 5-6; Graham Day and Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 133-134; Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 43-45.

nationalisme. Refusant de formuler une théorie générale au sujet de leur relation, il considère que ce lien dépend de circonstances historiques précises. Deuxièmement, la question des origines historiques de ces deux phénomènes est absente du travail de Gilroy, alors qu'elle est centrale pour ses trois devanciers. D'autre part, deux caractéristiques sont au coeur de l'analyse présentée dans *There Ain't No Black in the Union Jack*. D'abord, l'auteur propose une étude des représentations sociales rattachées au nationalisme et au racisme, ainsi qu'à leurs rencontres. Il se penche également sur les dynamiques sociales antagoniques qui génèrent et soutiennent ces représentations. En second lieu, l'analyse de Gilroy est caractérisée par une étude des frontières symboliques de la nation. Le sociologue examine les transformations de ces limites imaginées de la communauté nationale, ainsi que les exclusions qui accompagnent ces changements. Il cherche à voir de quelle façon, dans des contextes spécifiques, le racisme contribue à leur constitution. Au terme de son analyse, Gilroy montre de quelle façon s'est formé, en Grande-Bretagne durant les années 1970 et 1980, un nationalisme exclusif représentant les personnes d'origine afro-caribéennes comme des étrangers. À ses yeux, cette situation est le résultat de l'articulation du racisme au nationalisme.

2.2.2 L'appartenance comme enjeu d'une lutte culturelle et politique

Le travail de Gilroy est dédié avant tout à l'étude des représentations sociales qui concernent l'appartenance. Dans des contextes spécifiques, différents discours sur la nation, la culture et la « race » circulent. Ce sont ces représentations qu'analyse Gilroy. Il cherche à restituer ces significations principalement pour en comprendre les implications politiques. Des mécanismes d'inclusion et d'exclusion symbolique les accompagnent²¹⁰. Par ailleurs, le travail de Gilroy comporte une dimension sociologique majeure, puisqu'il examine les processus de formation et de reproduction de ces représentations sociales. À ce titre, l'auteur écrit : « *“Race” has to be socially and politically constructed and elaborate ideological work is done to secure and maintain the different forms of “racialization” [...].*²¹¹ » De plus, il

²¹⁰ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, op. cit., p. 45 et 201.

²¹¹ *Ibid.*, p. 35.

souligne l'importance de montrer comment ces significations s'articulent avec d'autres pratiques culturelles, politiques et économiques²¹². D'autre part, Gilroy place l'analyse historique au centre de sa démarche lorsqu'il étudie les transformations des représentations sociales au sujet de la nation, la culture et la « race »²¹³.

Une conception dynamique de la culture sert d'assise au travail de Gilroy. L'auteur de *There Ain't No Black in the Union Jack* s'en prend aux théoriciens qui comprennent la culture au moyen de la notion d'ethnicité. Aux yeux de Gilroy, cette approche est problématique à la fois aux niveaux analytique et politique. Envisagée de cette manière, la culture est pensée comme un ensemble fixe d'attributs caractérisant des individus et des groupes. Cette vision ignore le mouvement de la culture et son caractère parfois équivoque. Elle érige également des limites culturelles rigides pensées comme des barrières à l'affiliation politique²¹⁴. Contre ce type de conceptualisation, Gilroy tente plutôt de concevoir tant la culture que la constitution de la société comme des processus. Les réflexions de l'auteur reposent sur : « [...] a theory which presents the cultural not as an intrinsic property of ethnic particularity but as a mediating space between agents and structures in which their reciprocal dependency is created and secured. »²¹⁵ Pour Gilroy, la culture est un espace de significations au sein duquel s'articulent l'activité des individus et l'effet des structures sociales. À travers elle, ils agissent l'un sur l'autre²¹⁶. De plus, dans ce vaste domaine de signification qu'est la culture, différentes représentations sociales touchant à l'appartenance nationale, culturelle ou « raciale » se côtoient et s'affrontent. Ainsi, au sein d'une formation sociale, les discours sur la nation, la culture et la « race », loin d'être séparés, existent dans un même espace idéologique²¹⁷.

²¹² À ce propos, Gilroy fait plusieurs propositions théoriques, mais n'entreprend pas systématiquement une analyse empirique de ce type. Selon lui, les ouvrages *Policing the Crisis* et *The Empire Strikes Back* ont été mieux à même de faire ce travail. Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 90.

²¹³ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 4 et 90.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 3-4 et 37. Notons que Anthias et Nira-Yuval Davis indiquent que s'il y a bien des visions problématiques de l'ethnicité telles que celles qu'attaque Gilroy, d'autres le sont moins. Floya Anthias et Nira Yuval-Davis, *op. cit.*, p. 71.

²¹⁵ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 3.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 4.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 4.

L'appartenance est au centre d'une lutte culturelle dont le dénouement est incertain et les manifestations sont diverses. Tout d'abord, d'après Gilroy, différentes significations qui concernent la « race », la culture et la nation entrent en conflit dans l'espace culturel. Ce processus de lutte délimite la forme du nationalisme et du racisme dans une conjoncture spécifique. À ce titre, si certaines représentations sociales s'imposent provisoirement, des alternatives sont toujours présentes²¹⁸. D'autre part, les affrontements symboliques dont parle Gilroy interviennent dans une multitude de lieux et prennent diverses formes. Ainsi, à propos de la Grande-Bretagne, l'auteur écrit :

Racial differentiation, national belonging and the contradictory identities and ethnicities they map out are [...] a continuous presence in press coverage of the royal family, in sports reporting, where the nation assumes its everyday shape and in coverage of deportations under British immigration law. All are important sites on which the limits of the nation as well as its character are routinely established.²¹⁹

Les idées dominantes sur la nation et la « race » sont déterminées dans divers lieux d'affrontements, tels que les discours médiatiques, les cours de justice, le monde universitaire. Ces luttes surviennent autour de thèmes disparates, tels que la criminalité, l'éducation, la guerre²²⁰. Par conséquent, pour Gilroy, les conflits entourant l'appartenance ne se déroulent pas dans un espace culturel privilégié et ne prennent pas une forme spécifique.

Le travail de Gilroy, comme celui de la plupart des penseurs du CCCS, s'éloigne des théorisations des représentations sociales laissant peu de place aux changements, principalement de la conception althussérienne de l'idéologie. Tant l'auteur de *There Ain't no Black in the Union Jack* que ses collègues cherchaient à mettre en évidence les luttes culturelles et les dynamiques de contestation idéologique. Mettant avant tout l'accent sur la reproduction de l'idéologie dominante, la théorie d'Althusser sur l'idéologie et les appareils idéologiques d'État se révèle peu propice à ce type d'étude²²¹. Bien que certains penseurs du

²¹⁸ *Ibid.*, p. 49, 68-69 et 201.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 69.

²²⁰ *Ibid.*, p. 69, 86 et 202-203.

²²¹ Stuart Hall, « Les *cultural studies* et le Centre de Birmingham : problématiques et problèmes », *op. cit.*, p. 63-64; Stuart Hall, « *Cultural studies* : deux paradigmes », *op. cit.*, p. 99-100.

Centre de Birmingham adoptent des concepts d'Althusser, ils refusent des pans importants de sa réflexion puisque celle-ci est incapable de comprendre la culture comme un espace de conflits. Ainsi, comme le signale James Proctor : « [...] *it was precisely this idea of ideology as a site of struggle that Althusser failed to elaborate and which [...] stopped Althusserianism ever becoming a "fully orthodox position" at the CCCS.* ²²² » Par conséquent, voulant insister sur les dynamiques conflictuelles, l'analyse de Gilroy s'écarte de théories de l'idéologie comme celle d'Althusser.

2.2.3 Les formes changeantes du racisme et la notion d'absolutisme culturel

Ancré dans des situations historiques spécifiques, le racisme prend une pluralité de formes. D'après Gilroy, comprendre le racisme suppose l'étude des opérations par lesquelles, dans une conjoncture particulière, certaines représentations sociales sur la « race » s'imposent et persistent. À ses yeux, une lutte symbolique continuelle oppose différentes manières de codifier les différences raciales. Cette dynamique conflictuelle détermine lesquelles vont dominer pour un temps²²³. Ainsi, dans une même formation sociale, plusieurs idées sur la « race » existent côte à côte et se disputent l'hégémonie. De plus, dans l'histoire, différentes doctrines se succèdent. Pour Gilroy, loin d'être un phénomène uniforme, le racisme doit être compris comme un processus²²⁴. La forme qu'il prend dépend du contexte dans lequel il s'inscrit, ainsi que des luttes desquelles il émerge. Par conséquent, selon l'auteur, il existe une pluralité de racismes. Il écrit : « *Rather than talking about racism in the singular, analysts should therefore be talking about racisms in the plural.* ²²⁵ » Du reste, Gilroy recourt à la notion de formation raciale pour désigner un ensemble d'idées sur la « race », ainsi que la façon dont ces représentations sont soutenues par des institutions et sont inscrites dans des pratiques sociales²²⁶.

²²² James Proctor, *op. cit.*, p. 45.

²²³ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 35.

²²⁴ *Ibid.*, p. 19 et 42.

²²⁵ *Ibid.*, p. 36.

²²⁶ *Ibid.*, p. 35-36.

Pour Gilroy, des discours sur l'appartenance culturelle peuvent s'apparenter et fonctionner de la même manière que d'autres portant explicitement sur la « race ». La réflexion du sociologue s'inscrit à la suite de celle de Martin Barker, avancée en 1981, dans *The New Racism*²²⁷. Ce dernier considérait qu'un nouveau racisme, mettant l'accent sur l'insurmontable différence et l'incompatibilité de groupes culturels, se développait en Grande-Bretagne²²⁸. Dans *There Ain't No Black in the Union Jack*, Gilroy place au centre de son analyse la notion d'absolutisme culturel. Ce terme désigne une conception de la culture d'abord caractérisée par l'idée qu'existent des divisions culturelles rigides et infranchissables²²⁹. L'absolutisme culturel implique une « [...] *conception of cultural differences as fixed, solid almost biological properties of human relations [...]* »²³⁰. Cette vision de la culture postule également la nécessité d'ensembles sociaux culturellement homogènes²³¹. Pour Gilroy, l'absolutisme culturel représente une conception racialisée de la culture qui se rapproche de l'idée de « race »²³². À ce sujet, il écrit : « *The balance between biological and cultural factors in determining ethnicity is, of course, weighed differently, but where culture or sub-culture is defined as a fixed and impermeable property of human life these are differences of degree rather than any fundamental divergence.* »²³³ Dans le cas de la Grande-Bretagne des années 1970 et 1980 étudié par Gilroy, un discours absolutiste sur la culture permet la constitution d'un racisme qui transforme des individus en altérités menaçantes.

²²⁷ *Ibid.*, p. 42.

²²⁸ Martin Barker, *op. cit.*, p. 2-3.

²²⁹ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 68-69.

²³⁰ *Ibid.*, p. 37.

²³¹ *Ibid.*, p. 66. La notion d'absolutisme culturel est également centrale dans les travaux subséquents de Gilroy. Dans d'autres textes, il en donne une définition plus approfondie. Il écrit notamment qu'il s'agit d'une : « [...] *reductive, essentialist understanding of ethnic and national difference which operates through an absolute sense of culture so powerful that it is capable of separating people off from each other and diverting them into social and historical locations that are understood to be mutually impermeable and incommensurable.* » Paul Gilroy, « Nationalism, History and Ethnic Absolutism », chap. in *Small Acts : Thoughts on the Politics of Black Cultures*, p. 63-73, Londres, Serpent's Tail, 1993, p. 65.

²³² Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 134.

²³³ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 142.

2.2.4 Les frontières symboliques infranchissables de la nation britannique

À travers l'analyse de discours sur l'appartenance qu'il entreprend, Gilroy cherche avant tout à étudier les frontières symboliques de la nation. Pour l'auteur de *There Ain't No Black in the Union Jack*, les représentations qui concernent la nation définissent la communauté nationale et délimitent quels sujets peuvent légitimement y appartenir. Du même coup, elles déterminent ceux qui ne peuvent être reconnus comme faisant partie de cette collectivité. Ainsi, les représentations de la nation dessinent des « *national boundaries*²³⁴ » qui incluent et excluent sur le plan symbolique. Dans des situations historiques spécifiques, des idées sur la « race » ou des représentations racialisées se lient au nationalisme. Dans ces conditions, les frontières symboliques de la nation sont redessinées. Gilroy se penche sur la forme que prend l'articulation du racisme et du nationalisme en Grande-Bretagne durant les années 1970 et 1980. En ce sens, il écrit : « *What must be explained, [...] is how the limits of 'race' have come to coincide so precisely with national frontiers.*²³⁵ » L'étude des représentations sociales sur l'appartenance qu'entreprend Gilroy vise principalement à examiner les limites de la communauté nationale en Grande-Bretagne²³⁶.

Gilroy montre qu'au cours des deux décennies qu'il étudie, les frontières symboliques de la nation britannique sont reconstituées de façon à exclure les personnes noires, principalement d'origines afro-caribéennes. Il retrace l'avènement de discours sur l'appartenance qui définissent ces derniers comme des altérités en relation à la nation britannique. Des caractéristiques attribuées aux personnes noires de Grande-Bretagne les placent à l'extérieur de la communauté nationale. Ces sujets sont représentés comme des étrangers en vertu de leur culture, de leurs allégeances et de leurs origines²³⁷. À ce propos, Gilroy écrit :

²³⁴ *Ibid.*, p. 45.

²³⁵ *Ibid.*, p. 46.

²³⁶ À certains endroits dans son travail, Gilroy parle de la nation britannique et, à d'autres, de la nation anglaise. Son analyse ne prend pas en compte la différence entre l'idée de « *britishness* » et d'« *englishness* », les traitant le plus souvent comme des équivalents. Cela dit, à un endroit, Gilroy note au passage que, dans certains contextes, ces termes peuvent avoir des significations distinctes. Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 66.

²³⁷ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 46-47 et 68.

[...] black settlers and their British-born children are denied authentic national membership on the basis of their "race" and, at the same time, presented (sic) from aligning themselves within the "British race" on the grounds that their national allegiance inevitably lies elsewhere. This racist logic has pinpointed obstacles to genuine belonging in the culture and identity of the alien interlopers.²³⁸

Dans l'analyse de l'auteur, cette exclusion symbolique de la nation n'est pas que le produit du nationalisme, mais aussi du racisme. Plus précisément, elle est engendrée par la rencontre du second phénomène avec le premier.

Durant les années 1970 et 1980 en Grande-Bretagne, les personnes noires sont dépeintes comme invariablement différentes par un discours racialisé. Au cœur des représentations qui concernent ces individus existe une ambiguïté fondamentale. Parfois, ils sont présentés comme différents de par leur « race »; tantôt, ce qui les distingue est plutôt leur culture²³⁹. Dans le second cas, Gilroy voit à l'œuvre un discours racialisé relevant de l'absolutisme culturel²⁴⁰. Au centre de ces significations apparaît l'idée qu'il existe une « culture noire » intégrale, fixe et tout à fait distincte de la culture nationale britannique. Cette culture différente est présentée comme un obstacle complet à l'intégration des personnes noires dans la société britannique²⁴¹. Du reste, la « culture noire » serait le produit d'institutions familiales d'un type spécifique. À ce propos, Gilroy écrit : « *The manifest cultural differences visible in public [...] originate and are reproduced in private – in black families. They become the focus of resentment because they will not allow blacks to yield to Britishness.* »²⁴² Un discours racialisé permet donc de représenter les personnes noires comme tout à fait extérieures à la nation britannique et culturellement inassimilables. Il transforme ainsi les frontières symboliques de la nation en limites infranchissables pour les citoyens racialisés.

Un aspect essentiel du discours qu'étudie Gilroy est l'idée que la présence afro-caribéenne en Grande-Bretagne constitue une menace pour la nation britannique et représente une cause de

²³⁸ *Ibid.*, p. 46.

²³⁹ *Ibid.*, p. 22 et 44.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 42 et 68.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 68.

²⁴² *Ibid.*, p. 68.

son déclin. Définies comme des étrangères, les personnes noires sont dépeintes comme mettant en danger la communauté nationale de différentes façons. Gilroy signale d'abord que leur immigration dans les îles britanniques est présentée comme une agression au moyen d'un vocabulaire qui se rapporte à la guerre²⁴³. Ensuite, les personnes noires sont accusées d'avoir des mœurs et d'adopter des comportements étrangers à la Grande-Bretagne qui cause des perturbations²⁴⁴. Comme l'illustre Gilroy, ces transgressions, qu'on présume liées à la « culture noire », touchent principalement à la criminalité et à la violation des lois²⁴⁵. De plus, l'immigration afro-caribéenne est envisagée comme nuisible avant tout puisqu'elle entraînerait l'effritement de la culture nationale britannique²⁴⁶. Du reste, Gilroy met en évidence la présence significative, dans le discours public, de l'idée d'un déclin de la nation britannique mettant en lien de multiples problématiques telles que la stature internationale amoindrie de la Grande-Bretagne et les problèmes économiques du pays. L'auteur constate que l'immigration s'impose progressivement comme une explication populaire de ce déclin national²⁴⁷. À ce sujet, il écrit : « *The process of national decline is presented as coinciding with the dilution of once homogeneous and continuous national stock by alien strains. Alien cultures come to embody a threat which, in turn, invites the conclusion that national decline and weakness have been precipitated by the arrival of blacks.* »²⁴⁸ En conclusion, le discours qu'examine Gilroy n'infériorise pas explicitement les personnes noires au moyen d'une pensée raciale, mais repose plutôt sur l'idée que ces derniers mettent en péril la nation²⁴⁹.

Le discours racialisé sur la nation qu'identifie Gilroy est porté principalement par la droite britannique, néanmoins la gauche le mobilise aussi. Aux yeux de l'auteur, le député du Parti conservateur Enoch Powell est l'un des premiers à mettre de l'avant ce type de nationalisme dans la seconde moitié des années 1960. Au terme de multiples luttes idéologiques, ce discours s'impose par la suite à l'intérieur de la vie publique en Grande-Bretagne. Il prend tout d'abord le dessus au sein du Parti conservateur durant la période allant de 1964 à 1970. Selon Gilroy, il est au cœur des changements qui conduisent Margaret Thatcher à la tête du

²⁴³ *Ibid.*, p. 53.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 67.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 87-88.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 67.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 21-22, 42, 45-46, 88.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 45-46.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 38.

parti : il initie également un tournant populiste qui donnera au Parti conservateur une popularité nouvelle²⁵⁰. Tant durant cette période que pendant celle qui suit, le nationalisme exclusif étudié par le sociologue est à la fois modelé et diffusé par les intellectuels de la *New Right*, au moyen de revues, d'instituts de recherche et d'interventions calculées dans le débat public²⁵¹. Surtout à la suite de la Guerre des Malouines, des intellectuels et des personnages politiques de gauche chercheront à recourir au nationalisme qui a fait le succès du Parti conservateur. Or, ce faisant ils retiennent des aspects problématiques de ce langage politique²⁵². Gilroy fait remarquer que les thématiques du déclin national et de la criminalité procédant de la « culture noire » apparaissent tant à gauche qu'à droite²⁵³. D'autre part, l'auteur de *There Ain't No Black in the Union Jack* souligne que les organismes de lutte contre le racisme, souvent soutenus par les gouvernements municipaux de gauche, reprennent la vision absolutiste des différences culturelles qui se retrouve dans le discours racialisé sur la nation²⁵⁴. En conclusion, d'après Gilroy, l'articulation du racisme et du nationalisme est accomplie tant par la droite que la gauche. Ceci constitue d'ailleurs en partie la nouveauté du phénomène²⁵⁵.

Dans *There Ain't No Black in the Union Jack*, Gilroy s'en prend à la thèse de Benedict Anderson concernant le rapport du racisme au nationalisme. Plus fondamentalement, la critique qu'il formule atteste de sa rupture d'avec la façon dont Anderson approche le problème. D'abord, Gilroy se penche principalement sur la proposition d'Anderson voulant que les idées sur la « race » et la nation s'opposent tant au niveau de leurs caractères propres que de leurs origines historiques. Il s'attaque à cette position, mais n'adopte jamais le même niveau de généralité et d'abstraction que l'auteur d'*Imagined Communities*. Gilroy cherche avant tout à montrer que la réalité sociale de la Grande-Bretagne des années 1970 et 1980 vient démentir la thèse d'Anderson. De cette manière, il écrit : « *Whatever objections can be made to Anderson's general argument, [...] it simply does not apply in the English/British*

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 46-47 et 48-49.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 48 et 66.

²⁵² Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 55 et 60. Dennis Dworkin, « Paul Gilroy and the Cultural Politics of Decline », *Rethinking History : The Journal of Theory and Practice*, vol. 13, no 4 (2009), p. 525.

²⁵³ Paul Gilroy, *There Ain't No Black in The Union Jack*, *op. cit.*, p. 38 et 41-42.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 37-38 et 72-73.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 42.

*case. The politics of 'race' in this country is fired by conceptions of national belonging and homogeneity which not only blur the distinction between "race" and nation, but rely on that very ambiguity for their effect.*²⁵⁶» Contre Anderson, Gilroy met en lumière les aspects équivoques du nationalisme britannique. Il montre que ce nationalisme n'est pas constitué que par la langue et qu'il fait usage d'une terminologie martiale pour traiter de l'immigration des personnes noires²⁵⁷. La démarche de Gilroy s'écarte de celle d'Anderson, mais aussi de Nairn et de Smith, premièrement parce qu'il ne cherche jamais à formuler une thèse d'ensemble sur le lien du racisme au nationalisme. En second lieu, exposant la porosité du racisme et du nationalisme dans le contexte particulier qu'il examine, Gilroy montre que le monde social est changeant et que les modèles généraux sont limités.

2.2.5 La criminalité et la représentation de la « culture noire »

Dans le cadre de son étude des représentations sociales sur l'appartenance culturelle et raciale dans le contexte spécifique de la Grande-Bretagne des années 1970 et 1980, Gilroy analyse en détail le processus par lequel la « culture noire » et la criminalité deviennent étroitement associées. À ses yeux, la mise en place de ce lien symbolique puissant est au centre du racisme qui s'installe au cours de la période²⁵⁸. Auparavant, les personnes noires étaient l'objet de discours stigmatisants de types différents. Depuis l'après-guerre, les inquiétudes entourant l'immigration afro-caribéenne concernaient principalement la sexualité, les maladies et les problèmes de logement²⁵⁹. Dès le début des années 1970, ces discours sont remplacés par l'idée qu'il s'agit d'un segment de la population britannique commettant davantage de crimes. À la suite de luttes idéologiques, il devient également admis que des comportements hors-norme, tels que la criminalité, sont engendrés par une culture particulière, comprise d'une façon relevant de l'absolutisme culturel²⁶⁰. Gilroy écrit ainsi : *« The idea that blacks are a high crime group and the related notion that their criminality is an expression of their distinctive culture have become integral to British racism*

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 44.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 44-45.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 90.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 95 à 104 et 140.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 87, 88-89 et 140.

[...] ²⁶¹». L'auteur souligne que la correspondance entre la « culture noire » et la criminalité s'opère dans le discours public au moyen de diverses représentations, l'expression « *mugging* » n'en étant qu'un exemple ²⁶².

Ce discours sur les personnes noires et leur culture entre en rapport avec le nationalisme britannique, notamment parce que la loi est comprise comme un symbole national de premier plan. Si le droit et la légalité ont depuis longtemps eu une importance significative en Grande-Bretagne, Gilroy souligne que dans le contexte des années 1970 et 1980, ils deviennent des composantes centrales de la culture nationale. À ce propos, il écrit : « *As Britain, stressed by crisis, has moved in the direction of a 'law and order' society, popular politics have infused legality with the capacity to articulate the very core of national identity.* ²⁶³ » Dans cette situation, le non-respect de la loi équivaut à une attaque contre la nation britannique. La « culture noire », à laquelle la criminalité est associée, peut ainsi être représentée comme à la fois étrangère à la culture nationale britannique et menaçante pour celle-ci ²⁶⁴. À travers de multiples interventions liant la criminalité, la culture et l'appartenance, les frontières symboliques de la nation sont redéfinies.

En conclusion, la démarche adoptée par Gilroy pour étudier le lien du racisme au nationalisme diffère de celle de ses prédécesseurs. D'abord, contrairement à Nairn, Smith et Anderson, le sociologue britannique met en évidence que le racisme et le nationalisme prennent des formes distinctives dans des contextes déterminés. Ensuite, à l'inverse des trois penseurs antérieurs, Gilroy ne cherche pas l'origine historique de ces deux phénomènes. D'autre part, deux nouvelles caractéristiques sont au centre de la façon dont le problème de l'articulation du racisme au nationalisme est étudié dans l'ouvrage *There Ain't No Black in the Union Jack*. Premièrement, Gilroy examine avant tout les représentations sociales qui concernent la nation, ainsi que celles qui ont trait au racisme. Il se penche sur leurs convergences dans la situation particulière des années 1970 et 1980 en Grande-Bretagne. Deuxièmement, Gilroy étudie la transformation des frontières symboliques de la nation et les

²⁶¹ *Ibid.*, p. 140.

²⁶² *Ibid.*, p. 88-89.

²⁶³ *Ibid.*, p. 88.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 87 et 91.

exclusions qui y sont liées. Ce penseur montre que, dans le contexte qu'il examine, le nationalisme britannique est reconstitué de façon à exclure les personnes noires d'origine afro-caribéenne. Par ailleurs, le travail de Gilroy n'est pas exempt de tensions. Comme le souligne le sociologue britannique Robert Miles, en insistant sur le caractère historiquement spécifique du racisme, l'auteur semble négliger le travail de théorisation qui consiste à définir cette notion. Autrement dit, Gilroy mettrait en évidence la pluralité de formes que prend le racisme, en revanche il n'indiquerait pas clairement ce qui unit toutes ces manifestations²⁶⁵. Or, si elle n'est pas explicitement énoncée, une compréhension précise du racisme est tout de même présente dans le travail de Gilroy. Du reste, une force de l'analyse de Gilroy qui a été insuffisamment considérée est l'attention portée à la résistance : sa conceptualisation dynamique de la culture permet d'étudier la contestation de certains discours nationalistes et des exclusions qu'ils engendrent.

2.3 Étienne Balibar et la production institutionnelle d'une ethnicité fictive

2.3.1 Un parcours intellectuel en transition

Le livre *Race, nation, classe : les identités ambiguës* d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein est publié en 1988. Cet ouvrage est présenté comme l'aboutissement de réflexions entamées au cours de séminaires organisés à Paris entre 1985 et 1987²⁶⁶. Chacun des auteurs y présente des textes sur les thématiques du nationalisme, des formes nouvelles du racisme ainsi que leurs rapports au capitalisme et aux luttes de classes. S'ils ont en commun une perspective ancrée dans la tradition marxiste, Balibar et Wallerstein présentent des analyses plutôt éloignées l'une de l'autre. Comme elles participent aux débats se déroulant au sein des théories du nationalisme, les contributions de Balibar seront étudiées dans ce qui suit. La complémentarité et l'imbrication de ses différents textes dans *Race, nation, classe* permet de les aborder comme un ensemble.

²⁶⁵ Miles, Robert, « Le racisme européen dans son contexte historique », *loc. cit.*, p. 117.

²⁶⁶ Étienne Balibar, « Préface », in *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd. sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 7-24, Paris, Éditions La Découverte, 1997, p. 69.

À plusieurs égards, *Race, nation, classe* est un ouvrage de transition dans l'œuvre de Balibar. Ayant contribué en 1965 au livre *Lire le Capital* dirigé par Louis Althusser, les travaux du philosophe sont longtemps consacrés à l'épistémologie et à la théorie marxiste. Prolongeant les réflexions althussériennes, Balibar se penche sur des thèmes centraux du marxisme, tels que les notions de luttes des classes et de dictature du prolétariat²⁶⁷. Or, au cours des années 1980, ses intérêts de recherche changent et il se distancie d'une certaine orthodoxie marxiste. Un moment crucial de cette évolution est la publication en 1981 d'un article dénonçant le racisme au sein du Parti communiste français (PCF), dont Balibar est membre depuis 1962²⁶⁸. Cet acte entraîne son expulsion du parti²⁶⁹. Parallèlement à cette intervention politique, de nouveaux thèmes, souvent négligés par les intellectuels marxistes, deviennent prépondérants dans les travaux de Balibar. Il examine notamment les questions du racisme, du nationalisme, de la citoyenneté et de la démocratie²⁷⁰. Le livre *Race, nation, classe* est fondamental pour ce déplacement dans l'œuvre de Balibar. L'auteur tente avant tout d'y élaborer des instruments théoriques pour comprendre le nationalisme et le racisme, ainsi que leurs articulations. Du même coup, il s'engage dans le débat sur cette question dans les théories du nationalisme. Marquant un écart avec ses travaux précédents, il souligne que des facettes de ces phénomènes ne peuvent être analysées au moyen de la théorie marxiste, ce qui révèle ses limites internes²⁷¹. Du reste, l'ouvrage *Race, nation, classe* est significatif dans l'œuvre de Balibar, puisque plusieurs notions qu'il y met au point demeurent centrales dans ses écrits subséquents²⁷².

²⁶⁷ Céline Lavergne et Pierre Sauvêtre, « Pour une phénoménologie de la cruauté. Entretien avec Étienne Balibar », *Tracés : revue de sciences humaines*, no 19 (2010), p. 217-218.

²⁶⁸ Paru en mars 1981 dans *Le Nouvel Observateur*, cet article porte le titre « De Charonne à Vitry ». Il est réédité dans *Les frontières de la démocratie* en 1992. Étienne Balibar, « De Charonne à Vitry », chap. in *Les frontières de la démocratie*, p. 19-34, Paris, Éditions La Découverte, 1992.

²⁶⁹ Céline Lavergne et Pierre Sauvêtre, *loc. cit.*, p. 217; Don Reid, « Étienne Balibar : Algeria, Althusser, and Altereuropéanisation », *South Central Review*, vol. 25, no 3 (2008), p. 68-69.

²⁷⁰ Céline Lavergne et Pierre Sauvêtre, *loc. cit.*, p. 217-218; Guillaume Garreta, Hugues Jallon et Yves Sintomer, « Insurrection et constitution : la citoyenneté ambiguë. Entretien avec Étienne Balibar », in *Pensées critiques : Dix itinéraires de la revue Mouvements 1998-2008*, p. 9-28, Paris, Éditions La Découverte, 2009, p. 12-13; Don Reid, *loc. cit.*, p. 73.

²⁷¹ Étienne Balibar, « De la lutte des classes à la lutte sans classes? », in *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 207-246, Paris, Éditions La Découverte, 1997, p. 214.

²⁷² À ce titre, l'importante notion d'ethnicité fictive est également au centre d'ouvrages subséquents, tels que *Nous, citoyens d'Europe?* Étienne Balibar, *Nous, citoyens d'Europe? Les frontières, l'État, le peuple*, Paris, Éditions La Découverte, 2001, p. 24-25.

Les réflexions de Balibar dans *Race, nation, classe* sont empreintes de la pensée d'Althusser. L'auteur remanie tout de même les idées de ce dernier, en plus de les augmenter. L'ouvrage *Race, nation, classe* ne représente donc pas qu'un tournant dans l'œuvre de Balibar. Tout d'abord, le philosophe français reprend des segments non négligeables de la théorie de l'idéologie élaborée par Althusser. Pour le premier comme pour le second, les idéologies sont déterminantes pour la reproduction des rapports sociaux. À travers des institutions d'un type spécifique, les appareils idéologiques d'État, elles réalisent un processus fondamental d'assujettissement des individus. Balibar reprend des concepts importants de son prédécesseur, principalement ceux d'appareil idéologique d'État et d'interpellation²⁷³. Néanmoins, il modifie les théorisations d'Althusser sur l'idéologie. En plus de proposer de nouvelles réflexions sur le nationalisme et le racisme, Balibar place l'idée nationale au centre de sa façon de concevoir la reproduction des formations sociales. Pour lui, c'est d'abord et avant tout l'institution d'une communauté nationale qui permet d'atténuer les conflits de classes²⁷⁴.

Les réflexions de Balibar sur le lien du racisme au nationalisme convergent avec celles de Gilroy sur le plan de leur démarche. Publiée peu de temps après le livre de ce dernier, l'analyse de Balibar dans *Race, nation, classe* s'éloigne également des exposées de Nairn, Smith et Anderson. En premier lieu, contrairement à ces trois auteurs, Balibar insiste sur la multiplicité de formes que peuvent prendre le racisme et le nationalisme. À ses yeux, le rapport entre ces phénomènes dépend de leur articulation historique. Deuxièmement, bien que Balibar s'interroge sur l'origine du nationalisme dans une partie de son travail, ce questionnement est secondaire à plusieurs égards. Surtout, selon lui, la recherche des sources du nationalisme ne permet pas d'éclairer son lien avec le racisme. Par ailleurs, au centre de la démarche de Balibar apparaissent les deux mêmes caractéristiques que dans le travail de Gilroy. Premièrement, Balibar se penche avant tout sur les représentations sociales constitutives du nationalisme, puis du racisme. Or, plutôt que de le faire au moyen d'une

²⁷³ Louis Althusser, « Idéologie et appareil idéologique d'État. Sur la reproduction des conditions de production », chap. in *Penser Louis Althusser*, p. 85-144, Paris, Le Temps des Cerises; Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 126, 128-129 et 139-140.

²⁷⁴ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », in *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 54-92, Paris, Éditions La Découverte, 1997, p. 69; Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 130-131 et 139.

théorie de la culture comme Gilroy, il étudie les significations à l'aide d'une conceptualisation de l'idéologie inspirée d'Althusser. Deuxièmement, Balibar s'intéresse à la façon dont sont tracées les frontières symboliques de la nation. Le philosophe français est soucieux des dynamiques d'inclusion et d'exclusion qui y sont rattachées. Du reste, Balibar met de l'avant une théorisation dans laquelle la notion d'ethnicité fictive apparaît au premier plan. Au cœur de chaque nation se révèle une ethnicité fictive constituée de représentations sociales soutenues par des institutions particulières. Parfois, le racisme est sollicité pour créer l'ethnicité fictive.

2.3.2 L'articulation historique du racisme et du nationalisme

Abordant le problème du lien entre le racisme et le nationalisme, Balibar signale son opposition à plusieurs aspects des réflexions de Tom Nairn et de Benedict Anderson. Tout d'abord, ce penseur rejette le type d'explication proposée par le premier. À ses yeux, le racisme n'est pas engendré par le développement du nationalisme ou par les bouleversements qui y sont rattachés. Balibar affirme que le racisme ne procède pas nécessairement du nationalisme²⁷⁵. Ensuite, l'auteur s'en prend à l'approche, à laquelle recourt Anderson, qui consiste à séparer le racisme du nationalisme au niveau conceptuel. L'histoire du nationalisme n'est pas exempte de manifestations de racisme. Ainsi, une analyse doit être en mesure de rendre compte de ces moments de rapprochement²⁷⁶. De plus, visant l'argumentaire d'Anderson, Balibar souligne que le nationalisme n'a pas un caractère invariable que le racisme menacerait de corrompre. Il ajoute que le problème du rapport entre le racisme et le nationalisme ne doit pas être examiné au moyen d'une approche qui se limite à faire ressortir leurs similitudes générales²⁷⁷. À la différence de Nairn et d'Anderson, Balibar envisage le nationalisme et le racisme comme des phénomènes distincts, dont la forme varie, qui se nouent l'un à l'autre dans des contextes spécifiques.

²⁷⁵ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 55 et 72.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 55.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 72.

D'après Balibar, la relation du racisme au nationalisme relève avant tout de l'articulation historique. Néanmoins, à des moments déterminés, le racisme se révèle nécessaire à la constitution de nationalismes. Le coauteur de l'ouvrage *Race, nation, classe* met d'abord en évidence que les nationalismes n'incorporent pas tous du racisme de la même façon, ni d'une manière explicite. De plus, le racisme n'est pas toujours présent au cours de l'histoire d'un nationalisme²⁷⁸. Par conséquent, pour Balibar, le lien entre le racisme et le nationalisme est fondamentalement un problème d'articulation historique²⁷⁹. Par ailleurs, selon cet auteur, les moments lors desquels le racisme se rattache au nationalisme ne représentent pas des anomalies. Au contraire, Balibar souligne que, dans des circonstances spécifiques, le racisme joue un rôle dans la formation de nationalismes. Comme le soulignent Day et Thompson dans leur livre *Theorising Nationalism* : « For Balibar, racism can assist nationalism in its efforts to give a sense of the nation as a bounded entity [...] »²⁸⁰ Le racisme possède, selon Balibar, une caractéristique dont le nationalisme est dépourvu, mais qui est parfois nécessaire à son développement²⁸¹.

La notion d'ethnicité fictive est au centre de la compréhension qu'a Balibar du phénomène national. Elle désigne l'ensemble des représentations sociales qui constituent la communauté ethnique imaginée, qui est au cœur de la nation. Dans son travail, Balibar se penche sur la constitution, au niveau idéologique, de l'ethnicité fictive. Du même coup, il s'intéresse au rôle des institutions de l'État dans ce processus. À ses yeux, la notion d'ethnicité fictive est un outil conceptuel permettant l'analyse d'un nationalisme et de ses contours, mais aussi de son lien au racisme. C'est ainsi que Balibar écrit : « C'est cette structure large du racisme, hétérogène et pourtant fortement nouée, [...] qui entretient un rapport nécessaire avec le nationalisme et contribue à le constituer, en produisant l'ethnicité fictive autour de laquelle il s'organise. »²⁸² La formation de l'ethnicité fictive est fondamentale pour Balibar, puisque c'est elle qui définit la nation et les limites symboliques de la communauté nationale.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 69.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 72.

²⁸⁰ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 134.

²⁸¹ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 71 et 72.

²⁸² *Ibid.*, p. 71.

2.3.2 Un racisme sans race

Dès le départ, soulignons que, pour Balibar, il n'y a pas une seule forme de racisme, mais plusieurs. En effet, l'auteur soutient que chaque manifestation de racisme est singulière et se développe d'une façon distinctive. Le racisme est toujours rattaché à un contexte historique particulier, ainsi qu'aux luttes sociales et politiques qui s'y déroulent. De plus, chaque discours racial renferme des possibilités qui lui sont spécifiques²⁸³. Selon Balibar, la variété des formes concrètes du racisme rend irréalisables les tentatives de catégoriser rigoureusement les différentes occurrences du phénomène²⁸⁴. Ainsi, l'auteur écrit : « [...] il n'existe pas un racisme invariant, mais des racismes formant tout un spectre ouvert de situations [...] »²⁸⁵. De ce point de vue, l'analyse de Balibar rejoint celle de Gilroy, insistant elle aussi sur la pluralité de formes du racisme et sur son enracinement dans des situations spécifiques. Par ailleurs, pour Balibar, malgré cette diversité, il est tout de même possible de faire une histoire unique, mais discontinue des différentes expériences historiques de racisme²⁸⁶.

Aux yeux de Balibar, le racisme comporte deux faces, l'une théorique et l'autre pratique. La première change d'aspect, tandis que la seconde est plutôt stable. En premier lieu, le versant théorique du racisme comprend l'ensemble des représentations sur lesquelles le phénomène s'appuie dans une conjoncture déterminée. Pour Balibar, ces images et ces discours sont fondamentaux pour le racisme, notamment en raison de l'opération de classification des êtres humains qu'ils réalisent. Toutefois, l'auteur souligne que les idées qui sous-tendent le racisme varient considérablement à travers le temps²⁸⁷. Deuxièmement, la facette pratique du racisme rassemble les gestes et les comportements qui en émergent, tels que les actes violents, l'oppression, la discrimination, les insultes et le mépris ordinaire²⁸⁸. Or, pour Balibar, si les idéologies racistes se renouvèlent, les conséquences pratiques du racisme sont souvent les mêmes. En ce sens, il formule la question suivante : « [...] dès lors qu'en pratique

²⁸³ *Ibid.*, p. 58 et 80.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 55 et 58.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 58.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 58.

²⁸⁷ Étienne Balibar, « Y a-t-il un "néo-racisme" ? », *op. cit.*, p. 29.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 28.

[les doctrines racistes] conduisent aux mêmes actes, faut-il attacher tant d'importance aux justifications qui conservent toujours la même structure [...] tout en passant du langage de la religion à celui de la science, ou de la biologie à la culture et à l'histoire ?²⁸⁹» D'après Balibar, en dernière analyse, le racisme peut être identifié en constatant les abus que vivent celles et ceux qui en sont victimes, nonobstant la forme que prend la théorie qui les autorise²⁹⁰.

Malgré les multiples formes que peut prendre le racisme, selon Balibar, deux processus accompagnent invariablement ce phénomène : la classification et la hiérarchisation. Tout d'abord, les théories racistes entreprennent toujours de classer les personnes en établissant des différenciations soi-disant naturelles. Un portrait de l'humanité divisée en ensembles rigides est présenté, de façon à rendre la société facilement intelligible²⁹¹. D'après Balibar, la classification est l'opération essentielle du racisme. En deuxième lieu, partant des distinctions élaborées préalablement, des hiérarchies sont établies²⁹². La hiérarchisation n'apparaît toutefois pas toujours explicitement dans les théories racistes. Parfois, ce processus intervient au niveau du choix des attributs qui caractérisent les différents ensembles qui sont délimités. Dans d'autres cas, les hiérarchies sont absentes des représentations et n'apparaissent que dans la pratique, prenant la forme de divers types de subordinations²⁹³. Au sujet des deux processus qui définissent le racisme, Balibar écrit : « Classification et hiérarchie sont par excellence des opérations de naturalisation ou mieux, de projection des différences historiques et sociales dans l'horizon d'une nature imaginaire.²⁹⁴» Aux yeux de l'auteur, la généalogie est fondamentale pour les deux processus : la codification de la descendance est cruciale pour la naturalisation des différences qu'opère le racisme²⁹⁵.

Pour Balibar, dans le racisme contemporain, les thèmes de l'appartenance culturelle et des divisions ethniques remplacent les théories biologiques sur les races. L'auteur soutient que la

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 29.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 29, 31 et 38.

²⁹¹ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 80-81.

²⁹² *Ibid.*, p. 81.

²⁹³ Étienne Balibar, « Y a-t-il un "néo-racisme" ? », *op. cit.*, p. 38; Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 81.

²⁹⁴ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 81.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 81-82.

biologie et l'hérédité génétique ne sont plus les principales justifications théoriques du racisme. À l'époque des importants mouvements migratoires qui suivent la période coloniale, le racisme serait plutôt soutenu par l'idée qu'existent des différences culturelles insurmontables. Ce discours postule que le monde est constitué d'ensembles ethnoculturels tout à fait distincts et incompatibles, dont la séparation doit être préservée²⁹⁶. Balibar explique qu'à l'intérieur de ce racisme, le processus de hiérarchisation n'est pas explicite, mais qu'il est tout de même présent. Il se situe avant tout au niveau des attributs mobilisés pour définir les unités culturelles²⁹⁷. Au sujet de ce racisme culturel, Balibar fait ressortir que « [...] sont à l'œuvre des variantes à peine rénovées de l'idée que les cultures historiques de l'humanité se partagent en deux grandes classes : celles qui seraient universalistes, progressives, et celles qui seraient irrémédiablement particularistes, primitives. ²⁹⁸ » Du reste, contrairement à ce que suggère l'expression du Martin Barker, l'auteur souligne que le racisme se basant sur la culture n'est pas neuf, prenant pour exemple les premières formes d'antisémitisme moderne en Europe²⁹⁹.

Ainsi, pour Balibar, le racisme ne fait pas qu'engendrer des discriminations, mais produit également un sentiment d'appartenance chez les individus qui y ont recours. Cette dimension est fondamentale dans son analyse. À ses yeux, les représentations racistes qui apparaissent dans différentes situations mènent à la formation d'identifications communes et de liens de solidarité du côté des personnes qui les portent. De cette façon, le racisme donne lieu à la constitution d'une communauté raciste³⁰⁰.

2.3.3 L'ethnicité fictive au cœur de la nation

D'après Balibar, le nationalisme désigne une variété d'expériences historiques qui, malgré des régularités, peuvent être considérablement éloignées. De plus, étant caractérisé par une part d'instabilité, chaque nationalisme est susceptible de changer d'aspect. Tout d'abord,

²⁹⁶ Étienne Balibar, « Y a-t-il un "néo-racisme" ? », *op. cit.*, p. 32 et 35.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 32, 38 et 39-40.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 38.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 36-37.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 28-29.

l'auteur met en évidence que ce terme rassemble des cas tout à fait différents et parfois antagoniques. Il explique notamment que certains nationalismes sont liés à des projets politiques d'émancipation et d'autres d'oppression³⁰¹. Qui plus est, à l'intérieur de contextes particuliers, le nationalisme est souvent rattaché à d'autres idéologies, lui donnant une forme distinctive³⁰². Par conséquent, au niveau conceptuel, classifier toutes les variantes de nationalisme est une tâche ardue. Balibar affirme ainsi que « [...] la notion de nationalisme ne cesse de se diviser.³⁰³ » D'autre part, l'auteur soutient également que les nationalismes singuliers sont ambivalents et peuvent donc aisément changer de forme³⁰⁴.

Aux yeux de Balibar, une ethnicité fictive est au coeur de chaque nationalisme. Cette notion renvoie à la figure du « peuple » présente à l'intérieur de tous les nationalismes. N'ayant pas d'existence substantielle, cette communauté est avant tout constituée par des représentations sociales. Selon Balibar, les significations qui forment l'ethnicité fictive sont produites et soutenues par l'État, au moyen d'institutions spécifiques³⁰⁵. Les États établissent ainsi des communautés ethniques imaginées, comprises comme étant dotées d'une culture, d'intérêts et d'une histoire en commun³⁰⁶. Or, si l'ethnicité fictive est faite de représentations sociales, elle n'est pas qu'une idée abstraite. Elle est inscrite dans le réel, puisqu'elle est portée par des institutions et qu'elle marque les rapports sociaux³⁰⁷. Du reste, le type de représentations qui composent une ethnicité fictive lui donne une forme déterminée, ce qui n'est pas sans conséquences politiques.

De manière paradoxale, malgré son caractère imaginé, l'ethnicité fictive est perçue comme une communauté naturelle d'ascendance lointaine. Premièrement, si elle est instituée par l'État, l'ethnicité fictive doit sembler avoir une origine antérieure à celui-ci. L'État peut ainsi prétendre incarner et servir une communauté nationale qui le précède³⁰⁸. En ce sens, Don Reid écrit : « *The state legitimated itself as the fulfillment of an ethnic culture, but it was in*

³⁰¹ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 65-66 et 68.

³⁰² *Ibid.*, p. 66.

³⁰³ *Ibid.*, p. 68.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 66 et 69.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 69; Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 130-131.

³⁰⁶ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 130-131.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 127 et 130-131.

³⁰⁸ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 131.

*fact its creator.*³⁰⁹» Ensuite, l'ethnicité fictive doit également paraître comme une unité naturelle. Elle est pensée comme une communauté intrinsèquement soudée par une culture et une trajectoire historique communes. Grâce aux qualités qu'on lui attribue, l'ethnicité fictive peut réunir des individus en dépit de leurs différentes situations sociales et des conflits de classes qui les divisent³¹⁰.

L'ethnicité fictive est produite en ayant recours aux idées de la communauté de langue et de la communauté de race. Selon Balibar, un ensemble social est ethnicisé lorsqu'il est représenté comme étant uni par une langue et par une origine raciale partagées.³¹¹ Ce penseur met en évidence l'imbrication nécessaire de ces deux éléments. Plus précisément, ce n'est qu'en les combinant qu'une ethnicité fictive peut paraître naturelle et primordiale³¹². Or, la langue et la race ne sont pas au centre de tous les nationalismes, au cours de l'ensemble de leurs cheminements. La place de chacun varie et ils se combinent selon différentes modalités³¹³. De plus, Balibar souligne les tensions générées par leurs assemblages : « Articulation, voire complémentarité, ne veut pas dire harmonie.³¹⁴ » Ainsi, des tensions entre ces deux façons de constituer l'ethnicité fictive demeurent toujours.

L'articulation des idées de la communauté de langue et de la communauté de race délimite les frontières symboliques de la nation, une opération aux conséquences politiques importantes. Tout d'abord, Balibar montre que ces deux principes divergent et fondent différemment la communauté nationale. Comme l'écrit cet auteur : « [...] [la langue et la race] ne reposent pas sur le développement des mêmes institutions et ne font pas appel aux mêmes symboles aux mêmes idéalizations de l'identité nationale.³¹⁵ » Pour Balibar, la combinaison de la langue et de la race produit une façon particulière de comprendre l'ethnicité fictive. Lors de ce processus, l'un ou l'autre de ces principes s'impose³¹⁶. Une

³⁰⁹ Don Reid, *loc. cit.*, p. 71.

³¹⁰ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 69 ; Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 130-131.

³¹¹ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 131.

³¹² *Ibid.*, p. 131-132.

³¹³ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 69 ; Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 132.

³¹⁴ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 140.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 132.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 132.

manière spécifique de délimiter l'appartenance à la nation naît de cette articulation. Ainsi, Balibar souligne que la production d'une ethnicité fictive signifie l'inclusion et l'exclusion d'individus de la communauté nationale. Autrement dit, les « frontières d'un peuple » sont établies³¹⁷. De plus, l'auteur met en évidence que la définition de l'ethnicité fictive a des conséquences sur la manière dont sont appréhendés de nombreux problèmes politiques. À titre d'exemple, les questions liées à la citoyenneté, à l'immigration et aux fondements de l'État ne sont pas abordées pareillement³¹⁸.

En tant que fondement de l'ethnicité fictive, la langue permet l'incorporation de quiconque dans la communauté nationale. Pour Balibar, une langue nationale rigoureusement codifiée est constitutive de l'ethnicité fictive³¹⁹. Ainsi, des individus peuvent être unis, au présent, grâce à l'acte banal de communiquer au moyen d'une même langue nationale. Elle permet également l'attribution d'une origine collective lointaine à cette communauté linguistique³²⁰. Pour Balibar, la langue agit en profondeur sur les consciences pour créer la perception de faire partie d'une unité ethnoculturelle qui existe depuis longtemps³²¹. Selon le penseur, la communauté de langue est fondamentalement caractérisée par son ouverture. Toute personne peut la rejoindre en apprenant la langue nationale, par-delà ses origines particulières³²². Ainsi, au sujet de la langue, Balibar écrit : « Idéalement, elle "assimile" n'importe qui, elle ne retient personne.³²³ » Cependant, dans l'analyse de l'auteur, cette composante n'est pas suffisante en elle-même pour fonder l'ethnicité fictive.

La langue ne peut produire à elle seule une ethnicité fictive envisagée comme naturelle. En ce sens, Balibar s'oppose à l'argumentaire de Benedict Anderson voulant que les nations soient constituées exclusivement à travers la langue³²⁴. Pour le coauteur de *Race, nation, classe*, c'est paradoxalement le caractère inclusif de la langue qui limite sa capacité à fonder l'ethnicité fictive : « La communauté linguistique induit une mémoire ethnique terriblement

³¹⁷ *Ibid.*, 130-131, 132 et 135.

³¹⁸ *Ibid.*, 132, 142 et 143.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 133.

³²⁰ *Ibid.*, p. 132.

³²¹ *Ibid.*, p. 135.

³²² *Ibid.*, p. 134, 135 et 140.

³²³ *Ibid.*, p. 135.

³²⁴ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 145.

contraignante [...], mais qui possède pourtant une étrange plasticité : elle naturalise immédiatement l'acquis. Trop vite, en un sens.³²⁵» Pouvant inclure quiconque, la langue rend difficile l'opération qui consiste à rattacher l'ethnicité fictive à une population concrète. À ce niveau, Balibar évoque l'effacement des généalogies individuelles qu'opère la langue³²⁶. Il note également qu'une même langue peut être à la base de plusieurs nations. Finalement, une langue nationale peut aussi subsister après celles et ceux qui la parlaient³²⁷. Parfois, il est donc nécessaire qu'un second principe vienne compléter celui de la communauté linguistique.

Le second fondement de l'ethnicité fictive, la race, limite symboliquement l'accès à la communauté nationale, mais se révèle parfois nécessaire à sa constitution. D'abord, au même titre qu'Anderson, Balibar reconnaît plusieurs différences entre les principes de la langue et de la race. Par contre, il s'oppose à Anderson en affirmant que ces deux fondements potentiels d'une communauté sont conciliables. Balibar souligne que ce sont leurs contrastes qui rendent le principe de la communauté de race, par moments, indispensable à la formation de nations³²⁸. Plus précisément, pour le coauteur de *Race, nation, classe*, l'idée d'une origine raciale commune apporte un « supplément de particularité » à l'ethnicité fictive³²⁹. Lorsqu'une communauté nationale est imaginée au moyen d'un discours racial, elle est représentée avant tout comme unie par la descendance. Pour Balibar, au cœur du principe de la communauté de race on retrouve « [...] l'idée que la filiation des individus transmet d'une génération à l'autre une substance à la fois biologique et spirituelle [...] »³³⁰. L'auteur signale que cette vision de la généalogie accompagne tant les discours sur les races biologiques que ceux qui racialisent la culture³³¹. D'autre part, lorsqu'elle fonde l'ethnicité fictive, la race a pour effet d'exclure des individus de la communauté nationale³³². Cette exclusion vise certaines personnes qui ne sont pas concitoyennes de l'État, mais en cible également d'autres qui le sont. Ainsi apparaît la distinction entre « vrais » et « faux » nationaux; les seconds font

³²⁵ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 134.

³²⁶ *Ibid.*, p. 134-135

³²⁷ *Ibid.*, p. 135.

³²⁸ Étienne Balibar, « Racisme et nationalisme », *op. cit.*, p. 72.

³²⁹ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 135.

³³⁰ *Ibid.*, p. 136.

³³¹ Étienne Balibar, « Y a-t-il un "néo-racisme" ? », *op. cit.*, p. 34; Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 136.

³³² Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 135.

formellement partie de l'État, mais sont représentés comme étant situés à l'extérieur de la nation constituée par la descendance³³³.

2.3.5 L'ethnicité fictive en tant qu'effet institutionnel

La question des origines historiques du nationalisme, ce que Balibar nomme la forme nation, n'est pas absente des réflexions de l'auteur, mais elle y est secondaire à plusieurs égards. Balibar s'interroge en effet sur le moment et les causes de l'avènement, puis de la dissémination du phénomène national³³⁴. Cependant, trois aspects de son analyse montrent que ces questionnements y sont relativement périphériques. Premièrement, ce n'est pas sur le problème de l'émergence du nationalisme que l'apport du philosophe français est le plus grand, puisqu'il fait siennes les explications d'autres penseurs. À ce niveau, Balibar reprend essentiellement les thèses de Fernand Braudel et d'Immanuel Wallerstein sur la structure de l'économie-monde et la victoire des bourgeoisies nationales³³⁵. En deuxième lieu, Balibar se soucie des débuts de la forme nation principalement pour s'attaquer à l'idée d'une évolution historique linéaire et nécessaire. Cette vision de l'histoire ferait partie de l'idéologie nationaliste, mais aussi de discours analytiques insistants sur la succession inévitable des modes de production ou de types d'institutions politiques³³⁶. Balibar tente de montrer le caractère indéterminé de l'histoire, l'existence de différentes possibilités, puis la centralité des luttes sociales et politiques³³⁷. Finalement, Balibar cherche davantage à comprendre la persistance de la forme nation que son avènement³³⁸. En ce sens, Özkirimli écrit : « *According to Balibar, the main problem posed by the existence of social formations was not that of their beginning or their end, but primarily that of their reproduction [...] ¹* ». À ses yeux, la source de cette stabilité est la propension de l'État national à intervenir au cœur de la

³³³ *Ibid.*, p. 135 et 136.

³³⁴ *Ibid.*, p. 120.

³³⁵ *Ibid.*, p. 121-122.

³³⁶ *Ibid.*, p. 118, 119 et 123.

³³⁷ Étienne Balibar, « Préface », *op. cit.*, p. 19; Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 119, 120, 122 et 123.

³³⁸ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 125.

vie sociale pour transformer les individus en sujets nationaux, les unissant malgré les divisions sociales³³⁹.

Pour Balibar, l'ethnicité fictive est soutenue par des institutions de l'État qui établissent cette communauté imaginée à travers leurs actions sur la société. Tout d'abord, suivant Althusser, le coauteur de *Race, nation, classe* considère que les représentations sociales doivent être portées par des institutions³⁴⁰. En ce sens, il est fidèle à la proposition d'Althusser selon laquelle : « [...] une idéologie existe toujours dans un appareil, et sa pratique, ou ses pratiques. Cette existence est matérielle.³⁴¹ » De cette façon, pour Balibar, les significations qui constituent l'ethnicité fictive existent seulement à l'intérieur d'institutions nommées appareils idéologiques d'État, une notion héritée d'Althusser. De plus, ces institutions étatiques sont de puissants instruments dont le rôle est d'intervenir idéologiquement sur la conscience des membres d'une formation sociale pour en faire des sujets nationaux. Sous l'effet des appareils idéologiques d'État, l'idée d'une communauté ethnique est ancrée dans la réalité sociale³⁴². De cette façon, Balibar écrit : « Une formation sociale ne se reproduit comme nation que dans la mesure où l'individu est institué comme *homo nationalis*, de sa naissance à sa mort, par un réseau d'appareils et de pratiques quotidiennes [...] ³⁴³ ». Pour cet auteur, comme pour Althusser, les appareils idéologiques d'État permettent l'assujettissement à certaines idéologies et participent à la reproduction d'une formation sociale. Cependant, pour Balibar, la production de l'ethnicité fictive est première; l'inculcation d'autres idéologies est secondaire³⁴⁴. La notion d'ethnicité fictive est absente du travail d'Althusser et le nationalisme n'est qu'une idéologie parmi d'autres³⁴⁵.

Deux institutions interviennent pour constituer l'ethnicité fictive, puis l'enraciner dans une formation sociale : l'école et la famille. Balibar considère qu'à chacune correspond une façon distincte de concevoir la communauté ethnique. L'école et la scolarisation généralisée fondent l'ethnicité fictive sur la communauté de langue, tandis que la famille, en tant

³³⁹ *Ibid.*, p. 125-126 et 140.

³⁴⁰ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 127.

³⁴¹ Louis Althusser, *op. cit.*, p. 126.

³⁴² Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 126, 128-129, 139-140.

³⁴³ *Ibid.*, p. 126.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 139.

³⁴⁵ Louis Althusser, *op. cit.*, p. 116.

qu'institutionnalisation de la généalogie, base plutôt celle-ci sur la communauté de race³⁴⁶. Althusser avait déjà identifié l'école et la famille comme les principaux appareils idéologiques d'État dans les formations sociales capitalistes³⁴⁷. Par contre, pour Balibar, c'est leurs rôles dans la production de l'ethnicité fictive qui en font des institutions de première importance³⁴⁸. De plus, contrairement à Althusser, Balibar ne les envisage pas comme deux appareils idéologiques d'État, mais comme un seul. L'auteur justifie cette position en soulignant que la langue et la race doivent interagir pour façonner une ethnicité fictive³⁴⁹. Par ailleurs, Balibar mentionne que cet appareil idéologique d'État bicéphale fonctionne par un processus d'interpellation, une notion reprise du modèle althusserien³⁵⁰. L'école et l'institution codifiant la famille accomplissent « [...] un processus [...] élémentaire (que nous pouvons appeler "primaire") de fixation des affects d'amour et de haine, et de représentation de "soi".³⁵¹ » De cette façon, les individus sont transformés en sujets de la nation.

Malgré des similitudes essentielles au niveau de la démarche adoptée, des différences séparent tout de même le travail de Balibar de celui de Gilroy. En premier lieu, le coauteur de *Race, nation, classe* fait avant tout des propositions théoriques, tandis que Gilroy propose plutôt une analyse empirique. Ensuite, les travaux de Gilroy et de Balibar se distinguent par des conceptions particulières des représentations sociales et des processus par lesquels elles sont produites. Héritier d'Althusser, Balibar présente une théorisation qui insiste principalement sur la reproduction de l'idéologie dominante nationaliste et d'une ethnicité fictive. La théorie de Gilroy sur la culture met l'accent moins sur la stabilité d'une idée de la nation et davantage sur les dynamiques conflictuelles qui la façonnent. Critique de la vision d'Althusser qui est en grande partie également celle de Balibar, David Howarth écrit : « *A [...] difficulty with the Althusserian system of society is that there appears to be very little space for conflicting forms of interpellation and identification, which may challenge the existing "structure-in-dominance".*³⁵² » D'un autre côté, il serait aussi possible de dire que la perspective de Gilroy sous-estime la fixité de certaines représentations sociales qui a trait à la

³⁴⁶ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 133 et 137.

³⁴⁷ Louis Althusser, *op. cit.*, p. 115-116.

³⁴⁸ Étienne Balibar, « La forme nation », *op. cit.*, p. 139.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 140.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 128, 131 et 134.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 128.

³⁵² David Howarth, *Discourse*, Philadelphie, Open University Press, 2000, p. 98.

communauté nationale. Par ailleurs, alors que Gilroy considère que des représentations qui ont trait à la nation émergent de différents lieux dans la société, pour Balibar ce sont plutôt des institutions spécifiques qui reproduisent l'ethnicité fictive, soit les appareils idéologiques d'État que sont l'école et la famille. En somme, les différences entre les réflexions de Balibar et de Gilroy tiennent à leur manière de concevoir les représentations sociales, l'une inspirée d'Althusser et l'autre issue des *Cultural Studies*.

Pour conclure, Balibar approche le problème de la relation du racisme au nationalisme d'une façon qui présente des ressemblances importantes avec Gilroy. Tout d'abord, comme chez ce dernier, la démarche qu'il adopte se distingue de celle de Nairn, Smith et Anderson. Ainsi, Balibar insiste sur la pluralité de formes que peuvent prendre le racisme et le nationalisme. Ensuite, dans une partie de son travail, il se penche sur le problème de l'origine du nationalisme. Par contre, ce questionnement est périphérique dans son argumentaire et il ne considère pas qu'il permet de comprendre plus en profondeur le rapport entre le racisme et le nationalisme. D'autre part, la démarche de Balibar est caractérisée par les deux mêmes prémisses que celle de Gilroy. Premièrement, le philosophe français tente de comprendre le lien entre le racisme et le nationalisme en étudiant les représentations sociales leur étant rattachés et la production de celles-ci. Il s'intéresse à l'articulation historique de ces deux phénomènes. Deuxièmement, Balibar étudie la formation des frontières symboliques de la nation, puis les rapports d'inclusion et d'exclusion qu'implique ce processus. Pour ce faire, il examine la façon dont est constituée l'ethnicité fictive au moyen des principes de la communauté de langue et de la communauté de race. Par ailleurs, le modèle théorique de Balibar présente des difficultés, l'une des plus importantes a été évoquée précédemment au sujet de la possibilité de penser la résistance aux représentations racistes et à leur reproduction. À ce propos, dans un texte dédié au philosophe, Reid souligne son implication dans plusieurs luttes de travailleurs immigrants en France dès le début des années 1980. Balibar aurait alors attaqué une conception de la citoyenneté basée sur une idée exclusive de l'ethnicité fictive³⁵³. Pourtant, paradoxalement, la conceptualisation que Balibar présente dans *Race, nation, classe* permet difficilement de penser la résistance et les lieux d'où elle pourrait émerger.

³⁵³ Don Reid, *loc. cit.*, p. 73.

CHAPITRE III

COMPRENDRE L'IMPÉRIALISME COMME EXPÉRIENCE FONDATRICE DU NATIONALISME : EDWARD SAID ET LES APPROCHES POSTCOLONIALES

3.1 Introduction

3.1.1 Placer l'impérialisme au centre du débat

Tout comme ailleurs dans les sciences sociales, le développement des approches postcoloniales a eu un impact sur les réflexions dans le champ des théories du nationalisme. Ces perspectives ont d'abord fait leur apparition dans le domaine des études littéraires au cours des années 1980, pour ensuite s'étendre à d'autres disciplines et champs de recherches³⁵⁴. À ce propos, Marie-Claude Smouts spécifie «[...] [qu'] elles ont très vite franchi les cloisons disciplinaires et sont venues interroger toutes les sciences humaines qui, de près ou de loin, abordent les phénomènes de domination culturelle : anthropologie, linguistique, psychologie, histoire, science politique, etc.³⁵⁵» En apparence disparates, les travaux qui appartiennent aux études postcoloniales partagent tout de même certaines prémisses. Tout d'abord, ces recherches sont préoccupées par l'expérience historique de l'impérialisme et ses prolongements. Pour les théoriciens postcoloniaux, il s'agit d'une épreuve ayant eu de grandes répercussions, façonnant différents aspects de la vie sociale dans les anciennes colonies comme dans les anciennes métropoles coloniales³⁵⁶. Ensuite, les

³⁵⁴ Benita Parry, « The Institutionalization of Postcolonial Studies », in *Postcolonial Literary Studies*, sous la dir. de Neil Lazarus, p. 66-80, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 71 et 74; Marie-Claude Smouts, « Introduction : le postcolonial pour quoi faire? », in *La situation postcoloniale : les postcolonial studies dans le débat français*, sous la dir. de Marie-Claude Smouts, p. 25-66, Paris, Presses de Sciences Po, 2007, p. 34.

³⁵⁵ Marie-Claude Smouts, *op. cit.*, p. 34.

³⁵⁶ Ania Loomba, *Colonialism/Postcolonialism*, New York, Routledge, 2005, p. 22; Leila Gandhi, *Postcolonial Theory: A Critical Introduction*, New York, Columbia University Press, 1998, p. 4; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 80.

enseurs postcoloniaux portent une attention privilégiée aux représentations sociales qui se rattachent aux projets impériaux. D'ailleurs, dans certains cas, ces analyses ont été critiquées pour avoir négligé l'étude des conditions sociales dans lesquelles s'ancrent les significations³⁵⁷. L'arrivée des approches postcoloniales dans le champ des théories du nationalisme, notamment les travaux d'Edward Said, a mis en lumière les liens unissant les entreprises impériales des 19^e et 20^e siècles, puis la formation des nationalismes. Ces approches ont suscité une remise en question de l'eurocentrisme qui prévalait dans ce champ³⁵⁸.

Dès le départ, signalons que les approches postcoloniales bousculent des interprétations de l'impérialisme présentes à l'intérieur des théories du nationalisme, principalement celles d'Ernest Gellner et de Benedict Anderson. Elles mettent à mal l'idée que le colonialisme appartient au passé et qu'il serait sans conséquence importante pour le présent. Suivant les perspectives postcoloniales, les projets impériaux auraient laissé une empreinte non négligeable, notamment sur le développement du nationalisme. Comme Jyoti Puri l'indique : « *Nationalism flourished alongside imperial expansion, both in the heart of the empire and in the colonies.* »³⁵⁹ Or, dans son important ouvrage *Nations and Nationalism*, Gellner présente l'impérialisme des 19^e et 20^e siècles comme un phénomène transitoire et purement économique. L'industrialisation dans les pays européens engendre une supériorité économique et technologique qui amène la domination d'autres parties du monde. Lorsque ces avancées se répandent, l'impérialisme et les relations inégales qui l'accompagnent s'essoufflent³⁶⁰. Dans un texte publié en réponse au livre de Said *Culture and Imperialism*, Gellner réitère sa position. Envisageant l'impérialisme comme un phénomène essentiellement économique, il écrit : « *Like the emperor who found Rome brick and left it marble, these conquerors found the world agrarian and left it industrial, or poised to become such.* »³⁶¹. Dans le livre *Imagined Communities*, Benedict Anderson envisage également l'impérialisme

³⁵⁷ Frederick Cooper, « The Rise, Fall, and Rise of Colonial Studies, 1951-2001 », chap. in *Colonialism in Question : Theory, Knowledge, History*, p. 33-55, Berkeley, University of California Press, 2005, p. 47; Ania Loomba, *op. cit.*, p. 22-23 et 84; Benita Parry, *op. cit.*, p. 74 et 80.

³⁵⁸ Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 28; David McCrone, *op. cit.*, p. 103; Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 193-194; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 59 et 73.

³⁵⁹ Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 101.

³⁶⁰ Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, *op. cit.*, p. 41-42.

³⁶¹ Ernest Gellner, « The Mightier Pen: The Double Standards of Inside-out Colonialism », *Encounters with Nationalism*, Oxford, Blackwell Publishers, 1994, p. 159.

comme un phénomène du passé qui aurait été transcédé. Pour ce penseur, l'impérialisme qui apparaît dans la seconde moitié du 19^e siècle est une tentative d'unir deux systèmes culturels incompatibles, à savoir le principe dynastique et le nationalisme. D'après Anderson, cet assemblage instable est un échec. À terme, le nationalisme l'emporterait, remplaçant les idées aristocratiques et supplantant l'impérialisme³⁶².

Dans le champ des théories du nationalisme, les approches postcoloniales ont laissé leur marque sur le débat qui concerne la relation du racisme au nationalisme. En 1993, quelques années suivant les interventions de Gilroy et de Balibar, Edward Said fait paraître l'ouvrage *Culture and Imperialism*. L'auteur y présente une analyse de la face culturelle de l'impérialisme. Aux yeux de Said, des images et des discours racistes sur l'altérité coloniale se développent en Europe et soutiennent les projets impériaux. L'auteur se penche sur ces représentations à l'intérieur de grandes œuvres littéraires européennes. Said postule que des nationalismes et des cultures nationales se développent en relation à ces significations. Ainsi, selon le penseur, l'imaginaire rattaché à l'impérialisme affecte le développement du nationalisme et ses répercussions sont durables. Qui plus est, au cours de la période où est publié *Culture and Imperialism*, d'autres études traitent du problème de l'articulation du racisme et du nationalisme d'une manière similaire. L'une des interventions les plus significatives est l'ouvrage *The Nation and Its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories* de Partha Chatterjee. Paru également en 1993, ce livre retrace l'élaboration de différents aspects du nationalisme indien en lien avec le discours racial sur la différence coloniale qui dominait en Inde à l'époque de la colonisation britannique³⁶³. Dans ce qui suit, il sera avant tout question de l'intervention de Said.

L'ouvrage *Culture and Imperialism* ne rompt pas entièrement avec les réflexions précédentes dans le débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme, mais il transforme tout de même les conventions en proposant une nouvelle façon d'approcher le problème. Soulignons d'abord que des facettes de l'analyse de Said ne sont pas entièrement inédites. À ce titre, comme Gilroy et Balibar, il étudie principalement les représentations sociales qui ont trait à

³⁶² Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2^e éd., 1991, *op. cit.*, p. 93 et 110-111.

³⁶³ Partha Chatterjee, *The Nation and its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

la nation et à la race. Néanmoins, Said présente une nouvelle manière d'aborder le thème de la relation du racisme au nationalisme. Sur ce sujet, l'analyse de Said, comme celles d'autres théoriciens postcoloniaux tels que Chatterjee, possède deux caractéristiques majeures. Premièrement, il postule que l'impérialisme des 19^e et 20^e siècles est central pour le développement du nationalisme à la fois dans les métropoles coloniales et dans les colonies. Plus précisément, envisagées comme essentielles aux entreprises impériales, les idées racistes auraient eu un impact non négligeable sur la formation des nationalismes. Deuxièmement, l'influence de l'impérialisme et du racisme qu'il sous-tend se prolongerait dans le monde contemporain, principalement au niveau des représentations sociales constitutives des nationalismes. Ainsi, l'ouvrage *Culture and Imperialism* de Said ouvre un troisième moment dans le débat sur le rapport du racisme au nationalisme à l'intérieur du champ des théories du nationalisme.

3.1.2 Le racisme impérial et le développement du nationalisme

Dans le travail de Said et des théoriciens postcoloniaux, le racisme est pensé comme fondamental à l'impérialisme. Par-delà leurs aspects économiques et militaires, les projets impériaux seraient appuyés par une vaste gamme de représentations sociales. Pour les penseurs postcoloniaux, la stricte codification des différences opérées par le racisme est au centre des significations dont dépend l'impérialisme. C'est ainsi que, parlant des entreprises impériales, Puri écrit : « *Perhaps no other way of marking differences between groups of people and justifying unequal treatment was as important to the colonial rule of difference as race.* »³⁶⁴ À ce propos, l'historien du colonialisme Frederick Cooper signale aussi que l'idée de race et le racisme sont majeurs pour l'élaboration de classifications sociales dans le contexte de l'impérialisme. À ses yeux, il s'agit d'un processus crucial principalement pour les empires modernes des 19^e et 20^e siècles, par opposition aux empires aristocratiques antérieurs insistants moins sur des classifications rigides³⁶⁵.

³⁶⁴ Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 82.

³⁶⁵ Frederick Cooper, « Introduction : Colonial Questions, Historical Trajectories », chap. in *Colonialism in Question : Theory, Knowledge, History*, p. 3-32, Berkeley, University of California Press, 2005, p. 22-23.

D'après Said et les penseurs postcoloniaux, le racisme impérial affecte le développement du nationalisme. Ils soulignent tout d'abord qu'en Europe, le nationalisme se forme au moment des entreprises de domination impériale, principalement aux 19^e et 20^e siècles. Pour ces théoriciens, les doctrines raciales bénéficient alors d'une forte présence dans les différentes métropoles. Dans ces circonstances, le développement des nationalismes européens serait affecté par la prédominance du racisme impérial. De plus, du côté des colonies, les nationalismes anticoloniaux émergent en réaction à l'impérialisme et au racisme qui l'accompagne. Or, le type de lien unissant le racisme et le nationalisme peut varier³⁶⁶. Non seulement cette relation possède plusieurs facettes, mais elle dépend de contextes singuliers. Si les penseurs postcoloniaux avancent des conceptualisations différentes, plusieurs d'entre eux soutiennent néanmoins que l'identité nationale est construite en opposition à des représentations de l'altérité, souvent racialisée. Ainsi, en référence au travail de Said et d'autres auteurs postcoloniaux, Geoff Eley et Ronald Suny écrivent :

[...] sensitivity to nationalism's negative codings, to the ways in which even the nation's most generous and inclusively democratic imaginings entail processes of protective and exclusionary positioning against Others, often extraordinarily subtle, but including of course the most violent forms of direct colonial rule, is one of the most important gains of the last two decades.³⁶⁷

En résumé, les approches postcoloniales traitent du lien entre race et nation à partir de l'expérience de l'impérialisme, en tant qu'il s'agit d'un moment fondateur du nationalisme.

3.1.3 L'héritage persistant de l'impérialisme

Tant pour Said que pour les autres théoriciens postcoloniaux, l'impérialisme et le racisme, qui lui a été indispensable, ont laissé leur trace sur les nationalismes contemporains. Soulignons d'abord que l'intérêt de ces penseurs pour le colonialisme et l'impérialisme n'est pas qu'historique. Autrement dit, ils sont préoccupés par davantage que l'origine du

³⁶⁶ Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 73.

³⁶⁷ Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 28.

nationalisme. D'après les théoriciens postcoloniaux, le moment duquel émergent les nations est significatif pour autant qu'il les marque d'une façon durable. En ce sens, Robert Young écrit : « *The postcolonial does not privilege the colonial. It is concerned with colonial history only to the extent that that history has determined the configurations and power structures of the present [...]* »³⁶⁸ Ces penseurs examinent principalement l'empreinte que laisse le racisme de l'ère des empires sur la configuration des imaginaires nationaux contemporains. Ils privilégient ainsi l'étude des représentations sociales liées au nationalisme.

Au sein des approches postcoloniales, des liens entre le passé et le présent sont établis au moyen de démarches spécifiques posant parfois problème du point de vue de l'étude historique. Insistant sur la nécessité d'examiner le déploiement des processus historiques, Cooper cerne des pratiques courantes à l'intérieur des analyses postcoloniales pouvant être questionnées³⁶⁹. Certaines d'entre elles sont présentes dans les réflexions postcoloniales sur le nationalisme à des degrés divers, notamment dans *Culture and Imperialism* de Said. Premièrement, il y a la pratique qui consiste à étudier le colonialisme de manière générale, puis à sélectionner un texte pour en faire le modèle typique d'une perspective sociale, celle du colonisé ou du colonisateur. Le danger de ce type de démarche, nommée « *story plucking* » par Cooper, est d'obscurcir la spécificité d'une expérience historique, ainsi que le contexte et les luttes qui l'entourent³⁷⁰. Deuxièmement, les théoriciens postcoloniaux établissent parfois des liens, notamment des relations de causalité, entre des phénomènes appartenant à des époques séparées en omettant d'étudier la période historique intermédiaire. Selon Cooper, cette approche, désignée comme la pratique de « *leapfrogging legacies* », entraînerait parfois l'occultation de phénomènes importants³⁷¹.

Examinons maintenant l'intervention de Said quant au problème de l'articulation du racisme et du nationalisme. L'auteur de *Culture and Imperialism* apporte une nouvelle manière d'aborder cette question aux débats qui animent les théories du nationalisme. D'autres théoriciens postcoloniaux qui ont écrit au début des années 1990 ont présenté des études au

³⁶⁸ Robert Young, *Postcolonialism : An Historical Introduction*, Malden, Blackwell Publishing, 2001, p. 4.

³⁶⁹ Frederick Cooper, « Introduction : Colonial Questions, Historical Trajectories », *op. cit.*, p. 17.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 17.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 17-18.

cœur desquelles apparaissent les mêmes caractéristiques, à ce niveau le travail de Chatterjee est exemplaire.

3.2 Edward Said et le nationalisme en tant qu'héritage de l'impérialisme

3.2.1 L'œuvre tardive d'Edward Said

En 1993, paraît l'ouvrage *Culture and Imperialism* d'Edward Said. L'auteur se penche sur la dimension culturelle de l'impérialisme européen des 19^e et 20^e siècles. Il cherche à montrer la présence de représentations sociales appuyant les projets impériaux à l'intérieur des grandes œuvres littéraires écrites et diffusées en Europe. À ses yeux, le racisme y occupe une place essentielle. Said s'intéresse à la constitution, dans ce contexte, de nationalismes et de cultures nationales tant du côté des colonisateurs que des colonisés. Dans *Culture and Imperialism*, il poursuit l'analyse du lien entre la littérature, la culture et le pouvoir entamée plus d'une décennie auparavant dans son ouvrage *Orientalism*³⁷². Néanmoins, dans ce premier livre le thème du nationalisme était absent, alors que dans son ouvrage plus tardif il est prépondérant.

L'ouvrage *Orientalism*, publié en 1978, est l'écrit de Said qui a connu la réception la plus retentissante. Il constitue l'une des principales sources d'inspirations pour les approches postcoloniales. Dans ce travail, l'auteur retrace l'élaboration et la consolidation d'un discours qu'il nomme l'orientalisme. Ce terme désigne un ensemble de représentations, élaborées principalement en Europe, qui concernent l'Orient, tant sa géographie que ses habitants et leurs cultures. Par ailleurs, pour Said, l'idée de l'Occident a largement été constituée en opposition à cette image de l'altérité orientale³⁷³. De plus, il envisage l'orientalisme comme un discours soutenant des relations de pouvoir inégales, à savoir des rapports de domination³⁷⁴. D'ailleurs, s'il s'agit d'une vision issue d'abord des sciences sociales et de la littérature, pour Said l'orientalisme devient une institution servant d'appui à

³⁷² Valerie Kennedy, *Edward Said : A Critical Introduction*, Cambridge, Politis Press, 2000, p. 81; Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Books, 1993, p. xii.

³⁷³ Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979, p. 7.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 12 et 28.

l'impérialisme³⁷⁵. Du reste, l'ouvrage *Orientalism* a eu une portée considérable, dépassant le domaine de la critique littéraire et culturelle d'où il provient. Parlant de ce livre, Cooper écrit : « *Said's influence has been profound, and not limited to literary studies: his approach opened up analysis of a wide range of cultural productions and their representations of difference, power, and progress.* »³⁷⁶ De façon plus spécifique, cette oeuvre est considérée comme étant constitutive des études postcoloniales. À ce titre, des commentateurs indiquent que ce champ de réflexion s'est formé principalement à travers les réactions suscitées par l'ouvrage, puis les tentatives de palier aux tensions et aux insuffisances de celui-ci³⁷⁷. Ainsi, le livre *Culture and Imperialism* paraît au moment où les travaux postcoloniaux foisonnent, dans le sillage d'*Orientalism*³⁷⁸.

L'intervention que représente *Culture and Imperialism* est significative pour plusieurs débats, particulièrement celui sur l'articulation du racisme et du nationalisme à l'intérieur des théories du nationalisme. De prime abord, soulignons que le penseur revient sur différentes propositions de théoriciens du nationalisme, tels que Benedict Anderson et Ernest Gellner. Cependant, Said n'attaque jamais explicitement les thèses sur le lien du racisme au nationalisme provenant du domaine des études sur le nationalisme. Il s'en prend plutôt à d'importants postulats qu'il considère répandus en sciences sociales. À titre d'exemple, il affirme : « [...] *scarcely any attention has been paid to what I believe is the privileged role of culture in the modern imperial experience, and little notice taken of the fact that the extraordinary global reach of classical nineteenth- and early-twentieth-century European imperialism still casts a considerable shadow over our own time.* »³⁷⁹ Ce faisant, Said conteste des insuffisances qui affectent notamment le champ des théories du nationalisme. D'autre part, face à ces manquements, Said avance ses propres propositions sur le thème du rapport entre le racisme et le nationalisme. C'est ainsi qu'il met de l'avant une nouvelle façon d'aborder ce problème et déplace les conventions entourant l'étude de cette question dans le champ des théories du nationalisme. En témoigne la place centrale qu'occupent les réflexions

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 95.

³⁷⁶ Frederick Cooper, « The Rise, Fall, and Rise of Colonial Studies, 1951-2001 », *op. cit.*, p. 47.

³⁷⁷ Leila Gandhi, *op. cit.*, p. 67; Valerie Kennedy, *op. cit.*, p. 113; Robert Young, *op. cit.*, p. 385.

³⁷⁸ Valerie Kennedy, *op. cit.*, p. 82-83.

³⁷⁹ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 5.

de *Culture and Imperialism* sur l'articulation du racisme et du nationalisme dans les écrits commentant le débat au sein des théories du nationalisme³⁸⁰.

Avec l'ouvrage de Said *Culture and Imperialism*, le problème de la relation du racisme au nationalisme est abordé d'une manière nouvelle dans les théories du nationalisme. Deux caractéristiques définissent l'approche de l'auteur. Premièrement, il s'intéresse avant tout à l'expérience historique de l'impérialisme et, plus précisément, à la dimension culturelle du phénomène. En effet, pour Said, les représentations sociales de l'altérité, et le racisme qu'elles véhiculent, sont constitutives de l'impérialisme. À ses yeux, ces images de l'« Autre » entrent dans la formation des nationalismes. Deuxièmement, l'auteur insiste sur la persistance de représentations appuyant jadis l'impérialisme. Said soutient que les nationalismes façonnés dans le contexte culturel propre aux anciens empires sont teintés de manière durable.

3.2.2 La face culturelle de l'impérialisme

Dès le départ, il est indispensable d'examiner les notions au centre de la réflexion de Said dans *Culture and Imperialism*, dont l'une des principales est la culture. D'après le penseur, cette notion possède deux significations qui se côtoient de manière conflictuelle. Said fait sienne la première et attaque la seconde. Suivant la première conception de la culture, celle-ci est considérée comme un phénomène étendu et irrégulier. La notion désigne alors un ensemble varié de pratiques symboliques servant à représenter et à communiquer³⁸¹. Entre autres, les narrations sont des pratiques culturelles auxquelles Said accorde une attention privilégiée, notamment celles qui concernent les nations européennes, des territoires étrangers, ainsi que leurs habitants³⁸². Ainsi, les manifestations et les formes de la culture sont diverses et elles se retrouvent tant dans les milieux populaires que dans le monde savant et artistique. Pour Said, la culture est fondamentalement liée à l'expérience historique³⁸³. Cela

³⁸⁰ McCrone, *op. cit.*, p. 103; Geoff Eley et Ronald Grigor Suny, *op. cit.*, p. 14; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 80 et 101.

³⁸¹ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. xii.

³⁸² *Ibid.*, p. xii-xiii.

³⁸³ *Ibid.*, p. xxii.

dit, il est tout de même possible de la distinguer, du moins partiellement, de la sphère de l'économie, du social et de la politique³⁸⁴.

Said expose une seconde conception de la culture plus circonscrite, mais qu'il considère problématique à plusieurs égards. La culture peut signifier un ensemble de connaissances et de créations qui seraient détachées de l'expérience commune, puisque jugées supérieures. Le terme culture désigne ainsi un ensemble déterminé d'œuvres qui représenteraient l'excellence dans une société³⁸⁵. Pour Said, cette idée de la culture est généralement englobée dans un discours sur la nation. Il devient ainsi impossible d'envisager les pratiques culturelles autrement qu'à travers le modèle de la culture nationale. À ce propos, Said écrit : « *In time, culture comes to be associated, often aggressively, with the nation or the state; this differentiates "us" from "them," almost always with some degree of xenophobia. Culture in this sense is a source of identity, and a rather combative one [...]* »³⁸⁶. Or, le penseur s'en prend à cette conception plus étroite de la culture pour plusieurs raisons. En premier lieu, les pratiques culturelles sont envisagées comme étant séparées du monde vécu, alors qu'aux yeux de Said, elles émergent d'expériences historiques spécifiques. Deuxièmement, selon le penseur, la culture est toujours constituée d'emprunts et d'appropriations, il n'y a donc jamais d'unités culturelles tout à fait séparées et autonomes³⁸⁷.

La notion d'impérialisme est également de première importance dans l'analyse de Said. Dans *Culture and Imperialism*, il indique d'abord qu'il s'agit d'un ensemble d'actions et d'idées déployées par une métropole de façon à dominer des territoires étrangers, ainsi que les individus qui y habitent. L'impérialisme comporte des dimensions culturelles, politiques, sociales et économiques. Le colonialisme, qui désigne l'acte d'occuper un territoire assujéti, est un prolongement de ce phénomène. Pour Said, à l'époque contemporaine, l'impérialisme demeure, tandis que le colonialisme s'est achevé³⁸⁸. Et c'est avant tout à la mise en lumière de la dimension culturelle de l'impérialisme que le théoricien littéraire s'attache³⁸⁹. À ce titre,

³⁸⁴ *Ibid.*, p. xii.

³⁸⁵ *Ibid.*, p. xiii.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. xiii.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. xiii-xiv, 15 et 58.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 9.

³⁸⁹ *Ibid.*, p. xii.

Said écrit : « *Neither imperialism nor colonialism is a simple act of accumulation and acquisition. Both are supported and perhaps even impelled by impressive ideological formations that include notions that certain territories and people require and beseech domination, as well as forms of knowledge affiliated with domination [...] ³⁹⁰* ». Par-delà ses dimensions d'exploitation économique et de conquête militaire, l'impérialisme possède une face culturelle qui est fondamentale à sa durabilité et à son effectivité.

D'après Said, les représentations sociales qui soutiennent l'impérialisme dans la sphère de la culture sont essentielles à l'entreprise. En ce sens, parlant des États impérialistes, Said met de l'avant la question suivante : « *How within them was consent gained and continuously consolidated for the distant rule of native peoples and territories? ³⁹¹* » Aux yeux de l'auteur, ce consentement est obtenu dans les domaines des arts, de la littérature et des sciences en Europe. Des représentations rendant acceptable, et même nécessaire, la domination de territoires lointains sont diffusées dans le champ de la culture³⁹². Concernant la diffusion de l'impérialisme, Said affirme : « [...] *all kinds of preparations are made for it within a culture; then in turn imperialism acquires a kind of coherence, a set of experiences, and a presence of ruler and ruled alike within culture. ³⁹³* » Soulignons que pour Said la relation entre culture et impérialisme n'est pas fixe, mais changeante en fonction des circonstances historiques³⁹⁴. Finalement, il soutient que l'espace de la culture dans les métropoles européennes aux 19^e et 20^e siècles est recouvert d'idées et d'images qui concernent les territoires et les habitants des colonies³⁹⁵.

Le médium que Said étudie dans *Culture and Imperialism* est le roman. Plus précisément, il se penche sur des écrits appartenant au répertoire des grandes oeuvres littéraires européennes. Il examine principalement des romans français et britanniques des 19^e et 20^e siècles, tels que *Kim* de Rudyard Kipling, *Mansfield Park* de Jane Austen, *Heart of Darkness* de Joseph Conrad et *L'Étranger* d'Albert Camus. À ce propos, Valerie Kennedy soutient que la

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 9.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 51.

³⁹² *Ibid.*, p. 10.

³⁹³ *Ibid.*, p. 11.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 14.

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 9.

démarche de Said est quelque peu paradoxale : d'un côté, elle présente une intention radicale qui consiste à lier culture et politique, puis de l'autre, elle marque un intérêt plus conservateur pour des oeuvres classiques³⁹⁶. En effet, pour Said, la littérature et la culture doivent être comprises comme traversées par le contexte politique, qu'il considère marqué par l'impérialisme : « [...] *the major, I would say determining, political horizon of modern Western culture* [...] »³⁹⁷. Comme le remarque Kennedy, Said choisit effectivement d'examiner des oeuvres faisant partie des canons de la littérature européenne. Il s'intéresse avant tout à des écrits britanniques du 19^e siècle³⁹⁸. Cela est justifiable puisque c'est en Grande-Bretagne à cette époque que la présence symbolique de l'impérialisme dans les romans est la plus forte et en raison de la diffusion importante de ces romans³⁹⁹.

Des représentations distinctes des entreprises impériales se développent dans différents contextes : elles sont liées à des expériences spécifiques de l'impérialisme. En effet, aux yeux de Said, la culture est toujours rattachée de près à une expérience déterminée du monde. En d'autres mots, la position sociale et politique qu'occupent des individus affecte leur regard. L'auteur souligne qu'il n'y a pas de position surplombante qui permette de se détacher d'une expérience particulière de la société. Said écrit : « [...] *no one has the epistemological privilege of somehow judging, evaluating, and interpreting the world free from the encumbering interests and engagements of the ongoing relationships themselves.* »⁴⁰⁰ Cela dit, pour l'auteur, il est toujours possible d'examiner, d'interpréter et de comprendre les expériences vécues par d'autres⁴⁰¹. En relation à l'impérialisme, Said souligne que des représentations sociales contrastées de ce phénomène se sont développées dans des contextes différents. Cette disparité d'expérience et de représentation est particulièrement saillante de part et d'autre de la limite qu'institue l'impérialisme. Dans les métropoles et dans les colonies, des visions tout à fait distinctes des projets impériaux se développent. Pour décrire ce fossé, Said utilise la notion de « *discrepant experience* »⁴⁰². Or, les œuvres qu'étudie Said

³⁹⁶ Valerie Kennedy, *op. cit.*, p. 97.

³⁹⁷ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 60.

³⁹⁸ Valerie Kennedy, *op. cit.*, p. 99.

³⁹⁹ Bill Ashcroft et Pal Ahluwalia, *Edward Said*, 2^e éd, New York, Routledge, 2009, p. 88.

⁴⁰⁰ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 55.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 32-22.

sont toutes produites dans les différentes métropoles impériales et leurs perspectives sont marquées par ce contexte.

Pour Said, dans chaque métropole impériale, des significations semblables liées à l'impérialisme traversent différentes œuvres littéraires. Ainsi, dans les écrits procédant d'un même contexte, des visions similaires de l'empire, des colonies et de la métropole sont défendues. Pour Said, on retrouve dans ces textes une même façon de diviser, de catégoriser et de définir l'espace géographique, puis les individus qui habitent ces territoires. L'auteur met de l'avant la notion de « structure d'attitude et de référence » pour étudier cette réalité⁴⁰³. À ce propos, Said écrit : « *I am talking about the way in which structures of location and geographical reference appear in the cultural languages of literature, history, or ethnography, sometimes allusively and sometimes carefully plotted, across several individual works that are not otherwise connected to one another or to an official ideology of "empire."* »⁴⁰⁴ Le théoricien souligne que cette structure n'est pas tout à fait la même dans chacune des métropoles européennes : elles ont chacune leurs particularités. Autrement dit, pour Said, des ensembles distincts de représentations soutiennent des projets impériaux différents⁴⁰⁵. Pour finir, notons que cette notion de structure d'attitude et de référence élaborée par Said est inspirée du concept de *structure of feeling* employé par Raymond Williams, notamment pour mettre en lumière la transformation des conventions littéraires⁴⁰⁶. Comme le signale Kennedy, le sens de cette notion est élargi dans *Culture and Imperialism* pour éclairer le contexte politique de l'impérialisme et pour examiner les représentations du territoire qu'il implique⁴⁰⁷.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. xxiii et 52-53.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 52.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 52.

⁴⁰⁶ Bill Ashcroft et Pal Ahluwalia, *op. cit.*, p. 88; Valerie Kennedy, *op. cit.*, p. 94; Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 52.

⁴⁰⁷ Valerie Kennedy, *op. cit.*, p. 94.

3.2.3 Les représentations sociales de l'altérité et le racisme

D'après Said, les représentations de l'altérité, concernant les sujets impériaux et les territoires qu'ils habitent, occupent une place importante dans la sphère de la culture en Europe, notamment dans les grandes œuvres littéraires. Dans *Culture and Imperialism*, Said présente trois opérations fondamentales pour la constitution de l'image de l'« Autre » dans les domaines des arts, de la littérature et des sciences en Europe⁴⁰⁸. Premièrement, une autorité supérieure est attribuée au regard de l'observateur européen. En contrepartie, la perspective des sujets impériaux est dévaluée. Deuxièmement, des différenciations rigides sont établies entre les habitants des métropoles et ceux des colonies; dans plusieurs cas, ces derniers sont infériorisés. En troisième lieu, l'altérité est définie par des façons particulières de représenter l'espace géographique. Ces trois processus distincts, mais entremêlés, seront examinés plus en détail tour à tour.

Aux yeux de Said, le roman vient consolider l'autorité de l'observateur européen au détriment du regard des individus asservis par les projets impériaux. Dans ces œuvres, la possibilité de prendre la parole, puis de décrire et d'analyser le monde n'est pas accordé à tous : seule la perspective européenne apparaît comme pertinente⁴⁰⁹. À ce titre, faisant appel à l'exemple du livre *Heart of Darkness* de Joseph Conrad, Said écrit : « *Conrad's readers of the time were not expected to ask about or concern themselves with what became of natives. What mattered to them was how Marlow makes sense of everything, for without his deliberately fashioned narrative there is no history worth telling, no fiction worth entertaining, no authority worth consulting.* »⁴¹⁰ De plus, selon le critique littéraire, le jugement des Européens n'est jamais présenté comme étant partial, c'est-à-dire rattaché à une expérience spécifique. Autrement dit, dans les romans étudiés, l'observateur européen s'exprime sur divers thèmes de manière qui serait désintéressée ou neutre⁴¹¹. Du reste, pour Said, les Européens s'attribuent la tâche de comprendre et d'organiser symboliquement le monde, entre autres les territoires à l'extérieur de l'Europe. Ainsi, l'observateur européen

⁴⁰⁸ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, op. cit., p. 58-59.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 58, 77 et 80.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 165.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 168.

peut élaborer des représentations des sujets impériaux, mais ne leur permet pas de parler pour eux-mêmes⁴¹².

Pour Said, l'altérité est produite au moyen d'un second processus : la classification. Tout d'abord, il faut souligner que, d'après l'auteur, des différenciations rigides et invariables sont centrales pour l'impérialisme. Au niveau culturel, il y a une codification importante des différences entre les individus des métropoles européennes et ceux des colonies. Ces catégorisations ne laissent aucune place à l'ambiguïté⁴¹³. L'opération de classification est liée à une façon spécifique de concevoir les sujets coloniaux. Premièrement, ces derniers sont pensés comme étant à l'abri des transformations historiques : on leur attribue des caractéristiques immuables. Deuxièmement, les individus assujettis sont racialisés et représentés comme étant inférieurs ou, du moins, subordonnés aux citoyens européens⁴¹⁴. En ce sens, selon Said, « [...] *the inferiority of the non-white races, the necessity that they be ruled by a superior race, and their absolute unchanging essence was a more or less unquestioned axiome of modern life.* »⁴¹⁵ Pour l'auteur de *Culture and Imperialism*, dans la sphère culturelle européenne, l'altérité des individus provenant de l'extérieur de l'Europe est pensée à travers un discours sur les races, mais également au moyen de l'idée de différences culturelles et ontologiques incommensurables et définitives⁴¹⁶. Dans tous les cas, ces représentations de l'altérité possèdent une connotation raciste qui délégitime les représentations des sujets provenant des colonies et leur attribue un statut inférieur aux individus venant des métropoles.

D'après Said, l'image de l'« Autre » est également constituée à travers des représentations de l'espace géographique. Dans *Culture and Imperialism*, l'auteur insiste sur la dimension territoriale de l'impérialisme. Outre l'action d'occuper des terres, l'impérialisme se manifeste également au niveau culturel comme une volonté de découper et de nommer l'espace. Pour Said, les écrivains, les artistes et les scientifiques européens élaborent des représentations de

⁴¹² *Ibid.*, p. 50 et 99.

⁴¹³ *Ibid.*, p. xxv et 108.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 59 et 151

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 151.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 59.

territoires lointains ayant pour résultat une forme de maîtrise idéologique de ces espaces⁴¹⁷. Ainsi, au sujet du roman *L'Étranger* d'Albert Camus, Said écrit : « *What I want to do is to see Camus's fiction as an element in France's methodically constructed political geography of Algeria, which took many generations to complete, the better to see it as providing an arresting account of the political and interpretative contest to represent, inhabit, and possess the territory itself [...]* »⁴¹⁸. Said met en lumière la tendance des écrivains venant de différentes métropoles d'Europe à adopter une perspective universaliste et à s'arroger le regard sur les territoires colonisés d'outre-mer en les décrivant abondamment⁴¹⁹. De plus, il souligne que ces représentations hiérarchisent l'espace, c'est-à-dire que certains lieux apparaissent comme centraux et d'autres périphériques ou secondaires⁴²⁰.

L'une des hypothèses fondamentales de *Culture and Imperialism* est que les représentations de l'altérité sont constituées dans la sphère de la culture avant les entreprises coloniales de la seconde moitié du 19^e siècle et qu'elles survivent à ces interventions. Premièrement, pour Said, des ensembles structurés de significations concernant l'« Autre » existaient dès la fin du 18^e siècle en Europe. Ainsi, avant l'âge des empires, qui débiterait autour de 1878, des représentations appuyant ces projets sont déjà présentes dans les arts, la littérature et les sciences⁴²¹. En ce sens, Said écrit : « *The great rhetoricians of theoretical justification for empire after 1880 – in France, Leroy-Beaulieu, in England, Seeley – deploy a language [...] whose ideological discrimination between "us" and "them" had already matured elsewhere – in fiction, political science, racial theory, travel writing.* »⁴²² Deuxièmement, l'auteur met en évidence que les images de l'altérité se sont maintenues, au niveau culturel, après les décolonisations. Ainsi, des représentations sociales constituées à une époque antérieure persisteraient⁴²³. Pour Solomos et Back, la proposition de Said voulant que les images contemporaines de l'« Autre » soient héritées de l'impérialisme est primordiale pour les travaux sur le racisme⁴²⁴.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 58 et 78.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 176.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 76 et 105.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 52, 58 et 106.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 58 et 81.

⁴²² *Ibid.*, p. 107.

⁴²³ *Ibid.*, p. 9 et 68.

⁴²⁴ Les Back et John Solomos, *op. cit.*, p. 21.

3.2.4 La formation de nationalismes au coeur des empires

D'après Said, les représentations qui ont trait à l'altérité marquent durablement le domaine de la culture tant dans les métropoles d'Europe que du côté des colonies. Essentielles aux projets impériaux, ces significations influencent tout d'abord la construction de l'image que les européens ont d'eux-mêmes. En ce sens, Said insiste sur le rôle joué par ces représentations de l'« Autre » dans la formation de nationalismes et d'identités nationales en Europe. À ce propos, il écrit : « [...] *studying the relationship between the "West" and its dominated cultural "others" is not just a way of understanding an unequal relationship between unequal interlocutors, but also a point of entry into studying the formation and meaning of Western cultural practices themselves.* »⁴²⁵ Les classifications élaborées dans les métropoles d'Europe ont un impact également sur les imaginaires développés dans les colonies. Ils affectent notamment la formation de nationalismes anticoloniaux. Dans *The Sociology of Nationalism*, David McCrone souligne que l'originalité de la contribution de Said a été de mettre en évidence la persistance des effets de l'impérialisme au niveau culturel, principalement sur le développement de nationalismes dans les métropoles et les colonies⁴²⁶. Nous traiterons d'abord du nationalisme en Europe pour ensuite détailler celui qui émerge des luttes de décolonisation sur les territoires d'outre-mer.

Le nationalisme, selon Said, est caractérisé par le recours au même type de classifications rigides qui structurent l'impérialisme. Tout d'abord, signalons que l'auteur de *Culture and Imperialism* fait appel à la notion de communauté imaginée, provenant de l'œuvre de Benedict Anderson, pour concevoir les nationalismes. Said emprunte ce terme principalement pour mettre en évidence le travail d'élaboration culturelle et imaginaire que les nationalismes nécessitent⁴²⁷. Cependant, contre Anderson, le théoricien postcolonial affirme que la constitution de nationalismes exige davantage que des langues nationales. Pour Said, ces langues doivent donner lieu à des pratiques culturelles à travers lesquelles les nations sont représentées, telles que des écrits et des récits⁴²⁸. D'autre part, l'auteur de *Culture and*

⁴²⁵ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 191.

⁴²⁶ David McCrone, *op. cit.*, p. 117.

⁴²⁷ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 200 et 232.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 215.

Imperialism soutient que le nationalisme codifie les différences de la même manière que sous l'impérialisme. Dans les deux cas, il y aurait des efforts déployés pour constituer, dans la sphère de la culture, des ensembles cohérents, stables et clairement distincts⁴²⁹.

Dans l'ouvrage *Culture and Imperialism*, Said soutient que les représentations de l'altérité présentes au niveau culturel en Europe ont affecté le processus de formation des nationalismes sur le continent. Déjà, dans le livre *Orientalism*, l'auteur affirmait que l'idée de l'Occident s'était constituée en opposition à l'Orient imaginé des Européens. En ce sens, Said écrivait : « [...] *the Orient helped to define Europe (the West) as its contrasting image, idea, personality, experience.* ⁴³⁰ » Or, le nationalisme n'était pas étudié dans *Orientalism*. Néanmoins, dans son ouvrage plus tardif, Said a recourt au même type de réflexion pour comprendre la formation des identités nationales en Europe. Ainsi, dans les différentes métropoles impériales, une image de soi est façonnée comme le négatif des représentations de l'« Autre »⁴³¹. Comme le souligne McCrone, en parlant de l'analyse de Said dans *Culture and Imperialism*, « [...] *the crucial point [is] that constructing the national "self" intimately involves constructing the "other".* ⁴³² » La race, l'empire et la nation sont ainsi liés, au coeur des métropoles d'Europe, par ce processus définissant à la fois des identités nationales et leur altérité.

Pour Said, les nationalismes européens se forment à l'intérieur des structures d'attitude et de référence présentes dans la culture de chacune des métropoles impériales. Dans ces structures, qui traversent la littérature, les arts et les sciences, apparaissent des représentations de l'altérité dépeignant les colonies. C'est au centre de ces structures, en opposition à l'image de l'« Autre », que sont délimitées des identités nationales distinctives. À ce titre, Said écrit : « *These structures [...] are bound up with the development of Britain's cultural identity, as that identity imagines itself in a geographically conceived world. Similar structures may be remarked in French and American cultures, growing for different reasons and obviously in*

⁴²⁹ *Ibid.*, p. xxv-xxvi et 31-32.

⁴³⁰ Edward W. Said, *Orientalism*, *op. cit.*, p. 1-2.

⁴³¹ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 52.

⁴³² David McCrone, *op. cit.*, p. 108.

*different ways.*⁴³³ » En résumé, les représentations sociales qui concernent les nations européennes naissent aux côtés, et par contraste, aux images de l'altérité qui traversent le domaine culturel dans les différents États impérialistes.

3.2.5 L'avènement des nationalismes anticoloniaux

L'impérialisme européen amène des changements culturels de taille dans les colonies. Pour Said, la formation de nationalismes anticoloniaux constitue l'une des transformations les plus notables. Dès le départ, soulignons qu'il s'en prend à une thèse courante dans les théories du nationalisme, soit l'idée que le nationalisme anticolonial constitue un discours dérivé. Said conteste cette vue de plusieurs penseurs selon laquelle le nationalisme est d'origine européenne, ce qui en ferait un phénomène fondamentalement inadapté aux sociétés auparavant colonisées. Il attribue ce type de proposition à des théoriciens du nationalisme tels qu'Ernest Gellner et Eric Hobsbawm⁴³⁴. Contrairement à d'autres, Said ne conteste pas complètement l'idée que l'origine des nationalismes anticoloniaux soit attribuable à l'Europe⁴³⁵. En revanche, il insiste sur le caractère généralisé des échanges et des emprunts culturels. D'ailleurs, pour Said, l'Europe a été constituée à travers ce type de pratiques⁴³⁶. Ainsi, l'auteur de *Culture and Imperialism* écrit : « *A confused and limiting notion of priority allows that only the original proponents of an idea can understand and use it. But the history of all cultures is the history of cultural borrowings. Cultures are not impermeable [...]* »⁴³⁷

D'après Said, les nationalismes anticoloniaux sont façonnés en deux moments. Premièrement, il y a un processus de réappropriation culturelle, dont le principal écueil est le nativisme. Cette première phase est caractérisée par un refus de la culture européenne⁴³⁸. Elle est également définie par une recherche de traditions et de pratiques culturelles authentiques. Pour Said, il s'agit avant tout d'une tentative de réappropriation symbolique du territoire

⁴³³ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, op. cit., p. 52.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 216.

⁴³⁵ Laura Chrisman, « Nationalism and Postcolonial Studies », in *Postcolonial Literary Studies*, sous la dir. de Neil Lazarus, p. 183-198, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 185.

⁴³⁶ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, op. cit., p. 217.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 217.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 224.

accomplie en repensant l'espace au niveau culturel⁴³⁹. Cette reconstruction des cultures nationales dans les colonies « [...] *reinhabits the landscape using restored ways of life, heroes, heroines, and exploits; it formulated expressions and emotions of pride as well as defiance, which in turn form the backbone of the principal national independence parties.* »⁴⁴⁰ D'autre part, selon Said, le nativisme est possible au cours de ce premier moment de la formation des nationalismes de décolonisation. Celui-ci opère un renversement des représentations de l'altérité essentielles aux projets impériaux de façon à revaloriser les individus assujettis. Or, pour Said, le nativisme est problématique puisqu'il préserve les classifications rigides héritées de l'impérialisme⁴⁴¹. L'auteur affirme ainsi : « [...] *to accept nativism is to accept the consequences of imperialism, the racial, religious, and political divisions imposed by imperialism itself.* »⁴⁴² Pour finir, suivant McCrone, ajoutons que Said se penche avant tout sur la dimension culturelle des nationalismes issus de la décolonisation, plutôt que sur les mouvements politiques⁴⁴³.

Pour Said, lors d'un second moment dans la formation des nationalismes de décolonisation, ceux-ci se transforment en davantage qu'une simple réponse à l'impérialisme. À la suite de la Seconde Guerre mondiale, l'idée de libération aurait été insufflée au sein de plusieurs de ces nationalismes⁴⁴⁴. Aux yeux de Said, cette deuxième phase est marquée par l'émergence, à l'intérieur du nationalisme, du thème de la justice sociale et d'objectifs plus universalistes. Cette transformation est significative pour l'auteur de *Culture and Imperialism* puisqu'elle est caractérisée par une remise en question des divisions ethnoculturelles strictes, présentes dans l'impérialisme et reprises par les nationalismes qui lui succèdent⁴⁴⁵. En ce sens, Said écrit : « [...] *resistance, far from being merely a reaction to imperialism, is an alternative way of conceiving human history. It is particularly important to see how much this alternative reconception is based on breaking down the barriers between cultures.* »⁴⁴⁶ Selon le théoricien, l'idée de libération s'oppose au nativisme et, lorsqu'elle est présente, elle

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 225.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 215.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 228-129.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 228.

⁴⁴³ David McCrone, *op. cit.*, p. 113.

⁴⁴⁴ Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, *op. cit.*, p. 224.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 229-230.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 216.

permet aux nationalismes des nouvelles nations décolonisées de dépasser ce phénomène qu'il juge être un écueil⁴⁴⁷.

En conclusion, dans son ouvrage *Culture and Imperialism*, Said examine le rapport du racisme au nationalisme au moyen d'une démarche qui s'éloigne de celle de ses prédécesseurs. Deux caractéristiques sont au centre de l'approche privilégiée par l'auteur. En premier lieu, la dimension culturelle propre à l'expérience de l'impérialisme est un axe d'analyse majeur. Pour Said, des ensembles structurés de représentations sociales sont essentiels aux projets impériaux, principalement des classifications rigides des individus et des territoires. À ses yeux, cet imaginaire constitué en Europe influence le développement des nationalismes sur le continent. Plus précisément, c'est en opposition aux images racistes de l'altérité que les identités nationales sont façonnées au cœur des métropoles coloniales. Du côté des territoires sous domination européenne, des nationalismes anticoloniaux émergent en réaction à l'impérialisme et aux représentations qui le soutiennent. Deuxièmement, Said insiste sur l'héritage symbolique de l'impérialisme. D'après l'auteur, dans le domaine de la culture, des significations liées aux entreprises impériales sont toujours présentes. Surtout, elles ont modelé des nationalismes qui perdurent à l'époque contemporaine. Par ailleurs, des facettes du travail de Said ont fait l'objet de nombreuses critiques⁴⁴⁸. Soulignons ici le caractère équivoque des définitions qu'il offre de certaines notions. Notamment, Said n'avance pas de critères explicites encadrant le concept de racisme, pourtant central à son travail. On déduit de l'usage qu'il en fait le caractère raciste de la plupart des représentations de l'altérité qui appuient l'impérialisme. Ensuite, il faut mettre en évidence que l'idée de la persistance de l'impérialisme dans la sphère culturelle, bien qu'elle soit majeure dans le travail de Said, est principalement une proposition théorique que Said appuie peu empiriquement. Finalement, au cours de la même période où est publié *Culture and Imperialism*, d'autres penseurs postcoloniaux publient des recherches au centre desquelles apparaissent les mêmes caractéristiques, concernant la dimension culturelle de l'impérialisme et son héritage symbolique. L'ouvrage de Chatterjee, *The Nation and Its Fragments*, est un exemple majeur.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 224 et 229.

⁴⁴⁸ Leila Gandhi, *op. cit.*, p. 68-81; Valerie Kennedy, *op. cit.*, p. 99-106; Robert Young, *op. cit.*, p. 384.

CONCLUSION

Pour conclure, il convient de revenir sur l'interprétation développée dans ce travail au sujet du débat conceptuel sur l'articulation du racisme au nationalisme survenu dans le champ des théories du nationalisme. D'entrée de jeu, réitérons que les réflexions qui abordent ce problème ne sont pas toutes motivées par les mêmes interrogations. Si elles s'intéressent à un même thème et entretiennent un dialogue, les différentes contributions issues des théories du nationalisme n'appréhendent pas toutes ce débat de la même façon. Nous soutenons que le débat sur le lien du racisme avec le nationalisme est constitué de trois moments distinctifs qui se succèdent. Chacun d'entre eux est caractérisé par des préoccupations, des questionnements et une approche spécifiques. En adoptant une perspective historique, ce travail a tenté de montrer comment a évolué, à travers ces trois moments, le débat entre théoriciens du nationalisme sur le rapport du racisme au nationalisme.

La démarche adoptée pour étudier ce débat est basée sur les propositions de Quentin Skinner et la notion de convention élaborée par cet auteur. En résumé, nous avons tenté de voir comment d'importantes interventions intellectuelles ont affecté les conventions structurant la compréhension du lien entre le racisme et le nationalisme. Certaines de ces interventions ont engendré des déplacements ou des ruptures, d'autres ont plutôt reconduit les conventions. Guidées par l'examen des sources secondaires, notre analyse nous a mené à sélectionner six publications importantes. Ce sont ces interventions, ainsi que leurs liens aux autres réflexions sur le nationalisme qui ont été étudiées dans ce travail. À présent, revenons sur les trois moments du débat que les contributions examinées ont permis de délimiter.

Le débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme s'amorce avec la publication du texte « The Modern Janus » de Tom Nairn en 1975, repris dans l'ouvrage *The Break-Up of Britain* paru en 1977. L'auteur y présente une théorie expliquant l'avènement du nationalisme, ainsi que l'aspect fondamental du phénomène que constitue son ambivalence.

Nairn y avance également une conceptualisation de la relation entre le racisme et le nationalisme. À ses yeux, le premier phénomène dériverait du second, de par son origine trouble. Après, Anthony Smith s'exprime également sur le problème du lien entre le racisme et le nationalisme dans son livre *Nationalism in the Twentieth Century*, publié en 1979. Il soutient alors que le racisme et le nationalisme sont des phénomènes distincts, mais que des rapprochements provisoires seraient rendus possibles par une origine partagée. Si Smith s'en prend à des aspects de la pensée de Nairn, il y a des continuités non négligeables au niveau de la manière dont les deux auteurs abordent le problème du lien entre race et nation. En 1983, le livre *Imagined Communities* de Benedict Anderson est publié. S'opposant à Nairn en ce qui a trait à l'articulation du racisme et du nationalisme, Anderson envisage ces phénomènes comme tout à fait distincts et incompatibles. Néanmoins, le politologue approche ce problème avec les mêmes préoccupations et questionnements. Malgré des contentieux, les théorisations de Nairn, de Smith et d'Anderson partagent des caractéristiques fondamentales. Premièrement, les trois penseurs examinent le nationalisme et le racisme comme des phénomènes généraux. De plus, ils considèrent qu'en identifiant les attributs de chacun, il sera possible de mieux comprendre ce qui les lie. Deuxièmement, Nairn, Smith et Anderson sont préoccupés avant tout par l'origine du racisme et du nationalisme. À leurs yeux, mettre en lumière la source de chacun permettrait également d'appréhender leur relation. Or, ces deux conventions sur la manière de poser le débat sur l'articulation entre le racisme et le nationalisme seront déplacées par des interventions subséquentes dans le champ des théories du nationalisme.

Ces conventions seront bousculées par deux interventions de la fin des années 1980. Tout d'abord, Paul Gilroy fait paraître en 1987 l'ouvrage *There Ain't No Black in the Union Jack*. Examinant le cas de la Grande-Bretagne des années 1970 et 1980, l'auteur se penche sur la redéfinition des limites symboliques de la nation au contact du racisme. Outre ses critiques des propositions d'Anderson, Gilroy transforme le débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme en délaissant les préoccupations antérieures et en abordant le problème d'une façon nouvelle. En 1988, Étienne Balibar contribue au débat dans les théories du nationalisme avec des textes rassemblés dans le livre *Race, nation, classe*. Il avance une théorisation apte à comprendre à la fois le nationalisme, le racisme, ainsi que leur relation.

Au centre de cette conceptualisation apparaît la notion d'ethnicité fictive. Élaborées parallèlement à celles de Gilroy, les réflexions du philosophe français rompent elles aussi avec la démarche de Nairn, de Smith et d'Anderson. Les conceptualisations de Gilroy et de Balibar convergent quant à leur façon d'aborder le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme. Leurs travaux partagent deux caractéristiques majeures. Premièrement, ils s'intéressent avant tout aux représentations sociales constitutives du nationalisme et du racisme, quoiqu'au moyen de théories distinctes. De plus, Gilroy et Balibar se préoccupent principalement de l'articulation, dans des contextes historiques spécifiques, des idéologies de la nation et de la race. Deuxièmement, l'idée de frontières symboliques de la nation est au centre de l'analyse de chacun de ces penseurs. Ils se questionnent au sujet de leur formation, des exclusions qu'elles engendrent, mais aussi de la contribution du racisme à leur constitution.

Un nouveau seuil est franchi dans le débat sur le lien entre le racisme et le nationalisme avec l'arrivée des approches postcoloniales dans le champ des théories du nationalisme. Edward Said publie, en 1993, l'ouvrage *Culture and Imperialism*. Contrairement aux réflexions présentées des décennies auparavant dans l'important livre *Orientalism*, celles de sa contribution plus tardive portent en grande partie sur le nationalisme. Ce penseur met au centre de sa conceptualisation du phénomène national l'expérience de l'impérialisme, ainsi que les représentations sociales qui l'accompagnent. Said juge que dans les théories du nationalisme et plus généralement en sciences sociales, les impacts de l'impérialisme auraient été sous-estimés. Si le travail Said n'est pas entièrement en rupture avec celui de Gilroy et de Balibar, il marque tout de même une transformation des conventions qui ont trait à la façon d'aborder le problème de l'articulation du racisme et du nationalisme. Deux caractéristiques sont au centre de l'approche de Said, mais aussi d'autres théoriciens postcoloniaux qui n'ont pu être étudiés de manière détaillée dans ce travail, dont Partha Chatterjee. Premièrement, l'impérialisme des 19^e et 20^e siècles aurait eu d'importantes conséquences sur le développement des nationalismes en Europe, mais aussi dans les colonies. Plus exactement, le racisme de l'époque impériale est envisagé comme ayant eu un impact majeur sur la formation des nationalismes. En deuxième lieu, les répercussions de l'impérialisme affecteraient toujours le monde contemporain. Autrement dit, l'impérialisme et le racisme qui

l'accompagne ne font pas qu'affecter le nationalisme à son origine, mais ont laissé sur lui une marque durable.

Depuis la parution des œuvres majeures à l'étude dans cette recherche, le champ des théories du nationalisme semble avoir connu des changements et, avec lui, le débat sur l'articulation du racisme et du nationalisme. À première vue, il est possible de mettre en évidence deux transformations ayant touché ce domaine. Or, il s'agit surtout de pistes qui devront être approfondies. Premièrement, dans les recherches contemporaines, l'interdépendance entre les études sur le nationalisme et d'autres champs apparaît de plus en plus grande. Des auteurs évoqués précédemment soulignent le caractère davantage multidisciplinaire des travaux qui paraissent à la fin des années 1980. Il y aurait un dialogue entre ceux issus des théories du nationalisme et d'autres provenant, par exemple, des études sur le racisme, l'immigration et la citoyenneté⁴⁴⁹. Or, cette dynamique semble s'être accentuée depuis. Dans un texte plus récent, Rogers Brubaker parle de l'existence d'un champ intégré d'études sur le nationalisme, le racisme et l'ethnicité traversant tant les spécialisations passées que les frontières disciplinaires⁴⁵⁰. Deuxièmement, les travaux qui paraissent aujourd'hui semblent porter davantage sur des études de cas historiques particuliers. À ce sujet, Day et Thompson indiquent que les travaux sur le nationalisme semblent traiter de plus en plus des nations telles qu'elles sont constituées à des époques et des lieux précis⁴⁵¹. Smith semble regretter l'arrivée de ce type d'études, moins audacieux que les théorisations plus générales. Il écrit : « [...] *they illuminate a corner of the broader canvas only to leave the rest of it in untraversed darkness.* »⁴⁵² Pour sa part, Brubaker note qu'il y a des études sur des sujets et des situations plus précises qui s'inspirent de multiples théorisations élaborées à l'origine dans des champs différents⁴⁵³. Pour finir, il est possible de noter, comme l'a montré la revue de littérature effectuée au départ, que les différentes conceptualisations issues des théories du nationalisme sur le problème du lien entre le racisme et le nationalisme sont une source d'inspiration conceptuelle majeure pour les différentes études de cas contemporaines.

⁴⁴⁹ Umut Özkirimli, *Theories of Nationalism*, *op. cit.*, p. 56 et 192; Umut Özkirimli, *Contemporary Debates on Nationalism*, *op. cit.*, p. 50-51; Jyoti Puri, *op. cit.*, p. 59-60.

⁴⁵⁰ Rogers Brubaker, « Ethnicity, Race, and Nationalism », *The Annual Review of Sociology*, vol. 35 (2009), p. 22.

⁴⁵¹ Graham Day et Andrew Thompson, *op. cit.*, p. 16.

⁴⁵² Anthony Smith, *Nationalism and Modernism*, *op. cit.*, p. 220.

⁴⁵³ Rogers Brubaker, *loc. cit.*, p. 25.

BIBLIOGRAPHIE

- Althusser, Louis. 2006. « Idéologie et appareil idéologique d'État. Sur la reproduction des conditions de production ». Chap. in *Penser Louis Althusser*, p. 85-144. Paris : Le Temps des Cerises.
- Anderson, Benedict. 1983. *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres : Verso Editions and NLB, 160 p.
- _____. 1991. *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. 2^e éd. New York : Verso, 240 p.
- Anthias, Floya et Nira Yuval-Davis. 1993. *Racialized Boundaries : Race, Nation, Colour and Class and the Anti-Racist struggle*. New York : Routledge, 226 p.
- Arat-Koc, Sedef. 2005. « The Disciplinary Boundaries of Canadian Identity After September 11 : Civilizational Identity, Multiculturalism, And the Challenge of Anti-Imperialist Feminism », *Social Justice*, vol. 32, no 4, 2005, p. 32-49.
- Armstrong, John A. *Nations Before Nationalism*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1982, 411 p.
- Ashcroft, Bill et Pal Ahluwalia. 2009. *Edward Said*. 2^e éd. New York : Routledge, 185 p.
- Avineri, Shlomo. 1991. « Marxism and Nationalism ». *Journal of Contemporary History*, vol. 26, no 3/4, p. 637-657.
- Back, Les et John Solomos. 1996. *Racism and Society*. Londres : Macmillan Press, p. 252.
- Baker, Houston, A. Manthia Diawara et Ruth H. Lindeborg. 1996. « Introduction : Representing Blackness / Representing Britain : Cultural Studies and the Politics of Knowledge ». In *Black British Cultural Studies: A Reader*, p. 1-15. Chicago : University of Chicago Press.
- Balibar, Étienne. 1992. « De Charonne à Vitry ». Chap. in *Les frontières de la démocratie*, p. 19-34. Paris : Éditions La Découverte.
- _____. 1997. « De la lutte des classes à la lutte sans classes? ». In *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 207-246. Paris : Éditions La Découverte.

- _____. 1997. « La forme nation : histoire et idéologie ». In *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 117-143. Paris : Éditions La Découverte.
- _____. 1997. « Préface ». In *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 7-24. Paris : Éditions La Découverte.
- _____. 1997. « Racisme et nationalisme ». In *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 54-92. Paris : Éditions La Découverte.
- _____. 1997. « Y a-t-il un "néo-racisme"? ». In *Race, nation, classe : Les identités ambiguës*, 2^e éd., sous la dir. d'Étienne Balibar et d'Immanuel Wallerstein, p. 27-41. Paris : Éditions La Découverte.
- _____. 2001. *Nous, citoyens d'Europe? Les frontières, l'État, le peuple*. Paris : Éditions La Découverte, 322 p.
- Bannerji, Himani. 2000. « Geography Lessons : On Being an Insider/Outsider to the Canadian Nation ». Chap. in *The Dark Side of the Nation : Essays on Multiculturalism, Nationalism and Gender*, p. 63-82. Toronto : Canadian Scholar's Press.
- Barker, Martin. 1981. *The New Racism: Conservatives and the Ideology of the Tribe*. Londres : Junction Books, 183 p.
- Blaut, James Morris. 1980. « Nairn on Nationalism ». *Antipode*, vol. 12, no 2, p. 1-17.
- Breuilly, John. *Nationalism and the State*. Chicago: University of Chicago Press, 1994, p. 474.
- Brubaker, Rogers. 2009. « Ethnicity, Race, and Nationalism ». *The Annual Review of Sociology*, vol. 35, p. 21-42.
- Bullock, Katherine H. et Gul Joya Jafri. 2000. « Media (Mis)Representations : Muslim Woman in the Canadian Nation ». *Canadian Woman Studies/Les Cahiers de la Femme*, vol. 20, no 2, p. 35-40.
- Calhoun, Craig. 1997. *Nationalism*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 164 p.
- _____. 2007. *Nations Matter : Culture, History, and the Cosmopolitan Dream*. New York : Routledge, 238 p.
- Chatterjee, Partha. 1993. *The Nation and its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories*. Princeton : Princeton University Press, 282 p.

- Chivallon, Christine. 2007. « Retour sur la "communauté imaginée" d'Anderson : Essai de clarification théorique d'une notion restée floue ». *Raisons politiques*, vol. 27, no 3, 2007, p. 131-172.
- Chrisman, Laura. 2004. « Nationalism and Postcolonial Studies ». In *Postcolonial Literary Studies*, sous la dir. de Neil Lazarus, p. 183-198. Cambridge : Cambridge University Press.
- Cooper, Frederick. 2005. « Introduction : Colonial Questions, Historical Trajectories ». Chap. in *Colonialism in Question : Theory, Knowledge, History*, p. 3-32. Berkeley : University of California Press.
- _____. 2005. « The Rise, Fall, and Rise of Colonial Studies, 1951-2001 ». Chap. in *Colonialism in Question : Theory, Knowledge, History*, p. 33-55. Berkeley : University of California Press.
- Day, Graham et Andrew Thompson. 2004. *Theorizing Nationalism*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 223 p.
- Dworkin, Dennis. 2009. « Paul Gilroy and the Cultural Politics of Decline ». *Rethinking History : The Journal of Theory and Practice*, vol. 13, no 4, p. 521-539.
- Eley, Geoff et Ronald Grigor Suny. 1996. « Introduction: From the Moment of Social History to the Work of Cultural Representation ». In *Becoming national: A Reader*, p. 3-37. New York : Oxford University Press.
- Eriksen, Thomas Hylland. 2010. *Ethnicity and Nationalism : Anthropological perspectives*. 3^e éd. Londres : Pluto Press, 246 p.
- Fanon, Frantz. « Racisme et culture ». Chap. in *Pour la révolution africaine : Écrits politiques*, p. 39-52. Paris : Éditions La Découverte.
- Fassin, Didier. 2010. « Frontières extérieures, frontières intérieures ». In *Les nouvelles frontières de la société française*, p. 5-24. Paris : Éditions La Découverte.
- Fenton, Steve. 2010. *Ethnicity*. Cambridge : Polity Press, 233 p.
- Findlay, Bob, Paul Gilroy, Simon Jones et John Solomos. 1982. « The Organic Crisis of British Capitalism and Race : The Experience of the Seventies ». In *The Empire Strikes Back : Race and Racism in 70s Britain*, sous la dir. du Centre for Contemporary Cultural Studies, p. 9-46. New York : Routledge.
- Fredrickson, George. 2002. *Racism: A Short History*. Princeton : Princeton University Press, 207 p.

- Freedman, Carl. 1983-1984. « Overdeterminations : On Black Marxism in Britain ». *Social Text*, no 8, p. 142-150.
- Gandhi, Leila. 1998. *Postcolonial Theory: A Critical Introduction*. New York : Colombia University Press, 200 p.
- Garreta, Guillaume, Hugues Jallon et Yves Sintomer. 2009. « Insurrection et constitution : la citoyenneté ambiguë. Entretien avec Étienne Balibar ». In *Pensées critiques : Dix itinéraires de la revue Mouvements 1998-2008*, p. 9-28. Paris : Éditions La Découverte.
- Gellner, Ernest. 1964. *Thought and Change*. Londres : Weidenfield and Nicolson, 224 p.
- _____. 1978. « Nationalism, or the New Confessions of a Justified Edinburgh Sinner ». *Political Quarterly*, vol. 49, no 1, p. 103-111.
- _____. 1983. *Nations and Nationalism*. Ithaca : Cornell University Press, 152 p.
- _____. 1994. « The Mightier Pen: The Double Standards of Inside-out Colonialism ». Chap. in *Encounters with Nationalism*, p. 160-169. Oxford : Blackwell Publishers.
- Gilroy, Paul. 1982. compte rendu de *The New Racism*, de Martin Barker (Londres, Jonction Books, 1981), *Race and Class*, vol. 24, p. 95-96.
- _____. 1992. *There Ain't No Black in The Union Jack : The Cultural Politics of Race and Nation*. 2^e éd. New York : Routledge, 366 p.
- _____. 1993. « Nationalism, History and Ethnic Absolutism ». Chap. in *Small Acts : Thoughts on the Politics of Black Cultures*, p. 63-73. Londres : Serpent's Tail.
- Goldberg, David Theo. 1993. *Racist Culture*. Oxford : Blackwell Publishers, 313 p.
- Hall, John A. 1998. « Introduction ». In *The State of the Nation : Ernest Gellner and the Theory of Nationalism*, p. 1-20. Cambridge, Cambridge University Press.
- Hall, Stuart, Chas Critcher, Tony Jefferson, John Clark et Brian Roberts. 1978. *Policing the Crisis : Mugging, the State, and Law and Order*. New York : Homes and Meier Publishers, 437 p.
- Hall, Stuart. 1996. « Race, Articulation, and Societies Structured in Dominance ». In *Black British Cultural Studies: A Reader*, sous la dir. de Houston A. Baker, Manthia Diawara et Ruth H. Lindeborg, p. 16-50. Chicago : University of Chicago Press.
- _____. 1997. « Introduction ». In *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices*, sous la dir. de Stuart Hall, p. 1-11. Thousand Oaks : SAGE Publications.

- _____. 2008. « *Cultural studies* : deux paradigmes ». In *Identités et cultures : Politique des cultural studies*, p. 81-104. Paris : Éditions Amsterdam.
- _____. 2008. « Les *cultural studies* et le Centre de Birmingham : problématiques et problèmes ». In *Identités et cultures : Politique des cultural studies*, p. 33-80. Paris : Éditions Amsterdam.
- _____. 2008. « Les *cultural studies* et leurs fondements théoriques ». In *Identités et cultures : Politique des cultural studies*, p. 17-32. Paris : Éditions Amsterdam.
- Hamilton, Mark. 2006. « New Imaginings :The Legacy of Benedict Anderson and Alternative Engagements of Nationalism ». *Studies in Ethnicity and Nationalism*, vol. 6, no 3, p. 73-89.
- Hobsbawm, Eric. 1977. « Some reflections on "The Break-up of Britain" ». *New Left Review*, vol. I/105, p. 4-23.
- _____. 1983. « Introduction : Inventing Traditions ». In *The Invention of Tradition*, sous la dir. de Eric Hobsbawm et Terence Ranger, p. 1-14. Cambridge : Cambridge University Press.
- _____. 1990. *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*. Cambridge : Cambridge University Press, 191 p.
- Howarth, David. 2000. *Discourse*. Philadelphie : Open University Press, 166 p.
- Kennedy, Valerie. 2000. *Edward Said : A Critical Introduction*. Cambridge : Politis Press, 180 p.
- Kyriakides, Christopher, Satnam Virdee et Tariq Modood. 2009. « Racism, Muslims and the National Imagination ». *Journal of Ethnic and Migration Studies*, vol. 35, no 2, p. 289-308.
- Lavergne, Céline et Pierre Sauvêtre. 2010. « Pour une phénoménologie de la cruauté. Entretien avec Étienne Balibar ». *Tracés : revue de sciences humaines*, no 19, p. 217-238.
- Lawrence, Paul. 2005. *Nationalism : History and Theory*. Harlow : Pearson Education, 245 p.
- Loomba, Ania. 2005. *Colonialism/Postcolonialism*. 2^e éd. New York : Routledge, 263 p.
- Mattelart, Armand et Érik Neveu. 2008. *Introduction aux Cultural Studies*. 2^e éd. Paris : Éditions La Découverte, 121 p.
- McCrone, David. 1998. *The Sociology of Nationalism*. New York : Routledge, 1998, 207 p.

- Miles, Robert. 1992. « Le racisme européen dans son contexte historique. Réflexions sur l'articulation du racisme et du nationalisme ». *Genèses*, vol. 8, p. 108-131.
- _____. 1993. « Nationalism and Racism: Antithesis and Articulation ». Chap. in *Racism After "Race Relations"*, p. 53-79. New York: Routledge.
- _____. 1994. « Nationalisme, racisme et limites de l'État-Nation. Le cas "Britannique" ». In *Ethnicisation des rapports sociaux: racismes, nationalismes, ethnicismes et culturalismes*, sous la dir. de Martine Fourier et Geneviève Vermès, p. 30-44. Fontenay-aux-Roses : ENS Éditions Fontenay St-Cloud.
- _____. 2003. *Racism*. 2^e éd. New York : Routledge, 197 p.
- Mosse, George L. 1985. *Towards the Final Solution: A History of European Racism*. Madison : The University of Wisconsin Press, 277 p.
- Nairn, Tom. 1968. « The Three Dreams of Scottish Nationalism ». *New Left Review*, vol. I/49, p. 3-18.
- _____. 1971. « British Nationalism and the EEC ». *New Left Review*, vol. I/69, p. 3-28.
- _____. 1972. « The Left against Europe ? ». *New Left Review*, vol. I/75.
- _____. 1974. « Scotland and Europe ». *New Left Review*, vol. I/83, p. 57-82.
- _____. 1975. « The Modern Janus ». *New Left Review*, vol. I/94, p. 3-29.
- _____. 1977. *The Break-Up of Britain: Crisis and Neo-Nationalism*. Londres : NLB, 368 p.
- Özkirimli, Umut. 2000. *Theories of Nationalism: A Critical Introduction*. New York : St-Martin's Press, 253 p.
- _____. 2005. *Contemporary Debates on Nationalism : A Critical Engagement*. New York : Palgrave Macmillan, 227 p.
- Parry, Benita. 2004. « The Institutionalization of Postcolonial Studies ». In *Postcolonial Literary Studies*, sous la dir. de Neil Lazarus, p. 66-80. Cambridge : Cambridge University Press.
- Proctor, James. 2004. *Stuart Hall*. New York : Routledge, 169 p.
- Puri, Jyoti. 2004. *Encountering Nationalism*. Londres : Blackwell Publishing, 248 p.
- Razack, Sherene H. 2008. *Casting Out : The Eviction of Muslims from Western Law and Politics*. Toronto : University of Toronto Press, 250 p.

- Reid, Don. 2008. « Étienne Balibar : Algeria, Althusser, and Altereuropéénisation ». *South Central Review*, vol. 25, no 3, p. 68-85.
- Said, Edward W. 1978. *Orientalism*. New York : Vintage Books, 368 p.
- _____. 1993. *Culture and Imperialism*. New York : Vintage Books, 380 p.
- Schirmer, Dietmar. « Introduction ». In *Identity and Intolerance : Nationalism, Racism, and Xenophobia in Germany and the United States*, sous la dir. de Norbert Finzsch et Dietmar Schirmer, p. xi-xxxix. Cambridge : Cambridge University Press.
- Silverman, Maxim. 1992. *Deconstructing the Nation : Immigration, Racism and Citizenship in Modern France*. New York : Routledge, 204 p.
- Skinner, Quentin. 2002. *Visions of Politics : Regarding Method*. Cambridge : Cambridge University Press, 209 p.
- Smith, Anthony. 1979. *Nationalism in the Twentieth Century*. New York : New York University Press, 257 p.
- _____. 1983. *Theories of Nationalism*. 2^e éd. New York : Homes and Meier Publishers, 350 p.
- _____. 1986. *The Ethnic Origins of Nations*. Oxford : Blackwell Publishers, 312 p.
- _____. 1991. *National Identity*. New York : Penguin Books, 227 p.
- _____. 1998. *Nationalism and Modernism : A Critical Survey of Recent Theories of Nations and Nationalism*. New York : Routledge, 270 p.
- Smouts, Marie-Claude. 2007. « Introduction : le postcolonial pour quoi faire? ». In *La situation postcoloniale : les postcolonial studies dans le débat français*, sous la dir. de Marie-Claude Smouts, p. 25-66. Paris : Presses de Sciences Po.
- Spencer, Philip et Howard Wollman. 2002. *Nationalism : A Critical Introduction*. Thousand Oaks : SAGE Publications, 233 p.
- Spencer, Philip et Howard Wollman. 2005. « Introduction ». In *Nations and Nationalism : A Reader*, sous la dir. de Philip Spencer et Howard Wollman, p. 1-19. New Brunswick : Rutgers University Press.
- Spencer, Philip et Howard Wollman. 2007. « "Can Such Goodness be Profitably Discarded?": Benedict Anderson and the Politics of Nationalism ». In *The Influence of Benedict Anderson*, sous la dir. de Alistair McCleery et Benjamin A. Brabon, p. 1-20. Edinburgh : Merchiston Publishing.

Thobani, Sunera. 2007. *Exalted Subjects : Studies in the Making of Race and Nation in Canada*. Toronto : Toronto University Press, 410 p.

Wieviorka, Michel. 1993. « Nationalisme et racisme ». *Cahier de recherche sociologique*, no 20, p. 169-202.

Young, Robert. 2001. *Postcolonialism : An Historical Introduction*. Malden : Blackwell Publishing, 498 p.